

Faculté de philosophie, arts et lettres

La sympathie de Jean Giono pour le régime de Vichy

La légitimité d'une réputation mise en cause par
l'analyse de son *Journal*

Auteur : Arthur CAPEL

Promoteurs : Damien ZANONE, Michel LISSE, Yvon LE SCANFF

Année académique 2020-2021

Master [120] en langues et lettres françaises et romanes, orientation
générale, finalité approfondie

*Je remercie mes promoteurs,
Damien Zanone, Michel Lisse et Yvon Le Scanff,
qui m'ont tous trois fait profiter de leurs conseils avisés.*

Introduction

*Que je me sens loin une fois de plus de toute lutte, de toute politique,
sans ambition que celle de jouir du jour et de la vie*¹.

Jean Giono a été incarcéré à deux reprises au cours de sa vie. Une première fois en septembre 1939 pour pacifisme ; une seconde fois en septembre 1944 pour collaboration avec l'ennemi. Cette donnée biographique, qui semble le fruit d'un paradoxe, a fait naître une interrogation, une curiosité, qui est la motivation même de ce travail. C'est par notre intérêt grandissant pour cet auteur, qui a privilégié le roman à une époque où beaucoup d'autres l'ont délaissé, que l'envie d'éclaircir une apparente contradiction s'est manifestée. Un nouvel élément est ensuite venu nourrir notre perplexité. En effet, de rapides recherches permettent de se rendre compte que Giono est, encore de nos jours, considéré par certains comme un écrivain qui a cultivé des sympathies pour l'occupant pendant la Seconde Guerre mondiale. Cette réputation d'un « Giono collabo » est attestée dans certains travaux scientifiques autant que dans une partie de l'opinion publique². En revanche, une autre partie de la critique semble remiser les reproches adressés à l'écrivain avec célérité. Des recherches superficielles sur ce problème n'ont pas été suffisantes pour satisfaire notre curiosité. Dès lors, l'envie de faire la lumière sur cette potentielle cohabitation en un seul être d'un pacifisme revendiqué et une réputation d'homme complaisant avec le régime de Vichy nous a mené à vouloir saisir les convictions de Giono lui-même.

Pour ce faire, un de ses textes, unique et atypique dans l'œuvre d'un romancier, s'est révélé fournir un témoignage privilégié de la manière dont Giono a vécu les années d'avant-guerre puis d'Occupation. Cette période n'est certainement pas la plus féconde pour sa création romanesque, mais le Manosquin n'a pour autant jamais rangé sa plume. De 1935 à 1944 (avec une interruption de 1939 à 1943), il s'est voué à une pratique qui lui était alors étrangère jusqu'à : la tenue d'un journal. Il s'agit sans doute du type de texte le plus précieux pour approcher

¹ GIONO, Jean, *Journal*, édition publiée sous la direction de CITRON, Pierre, avec la collaboration de FOURCAUT, Laurent, GODARD, Henri, DE MONTMOLLIN, Violaine, MORELLO, André-Alain et SACOTTE Mireille, dans *Journal, poèmes, essais*, Paris, Gallimard, 1995, p. 483.

² Jack Meurant, qui a, depuis plusieurs années, donné des conférences sur l'activité de Giono avant et pendant la Seconde Guerre mondiale, l'atteste. À chacune de ses interventions, des questions fusent sur l'action de l'auteur sous Vichy et ces suspensions sont souvent complétées par des « propos peu amènes à l'encontre de l'écrivain manosquin ». Meurant a même été injurié à plusieurs reprises pour avoir loué l'œuvre romanesque gionienne. Voir MEURANT, Jack, *Jean Giono et le pacifisme. 1934-1944, de la paix à la guerre*, Artignosc-sur-Verdon, Éditions Parole, 2018, p. 8.

la pensée d'un auteur. Dès lors, la tentation fut grande de confronter les éléments qui ont fondé la réputation peu flatteuse de Giono avec ce qu'il a confié à son *Journal*. C'est dans cette volonté de confrontation que réside l'intérêt de ce travail et l'interrogation qui le sous-tend. En effet, il s'agit pour nous d'offrir la réponse la plus satisfaisante possible à ces questions : de quelle manière le *Journal* de Jean Giono éclaire-t-il l'action, l'attitude et la pensée réelles de son auteur face à la guerre ? Comment le témoignage du *Journal* peut-il renforcer, confirmer, nuancer ou même déconstruire la vision d'un Giono cultivant des sympathies pour le régime de Vichy et l'occupant ? Il nous a semblé que la mise en relation des stéréotypes, des rumeurs (passées et présentes) et des dépréciations dont Jean Giono a fait l'objet avec les propos qu'il a consignés dans son journal pouvait permettre d'appréhender un homme au sujet duquel la controverse est toujours d'actualité. Mais l'intérêt du *Journal* de Giono n'est pas unique. Il a été écrit à une période cruciale de l'histoire moderne française, européenne et même mondiale. Cette période, tout le monde la connaît, mais à des degrés divers. Le *Journal* de Giono nous permet de l'approcher par un angle original, par une subjectivité qui contraste avec la froideur objective des manuels d'histoire. Cet aspect rappelle que la Seconde Guerre mondiale n'était pas juste le fait des armées, mais des nations et des habitants qui les peuplent. Le *Journal* est un exemple significatif qui donne à voir que les conséquences juridiques, sociales, politiques, publiques ou artistiques ont été lourdes pour de très nombreuses personnes à travers le monde et, plus principalement, dans les zones de conflit.

Pour aborder cette période atypique et permettre le dialogue entre le texte du *Journal* et la réputation de Giono, il est essentiel d'établir quelques jalons préliminaires. En effet, les journaux intimes, et les journaux d'écrivains en particulier, sont une catégorie de la littérature à part entière. L'étude du journal intime est donc primordiale pour saisir l'œuvre au cœur de ce travail avec toute l'acuité possible. Elle permet d'éviter les pièges et les erreurs communes qui accompagnent la lecture d'un journal intime, comme elle permet de situer la pratique diaristique dans la tradition, plusieurs fois millénaire, de l'écriture de soi. Une étude du champ littéraire est tout aussi indispensable pour saisir la trajectoire d'un écrivain pendant ces années durant lesquelles toutes les sphères de la société se sont vues profondément bouleversées. Les contraintes, les devoirs et les sollicitations auxquels ont été confrontés les intellectuels, et plus particulièrement les écrivains, dans les années d'avant-guerre et d'Occupation, sont d'un intérêt sans égal pour comprendre les motivations qui guident chacune de leurs actions. Le rappel de quelques événements et notions clés avec lesquels Giono a pu être en contact, même indirectement, entre les années 1930 et la Libération, est aussi nécessaire à la compréhension

de certains passages du *Journal* qui réagissent à l'actualité. Toutes ces notions d'ordre plus théorique font ainsi l'objet du premier chapitre.

Le chapitre suivant consiste en une analyse externe du *Journal*, sans laquelle la lecture du texte ne pourrait être complète. Interroger la pratique diaristique de Giono nous est capital pour saisir les réelles motivations qui l'ont conduit à entreprendre la rédaction d'un tel ouvrage. C'est aussi une étape nécessaire pour l'évaluation de la qualité du témoignage que le *Journal* représente. Les raisons de tenir un journal, la pratique diaristique propre à Giono, les problèmes soulevés par l'édition du volume, la potentielle intention de publication et la diversité inhérente à son contenu sont autant de points d'intérêt qui méritent d'être attentivement observés. Le deuxième chapitre est complété par le suivi de la trajectoire de Giono, année après année. Le but d'un tel relevé des faits tient dans la recherche d'une base objective qui permettra de savoir si la réputation de Giono plonge ses racines dans des faits réellement répréhensibles ou non. Comprendre les raisons de l'émergence de la rumeur d'un « Giono collabo » nécessite, sans aucun doute, un retour obligé à la réalité factuelle. Évidemment, ce retour se concentrera sur les années d'engagement et de désengagement politiques de l'auteur, c'est-à-dire les années couvertes par la rédaction du *Journal*. Cette approche de Giono par l'angle biographique est supposée fournir les éléments nécessaires pour étudier les différentes accusations dont il fait l'objet, parmi lesquelles figurent celles de Richard Golsan (un des chercheurs les plus critiques par rapport à l'attitude de Giono pendant la guerre), convaincu que « Jean Giono reste, pour beaucoup, un des “cas” les plus ambigus ou, du moins, les plus discutés³ » parmi les différents auteurs qui ont figuré sur la liste noire du Comité national des écrivains à la Libération.

À l'analyse des éléments externes au journal de Giono succède une analyse interne du contenu composé au fil des jours par l'auteur du *Hussard sur le toit*. Nous avons, pour cela, identifié plusieurs thèmes ou sujets qui, encore aujourd'hui, témoignent le plus de l'ambiguïté intrinsèque à l'image de Jean Giono. La trajectoire politique singulière de l'écrivain, sa générosité et les rumeurs de sa richesse, les « propos tendancieux » du *Journal*, sa naïveté présumée et les réponses que le Manosquin adresse à ses détracteurs sont les cinq angles d'attaque qui, selon nous, permettent d'approcher la complexe personnalité de Giono avec le plus de finesse et de nuance. C'est en effet par la lecture du *Journal* et la convocation de certains extraits que nous disposerons de tous les éléments qui peuvent prétendre à jeter quelque jour

³ GOLSAN, Richard, « Jean Giono et la “collaboration” : nature et destin politique », dans *Mots*, n°54, 1998, p. 86.

sur l'attitude de Giono pendant les années d'Occupation et celles qui les précèdent. Une fois la lumière faite sur ses actes, sa pensée et son attitude, nous espérons qu'il sera possible d'évaluer la légitimité de la réputation de Giono qui fait de lui un sympathisant de Vichy. Il ne s'agit bien sûr pas de nous laisser aveugler par notre goût pour l'auteur des *Chroniques*, goût sans doute indispensable à l'entreprise de toute recherche scientifique, mais de percevoir cet auteur, par une recherche rigoureuse, dans toute sa complexité. Ce travail n'est donc, en aucun cas, une tentative de « blanchiment » de Jean Giono, mais constitue seulement un essai de compréhension de la réputation qui lui survit encore, plus de cinquante années après son décès en 1970.

Notre recherche porte donc sur un texte et des faits qui datent d'un peu moins d'un siècle. Il est évident que notre vision de la Seconde Guerre mondiale est désormais profondément différente de ceux qui l'ont vécue. Les informations à notre disposition à l'heure actuelle sur ce conflit sont le fruit de travaux d'historiens qui ont rétabli la vérité sur de nombreux événements. C'est un élément crucial qui intervient dans une tentative de compréhension de la trajectoire d'un personnage à cette époque. Afin de ne pas projeter notre vision des événements, qui se trouverait inopérante pour réellement comprendre l'attitude de Giono, nous nous efforcerons de nous conformer au précepte de Leo Strauss dans *La persécution de l'art d'écrire*, qui constitue notre axe méthodologique privilégié : « Chaque période historique [...] doit être comprise par elle-même, et elle ne doit pas être estimée à l'aune de critères qui lui sont étrangers. Il faut autant que faire se peut interpréter chaque auteur par lui-même [...] »⁴. Nous sommes intimement convaincus qu'adopter une telle ligne de conduite ne peut qu'être profitable pour une recherche qui prétend à la compréhension d'un homme plutôt qu'à son jugement ou à sa réhabilitation.

⁴ STRAUSS, Leo, *La persécution de l'art d'écrire*, Paris, Gallimard, (1952) 2003, p. 57.

Chapitre premier

Revue de la littérature

I.I Les fondements méthodologiques du journal personnel

L'œuvre au cœur de notre étude est un journal, un journal d'écrivain plus précisément. Afin de le percevoir avec le plus de justesse possible, un détour par les concepts de la littérature à la première personne et de journal personnel ou intime s'impose. Paradoxalement, le journal intime échappe à toute définition qui se voudrait trop précise bien qu'il soit « aisément identifié comme tel par celui qui le tient en main⁵ ». Dès lors, les définitions rencontrées chez les différents spécialistes s'en tiennent généralement au strict minimum, car toute définition du journal intime qui se voudrait trop complète s'effondre immédiatement. Malgré cette difficulté de saisir précisément et définitivement l'essence de la pratique diaristique, il n'est pas impossible d'en comprendre l'évolution et les différentes manifestations.

L'écriture d'un journal intime est un geste qui s'inscrit, consciemment ou non, dans une tradition plurimillénaire de « l'écriture de soi ». Cette tradition trouve, selon Michel Foucault, ses premières réalisations à l'Antiquité dans les hypomnemata. Cette forme de l'écriture de soi, qui est encore loin de s'apparenter à la pratique diaristique, est tout de même constituée par quelques caractéristiques qui ne lui seront pas totalement étrangères. En effet, l'hypomnema « pallie les dangers de la solitude ; elle donne ce qu'on a fait ou pensé à un regard possible ; le fait de s'obliger à écrire joue le rôle d'un compagnon, en suscitant le respect humain et la honte [...]»⁶. Concrètement, ceux qui tenaient ce genre de livres de vie y consignaient « des citations, des fragments d'ouvrages, des exemples et des actions dont on avait été témoin ou dont on avait lu le récit, des réflexions ou des raisonnements qu'on avait entendus ou qui étaient venus à l'esprit⁷ ». La pratique, qui s'est intensifiée petit à petit dans la société antique, n'avait pas pour seul but de pallier les manquements de la mémoire, mais permettait, par le retour vers ce qui avait été lu et entendu précédemment, de poursuivre sa propre constitution.

⁵ SIMONET-TENANT, Françoise, *Le journal intime : genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Nathan, 2001, p. 6.

⁶ FOUCAULT, Michel, « L'écriture de soi », dans *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994, t. IV, p. 416.

⁷ *Ibid.*, p. 418.

Les hypomnemata ne représentaient d'ailleurs pas l'unique forme d'écriture de soi à l'Antiquité puisque la correspondance existait déjà à cette époque. Cette activité, qui n'est, sans en être tellement éloignée, pas assimilable non plus à la tenue d'un journal, était aussi l'occasion d'exercer sa pensée. La lettre permet effectivement « quelque chose de plus qu'un entraînement de soi-même par l'écriture, à travers les conseils et les avis qu'on donne à l'autre⁸ ». Pour Foucault, la correspondance, plus que les hypomnemata, représente la première véritable forme historique du récit de soi. Alors que les hypomnemata permettaient de « se constituer soi-même comme sujet d'action rationnelle par l'appropriation, l'unification et la subjectivation, d'un déjà-dit fragmentaire et choisi », la correspondance offrait la possibilité « de faire venir à coïncidence le regard de l'autre et celui qu'on porte sur soi quand on mesure ses actions quotidiennes aux règles d'une technique de vie »⁹. Avec l'arrivée du christianisme, l'écriture de soi se rapproche des expériences spirituelles dans lesquelles il s'agissait d'analyser sa propre âme en profondeur pour, en définitive, s'en affranchir¹⁰. La tradition de l'écriture de soi, par la suite, connaîtra évidemment, entre les formes antiques et le journal tel qu'il apparaît de nombreux siècles par après, d'autres manières de se concrétiser. Pour ne citer que les exemples les plus célèbres, les *Confessiones* de Saint-Augustin, les *Essais* de Montaigne et *Les Confessions* de Jean-Jacques Rousseau sont autant de jalons de cette tradition. Si ces exemples sont à distinguer de la pratique diaristique en tant que telle, ils constituent tout de même l'ensemble de prédispositions qui ont permis l'émergence du journal au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles¹¹. Il en va de même pour la Réforme et « sa nouvelle valorisation de l'introspection individuelle », pour « la Contre-Réforme et sa tradition du journal spirituel » et pour le romantisme « et son culte du moi, de l'épanchement, de la sincérité et de la parole d'alcôve »¹². Outre toutes ces événements intellectuels et culturels, le journal doit son émergence à des causes plus triviales : il est ainsi difficile « d'en comprendre l'émergence mais aussi, peut-être, la limite, avant l'apparition de nouvelles conditions matérielles d'écriture et de lecture, avant la consolidation d'une nouvelle classe sociale, la petite et la moyenne bourgeoisie, et encore avant la transformation d'un nouveau statut des femmes, plus éduquées mais encore fortement marginalisées socialement et politiquement¹³ ». Toutes ces conditions nécessaires amènent à la rédaction de ce qui est, selon J.-P. Jossua, le premier véritable journal intime (le mot n'est

⁸ *Ibid.*, p. 425.

⁹ *Ibid.*, p. 430.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ ZAOUI, Pierre, « Le journal intime comme métaphysique dernière », dans *Études*, vol. n°412, S.E.R., 2010, p. 797-798.

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*, 798.

pourtant employé qu'à partir de 1882) : celui que Benjamin Constant a tenu entre 1804 et 1816¹⁴.

Le journal, en suivant les perspectives de Michel Foucault (qui s'inscrit lui-même dans la lignée des travaux de P. Hadot), même s'il émerge vraiment vers les XVIII^e et XIX^e siècles, fait donc partie d'une très longue réflexion qui postule que le sujet n'est pas donné en substance, mais qu'il se constitue plutôt dans des pratiques (dont le journal est une matérialisation)¹⁵. Plutôt que des réels ancêtres du journal, les hypomnemata ou la correspondance sont des formes de pratiques dans lesquelles un sujet cherche à se constituer à une époque et dans une société. Le journal est une forme différente de ces mêmes pratiques qui, en recueillant « un matériau personnel offert à une démarche introspective¹⁶ », appartient à une époque et à une société différentes. En continuant de suivre ce raisonnement, les blogs actuels peuvent apparaître comme une nouvelle manifestation de l'écriture de soi. Rédiger un journal, activité à laquelle s'est soumis Jean Giono, revient donc à s'inscrire, de manière très modeste bien sûr, dans une longue tradition de l'écriture de soi qui s'est manifestée sous de nombreuses formes depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours.

L'étude de cette manifestation particulière de l'écriture de soi, en France, s'est principalement constituée autour de quelques grands chercheurs. La première étude fondatrice pour le monde francophone est due à Michèle Leleu qui a, grâce à l'ouvrage *Les journaux intimes* écrit au début des années 1950, popularisé le mot *diariste*. D'autres travaux fondateurs verront le jour dans les décennies suivantes : notons le travail d'Alain Girard (*Le journal intime*, 1963) et celui de Béatrice Didier (*Le journal intime*, 1976) comme deux jalons incontournables de l'étude du journal intime. Quand il s'agit d'écriture à la première personne, sans doute le nom de Philippe Lejeune est-il le plus populaire. Nous ne négligerons bien sûr pas quelques-uns de ses travaux qui restent des références pour l'étude de l'écriture de soi, bien que ceux-ci se concentrent plus sur l'autobiographie que sur le journal intime¹⁷. Une telle revue des travaux sur le journal intime permettra de dégager les points d'intérêt et d'attention majeurs pour l'analyse du *Journal* de Jean Giono.

¹⁴ JOSSUA, Jean-Pierre, « Le journal comme forme littéraire et comme itinéraire de vie », dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, vol. n°87, 2003, p. 705.

¹⁵ BOURGUIGNON, Jean-Claude, « Techniques de soi », dans DELORY-MOMBERGER, Christine, *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*, Toulouse, Érès, 2019, p. 388.

¹⁶ *Ibid.*, p. 389-290.

¹⁷ LEJEUNE, Philippe, *Signes de vie : Le pacte autobiographique 2*, Paris, Seuil, 2005 ; LEJEUNE, Philippe, *L'autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, (1971) 1998 ; LEJEUNE, Philippe, *Je est un autre : l'autobiographie, de la littérature aux médias*, Paris, Seuil, 1980.

Se pencher sur le travail de Béatrice Didier nous semble judicieux étant donné qu'il s'inscrit dans les grandes études qui le précèdent tout en apportant des actualisations et des nuances précieuses. Bien que *Le journal intime* ait été écrit il y a plus de quarante ans, sa réédition permet à la chercheuse d'être encore plus proche des enjeux actuels. B. Didier avait déjà dégagé de nombreuses caractéristiques qui se retrouveront, une dizaine d'années plus tard, chez Philippe Lejeune comme, notamment, le peu de contraintes auxquelles est confronté le journal, si ce n'est celle de la périodicité (qui est elle-même assez lâche)¹⁸. Le journal est un texte à part : il diffère des autres formes d'écriture à la première personne, car il ne constitue pas un récit rétrospectif à l'inverse de l'autobiographie ou des mémoires. Évidemment, une totale simultanéité entre le fait et l'écriture de ce même fait ne peut exister, mais dans le journal, cet intervalle est beaucoup plus réduit que dans les autres genres littéraires¹⁹. Chaque entrée du journal ne traite que d'un passé proche, voire très proche : le plus souvent un ou plusieurs jours, parfois quelques heures, semaines ou mois. B. Didier donne ensuite un aperçu de toutes les choses qui peuvent faire la diversité d'un journal et qui sont autant de preuves de la souplesse du genre : notes jetées à la va vite ou très retravaillées, livres de comptes, pensées philosophiques, récits de conversations ou de rencontres, notes sur les œuvres en cours, écrites ou à écrire, citations... en bref, presque tout peut devenir journal²⁰. Ce n'est vraiment que grâce au diarisme, cette marque du temps au jour le jour, cette inscription horaire systématique qui « est la véritable structure d'un genre qui ne paraît pas en avoir²¹ », que nous pouvons reconnaître un journal. N'importe quelle œuvre s'écrit au fil des jours, des semaines, des mois et des années, mais dans un journal intime, la date fait partie de l'œuvre elle-même.

B. Didier a identifié plusieurs raisons qui poussent un écrivain, mais aussi tout autre diariste, à entreprendre la rédaction d'un journal intime²². D'abord, un journal est une sorte de confident, un lieu où celui qui écrit peut livrer toutes ses pensées, de quelque nature qu'elles soient, sans filtre. C'est souvent cette raison qui pousse les adolescents à tenir un journal. Il faut cependant noter que tous ceux qui s'adonnent à une telle pratique n'osent pas forcément confier à leur plume leurs pensées les plus profondes. Parfois par peur d'être lu et jugé ou mal compris, mais, le plus souvent, car « les pires pensées prennent une dimension réelle quand elles sont couchées sur papier²³ » et certaines de ces pensées peuvent effrayer celui-là même qui leur

¹⁸ DIDIER, Béatrice, *Le journal intime*, Paris, PUF, (1976) 2002, p. 8.

¹⁹ *Ibid.*, p. 9.

²⁰ *Ibid.*, p. 11,15, 187.

²¹ *Ibid.*, p. 16,172.

²² *Ibid.*, p. 18-20.

²³ *Ibid.*

donne ce caractère matériel en les confiant à son journal. Ensuite, et c'est une raison qui est peut-être plus présente chez l'adulte, beaucoup de diaristes veulent coucher sur papier leur emploi du temps, des bilans, des comptes, certaines conversations qu'ils ont eues, des événements dont ils veulent garder un souvenir... Outre tous ces éléments personnels, d'autres, qui le sont moins, s'y retrouvent aussi. En effet, le journal, bien que modèle de l'écriture intime par excellence (la famille, par exemple, constitue un thème très exploité dans les journaux), est ouvert sur l'autre. L'individu critique, se compare, évalue, admire, décrie l'autre. Et toutes ces considérations, une fois écrites, semblent tirées de l'oubli à jamais : « le temps transcrit semble moins perdu²⁴ ». Ensuite, le journal est pour d'autres un lieu dans lequel il est possible de s'adonner à un examen de conscience. Il permet de se jauger, de laisser une trace de ses réflexions morales, philosophiques, religieuses... De plus, beaucoup d'artistes l'utilisent comme un réservoir d'idées ou de potentiels projets. Enfin, il sert d'antichambre ou d'échauffement pour d'autres écrits : c'est pourquoi de nombreux écrivains ont tenu un journal. C'est un lieu idéal pour consigner des idées de remaniement d'une œuvre en cours. Évidemment, un journal peut revêtir simultanément plusieurs de ces fonctions, si pas toutes. Mais au-delà de toutes ces raisons rationnelles qui poussent quelqu'un à écrire un journal, B. Didier identifie la « pulsion d'écrire » comme raison fondamentale²⁵.

Tout en reconnaissant la fragilité du genre, elle ne va pas jusqu'à affirmer que la publication d'un journal soit une totale destruction de celui-ci. Elle condamne tout de même toutes les coupes qui sont opérées ou demandées par les proches du diariste ou par les équipes éditoriales. En revanche, elle ne juge pas inopportuns tous les retours de l'écrivain sur son texte. La vérité du texte peut certes s'en retrouver partiellement atteinte, mais les remaniements issus de la main de l'écrivain, dans une intention de publication, ne vont pas « forcément à l'encontre de l'exigence de vérité ou de sincérité²⁶ » du texte. Beaucoup de journaux, dont celui de Giono, sont des textes partiellement littéraires. Ajouter ou supprimer certaines idées ou certaines phrases dans son journal à propos d'une œuvre en gestation ne rend pas le journal « moins vrai ». Tout au plus cela excite la curiosité du lecteur qui peut avoir envie de combler certains trous s'ils lui sont signalés par l'apparat critique.

Le journal est aussi une forme d'écriture bien particulière pour d'autres raisons. En effet, du fait de son caractère intime, il semble, et l'est dans la plupart des cas, éloigné de tous les

²⁴ *Ibid.*, p. 18.

²⁵ *Ibid.*, p. 20.

²⁶ *Ibid.*, p. 45-46.

motifs économiques et moraux qui guident à peu près toutes les autres formes d'écriture²⁷. Il ne doit pas chercher à plaire ou à séduire (sur le fond comme sur la forme) à un certain nombre de personnes pour générer un revenu. Il n'encourt pas non plus de risques au niveau juridique pour des délits de l'ordre de la diffamation, du plagiat ou d'un quelconque autre motif (tant qu'il n'est pas publié, bien sûr). En tous cas, ces remarques sont valables pour le journal intime en tant que tel. Le journal d'écrivain (voir ci-dessous) se révèle, quant à lui, porteur d'une certaine ambiguïté à propos de ces motifs de séduction du lecteur et de profit. Mais le journal, dans toutes ses déclinaisons, laisse transparaître un étonnant nivellement des événements. Un épisode de très grande ampleur pour la vie politique, par exemple, peut être traité plus rapidement et avec moins d'attention qu'un événement, qui peut pourtant sembler bénin au lecteur, survenu dans la vie du diariste²⁸.

Enfin se pose la question du destinataire du journal. À qui s'adresse le diariste ? Dans une grande majorité des cas, à lui-même. À lui-même dans l'immédiat ou dans un futur proche comme lointain. Mais ce n'est pas tout : le journal intime peut connaître des destinataires externes. Beaucoup de journaux intègrent une partie de la correspondance de leur auteur. Ces lettres amènent toute une série de destinataires étrangers au rédacteur. Insérer des lettres dans un journal n'est pas un geste étrange : celles-ci participent, en effet, à la constitution de soi, comme le détour par la correspondance antique l'a souligné. Mais les destinataires d'un journal peuvent être bien plus nombreux que ceux auxquels est adressée la correspondance. Lorsque le diariste envisage une potentielle publication de son journal alors qu'il est encore en cours d'écriture, il écrit indirectement pour une foule. Même si les marques de la présence du lecteur potentiel sont rares dans les journaux pour lesquels est prévue une publication, il n'empêche que le diariste s'adresse, de manière indirecte certes, à une masse indéfinie de destinataires. En effet, dès qu'il y a écriture, advient la possibilité que cet écrit soit lu par n'importe qui. Le lecteur d'un journal « s'introduit toujours par fraude²⁹ » dans l'intimité du diariste. Parfois, la fraude est bien réelle, mais le plus souvent, elle est tolérée voire anticipée par le diariste (lors d'une publication, par exemple). En effet, « tout écrit a besoin d'un auditoire pour accéder au rang de texte³⁰ » et le journal, bien qu'il soit un genre de texte à part, ne fait pas exception à la règle.

²⁷ *Ibid.*, p. 26.

²⁸ *Ibid.*, p. 66.

²⁹ *Ibid.*, p. 167.

³⁰ BOAL, David, *Journaux intimes sous l'Occupation*, Paris, Armand Colin, 1993, p. 188.

« Parler de soi ne va pas de soi³¹ » : c'est ce constat, général à l'ensemble des différentes formes d'écriture de soi, qui a motivé les différentes recherches littéraires de Philippe Lejeune. Nous lui devons de nombreux travaux sur l'autobiographie et, plus généralement, sur l'écriture à la première personne. Il est le spécialiste de l'autobiographie (qu'il commence à étudier dans les années septante) plus que du journal intime et il a d'ailleurs pris beaucoup de temps à considérer ce dernier comme un objet de recherche en tant que tel. Cela s'explique par le fait qu'il définit le journal comme étant d'abord une pratique avant que d'être un genre littéraire³². Il s'interroge même sur la possibilité d'appliquer sa notion de pacte autobiographique³³ à cette pratique. Pour lui, ce pacte induit forcément une volonté de communiquer. Mais quand une personne ne communique qu'avec elle-même, ce qui est le principe de base du journal, est-il possible d'y déceler la présence d'un pacte autobiographique ? C'est le cas pour Lejeune qui considère que « tout journal a un destinataire, ne serait-ce que soi-même plus tard³⁴ ». Cependant, le journal diffère tout de même nettement de l'autobiographie. Cette différence réside dans la perspective, qu'avait déjà relevée B. Didier, qu'adopte le récit : rétrospective pour l'autobiographie, contemporaine pour le journal. Et tandis que l'autobiographie opte plutôt pour la synthèse, le journal affiche au contraire une propension au morcèlement³⁵. Il en vient à donner une définition très courte, et par conséquent très large, du journal : « un journal est une série de traces datées³⁶ ». Il précise ensuite que la trace est généralement de l'écriture, mais il nuance tout de suite ce postulat. En effet, dans certains journaux, l'écriture se mêle, ou laisse même tout à fait place, à des images, à des dessins, à des objets, à des reliques... Le journal a, pour Lejeune, un côté méthodique et répétitif qui peut parfois virer à l'obsession. Cette énorme diversité de ce qui peut faire un journal vient du fait qu'énormément de personnes en tiennent un : c'est une pratique, principalement littéraire, extrêmement populaire (quelques millions de personnes tiennent un journal en France). Celui qui choisit de se faire diariste est tout à fait libre d'agir de la manière dont il l'entend. Cependant, Lejeune remarque que le diariste trouve très vite « un petit nombre de formes de langage qui servent de *moules* à toutes entrées, et n'en sort plus jamais³⁷ ». Il souligne aussi quelques autres caractéristiques propres au journal intime. Notamment, il mobilise la métaphore de la dentelle ou de la toile d'araignée pour représenter

³¹ LEJEUNE, Philippe, *L'autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, (1971) 1998, p. 49.

³² ID., *Signes de vie : Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 2005 p. 28.

³³ « Le pacte autobiographique est l'engagement que prend un auteur de raconter sa vie, ou une partie, ou un aspect de sa vie, dans un esprit de vérité ». Voir *Ibid.*, p. 31.

³⁴ *Ibid.*, p. 27

³⁵ ID., *L'autobiographie en France*, p. 24.

³⁶ ID., *Signes de vie : Le pacte autobiographique*, p. 80.

³⁷ *Ibid.*, p. 81.

le journal qu'il considère comme constitué de plus de vide que de plein³⁸. Un autre élément fait aussi la spécificité du journal en regard d'à peu près tous les autres textes : un lecteur externe n'aura jamais la même lecture que celle que l'auteur lui-même peut en faire, alors que ce même lecteur lit un journal dans le but précis de connaître l'intimité de son auteur³⁹. Enfin, Lejeune pointe l'extrême fragilité du journal. Étant la trace d'un instant, il ne peut être rectifié, revu ou corrigé par la suite sans être dénaturé. Il est beaucoup plus sévère et catégorique que B. Didier sur les retours qu'un écrivain peut effectuer sur le texte en vue d'une publication de son journal : il en juge les effets destructeurs. Enfin, un journal est fait de tout ce qui le compose, c'est-à-dire non seulement de son contenu, mais aussi de son format, du papier utilisé, de l'encre employée... D'où le fait qu'une impression dans le cadre d'une publication est perçue comme une dégradation ou un appauvrissement⁴⁰.

De nombreux artistes tiennent des carnets ou des journaux sans aucune intention de publication ou sans aucune prétention artistique, seulement pour eux-mêmes. Une publication de leur journal peut tout de même être envisagée étant donné que, pour un auteur qui a déjà connu une certaine consécration, « la publication d'un journal intime peut être le moyen de vendre une œuvre supplémentaire qui n'a pas besoin d'être *créée* puisque les notes existent déjà ; il incombe alors à un autre de les organiser et de les trier »⁴¹.

Pendant longtemps, les journaux n'ont pas connu de lecteurs. En effet, cette tendance de publier un écrit si intime a souvent été perçue comme un geste intolérable et scandaleux. Il y a cinquante ans encore, les formes d'écriture de soi n'étaient pas autant démocratisées qu'aujourd'hui : « les temps n'étaient pas favorables à cette pratique : l'avant-garde [...], la théorie, la psychanalyse (lacanienne), le militantisme (révolutionnaire ou gauchiste), le marxisme althussérien, et surtout l'idée d'un Texte qui porterait en lui son référent et sa fonction rejetaient l'autobiographie dans les articles périmés d'une petite bourgeoisie réactionnaire, nostalgique, individualiste⁴² ». Le journal personnel, expression que J. Lecarme préfère à journal intime dans *L'autobiographie* (tout comme il préfère « journalier » à « diariste »), n'était que très rarement écrit en vue d'une publication : c'était un genre voué au silence, au secret. Évidemment, il y eut des exceptions. Parmi les plus célèbres publications figurent le journal des frères Goncourt et celui d'André Gide. Cette envie d'être vu et lu prendra de

³⁸ *Ibid.*, p. 83.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ *Ibid.*, p. 91.

⁴¹ BOAL, David, *Op. cit.*, p. 18.

⁴² LECARME, Jacques et LECARME-TABONE, Éliane, *L'autobiographie*, Paris, Armand Colin, 1997, p. 22.

l'ampleur vers les années qui recouvrent la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e. Ce désir ne va pas sans contradictions : « Demeure sans doute l'ambivalence inconsciente du journalier, qui veut à la fois se cacher et se dévoiler, se rabaisser dans l'espoir d'être exalté par un improbable lecteur, se tuer à petit feu et peut-être survivre par ses inscriptions quotidiennes⁴³ ». La critique la plus commune faite au journal personnel dénonce un certain narcissisme : les mœurs alors en vigueur ne permettaient pas de transgresser la pudeur que chacun se devait d'afficher. Vers la fin du XIX^e siècle se produit pourtant une chose assez étrange : des journaux d'écrivains sont édités et publiés. Certes ces éditions sont encore un peu purgées, mais nous sommes face à un jalon important de l'histoire du journal⁴⁴. C'est sans doute par la lecture de certains de ces journaux, comme celui d'Amiel ou des Goncourt, que Gide a l'idée et l'envie d'écrire le sien, dont les spécialistes pensent que la volonté de le publier est venue très tôt à l'auteur. Il sera d'ailleurs à la base d'une autre petite révolution dans l'histoire du journal. En effet, en 1939, Gide est le premier écrivain à faire son entrée de son vivant dans la plus prestigieuse collection des lettres françaises : « la Bibliothèque de la Pléiade ». Peut-être plus étonnant encore, il entre dans cette collection par une édition de son journal, genre illégitime par excellence. Évidemment, le journal, mis à l'honneur d'une telle manière, gagne quelque peu en prestige. Plusieurs journaux figurent aujourd'hui dans cette collection : citons sans souci d'exhaustivité ceux de Dostoïevski, Sand, Jünger, Saint-Simon, Green, Claudel, Gide, Renard, Tolstoï et Giono bien sûr. À la suite de l'affaire André Gide, l'attente de la publication posthume du journal se mue en une pratique de publication du vivant de l'auteur, c'est-à-dire une publication anthume⁴⁵. Ce goût de Gide pour la pratique diaristique transparaît la quasi-totalité de son œuvre. Outre le journal qu'il a tenu presque toute sa vie, il insère beaucoup de pages de journaux intimes, plus ou moins fictives en fonction des œuvres, dans ses textes, « comme si l'aptitude à tenir son journal était la marque même de l'homme intelligent⁴⁶ ».

La publication de certains journaux au cours du XIX^e siècle a, par conséquent, opéré une petite scission dans ce qui s'était constitué comme un nouveau genre de la littérature en France⁴⁷. Deux ensembles, aux frontières toujours poreuses, se sont dessinés : d'une part, le journal dans sa forme intime persiste, de l'autre, le journal littéraire (ou d'écrivain) émerge.

⁴³ *Ibid.*, p. 245.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 244.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 195.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 189.

⁴⁷ GIRARD, Alain, « Le journal intime, un nouveau genre littéraire », dans *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1965, n°17, p. 99-100.

Après les premières publications de journaux intimes, l'occasion s'est présentée à certains de faire œuvre par ce biais. Le journal intime dans sa forme classique ne s'en trouve pas éclipsé et il continue même de connaître une croissance dans sa pratique : « il demeure écrit pour soi seul ou pour des proches sans idée de le publier, même de façon posthume⁴⁸ ». Sans s'écarter tout à fait de cette forme initiale, le journal littéraire représente plutôt « une forme nouvelle d'expression de soi destinée au public, donc à des lecteurs anonymes, par le moyen d'une publication posthume ou ayant lieu du vivant de l'auteur⁴⁹ ». Le sous-titre du *Journal des Goncourt* (« Mémoires de la vie littéraire ») témoigne explicitement de cette nouvelle voie explorée par l'écriture diaristique. Cette deuxième forme est plus facilement considérée comme une forme de littérature à part entière, même si le journal intime, « [s'il n'est pas] conçu comme une simple distraction, ou un passe-temps⁵⁰ », n'abandonne pas toute prétention à figurer comme un genre littéraire. Cette diversification dans la pratique diaristique n'est pas surprenante : elle est même logique et témoigne de la vivacité du genre.

Il n'empêche que ces deux sous-genres partagent bon nombre de caractéristiques communes. L'écriture d'un journal s'étale le plus souvent sur des années, voire des dizaines d'années, alors que quelques heures seulement suffisent à un lecteur pour parcourir entièrement ce journal. La lecture peut donc donner un sens général à des éléments isolés qui n'ont pas de lien : « quand nous lisons, après le décès du rédacteur, son journal intégral, la lecture en est évidemment autobiographique [...], la somme prend un sens que les parties prises isolément n'indiquaient aucunement⁵¹ ». Le lecteur va souvent se laisser prendre par cette envie de synthèse sans que cet élan ne soit fondé ou judicieux. Comme nous l'avons fait remarquer plus haut, le journal (d'écrivain principalement), depuis un certain temps, a tendance à devenir anthume. Le lecteur, même s'il n'est que potentiel pendant la rédaction du journal, guide parfois l'écriture. Parfois, ce lecteur est face à certains journaux qui lui semblent dénués d'éléments trop personnels. En effet, « si les journaux publiés comportent si peu d'aveux et de confessions, c'est qu'il s'agit désormais de séduire ou de convaincre un destinataire⁵² ». Les journaux publiés de manière posthume et sans aucune retouche ont bien souvent nui à leur auteur. La manière dont un écrivain se peint dans son journal est souvent plus honnête, mais donc moins flatteuse, que l'image qu'il renvoie dans la sphère publique ou dans ses œuvres littéraires.

⁴⁸ JOSSUA, Jean-Pierre, *Op. cit.*, p. 706.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 707.

⁵⁰ GIRARD Alain, *Op. cit.*, p. 101.

⁵¹ LECARME, Jacques et LECARME-TABONE, Éliane, *Op. cit.*, p. 243.

⁵² *Ibid.*, p. 247.

J. Lecarme attribue une fonction de plus, qui n'était pas présente chez B. Didier ou P. Lejeune, au journal. Selon lui, beaucoup de journaliers « intègrent dans leurs journaux des lettres reçues ou envoyées [...], ce sont alors des *mémoires* destinés à servir la défense des intérêts du rédacteur⁵³ ». Cette fonction de défense est d'autant plus déterminante lorsqu'une publication est envisagée. C'est un élément à ne pas négliger pour l'analyse du journal de Giono, au vu des accusations qui ont été portées à son encontre au moment de l'écriture de son *Journal*.

Enfin, Lecarme se penche sur le statut potentiellement non littéraire d'un journal. Il note que beaucoup de personnalités sont devenues célèbres par la publication de leur journal plutôt que pour leur production purement littéraire. D'après cela, il met en lumière le paradoxe auquel ont été confrontés certains écrivains : « qui n'a pas voulu faire une œuvre l'a accomplie, qui a voulu la faire l'a manquée⁵⁴ ». Il en vient à s'appuyer sur Paul Valéry pour affirmer que tout journal peut être de la littérature : « *Faire de la littérature, c'est écrire pour des inconnus*⁵⁵ ». Donc, dès qu'un journal est donné à lire, il devient littérature ; dès qu'il est publié, le texte le plus intime devient une œuvre publique.

D'autres chercheurs ont apporté des éléments de définition du journal sensiblement différents. F. Simonet-Tenant, dans *Le journal intime*, rappelle la forme fragmentée du journal ainsi que l'importance de la datation des différentes entrées de celui-ci. Elle signale qu'un « je » s'y exprime : la définition reste donc encore bien lacunaire. Pourtant, elle ajoute que la caractéristique première du journal n'est pas de forme (c'est-à-dire un fragment daté comme chez B. Didier), car le journal est défini par son existence matérielle unique : « même dactylographié, il n'existe réellement qu'en un exemplaire unique, dont toute reproduction trahit le statut original⁵⁶ ». Elle apporte aussi des précisions quant à la publication du journal. Parfois, si pas souvent, la personne qui édite un journal fut un proche du diariste ; il peut aussi simplement être un grand amateur de son œuvre. Il a donc sa propre image, évidemment partielle, de l'auteur de l'œuvre qu'il édite et il participera, à son tour, à la construction de l'image de cet auteur. Parfois, ce sont les ayants droits qui exigent des coupes qui dénaturent une œuvre. Ces deux contraintes, développées plus loin dans ce travail, ont fortement pesé sur l'étude de Giono pendant des décennies. Reste que la publication est une nécessité autant qu'une trahison (quand il s'agit d'un journal intime plus que d'un journal littéraire) : « c'est un

⁵³ *Ibid.*, p. 244.

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ VALÉRY, Paul, *Cahier IV*, p. 387, dans LECARME, Philippe, *Op. cit.*, p. 20.

⁵⁶ JORDANE, Benjamin, *Toute ressemblance*, p. 119-120, dans SIMONET-TENANT, Françoise, *Op. cit.*, p. 11.

texte nettoyé, trop souvent aseptisé, assez fréquemment éclairé grâce à la présence de l'appareil critique⁵⁷ ». La situation la plus problématique émerge lorsqu'il s'agit d'évaluer « l'honnêteté » d'un journal. Comment savoir s'il n'a pas été écrit dans le but d'une publication qui servirait de défense ? Il est très difficile de répondre à cette question, mais il est sûr que le journal est un outil qui permet le modelage de son image pour la postérité⁵⁸. Cependant, un journal, s'il n'est pas écrit dans cette intention, peut révéler des choses très intéressantes sur son auteur étant donné que :

1. Le journal n'est pas soumis à la vérification de la part du destinataire, 2. Le choix de la substance textuelle du journal ne s'effectue pas en fonction de la relation réelle entre l'auteur et son lecteur, 3. Le journal échappe à l'obligation de ménager le destinataire⁵⁹.

Le diariste dispose d'une telle liberté, s'il ne s'impose pas les limites que peuvent amener l'idée d'une publication future, qu'il lui est possible de faire entrer à peu près tout ce qu'il veut dans son journal : toutes les conventions n'ont plus lieu d'être. Comme précisé plus haut, des lettres peuvent y prendre place (comme c'est le cas dans le *Journal* de Giono), rompant le monologue du diariste. En effet, « la structure monologique primaire du journal est alors ébranlée par la pénétration des éléments dialogiques introduits directement soit par des entrées dites épistolaires (fragments de lettres ou lettres relatées) soit par des missives intégrales⁶⁰ ». La démarche confessionnelle qui est normalement propre au journal connaît quelques ruptures avec l'insertion de lettres : elle permet de valider les dires de l'auteur et de donner un caractère presque documentaire au texte⁶¹. La lettre revêt aussi une fonction d'échappatoire à cette intimité à laquelle le diariste s'est contraint. La lettre participe de la raison d'être du journal qui est « à la fois garde-mémoire, journal confidence et journal réflexion⁶² ». Ces fonctions qui sont attribuées au journal sont parfois explicitées dans les premières pages de celui-ci : l'auteur s'explique ou s'interroge souvent sur les raisons de se soumettre à une telle pratique.

Cette raison, et ni Lejeune ni Didier ne l'avaient remarqué, est parfois contingente à un élément extérieur. Un journal ponctuel est parfois lié à une situation de crise ou une expérience bien déterminée⁶³. C'est le cas, par exemple, des journaux de guerre dans lesquels le diariste se fait observateur singulier d'un événement de très grande portée. *Tableaux de siège* de Théophile

⁵⁷ SIMONET-TENANT, Françoise, *Op. cit.*, p. 110.

⁵⁸ DUFIEF, Pierre-Jean (dir.), *Les écritures de l'intime : la correspondance et le journal. Actes du colloque de Brest 23-24-25 octobre 1997*, Paris, Honoré Champion (éd.), 2000, p. 11.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 288.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 291.

⁶¹ *Ibid.*, p. 293.

⁶² SIMONET-TENANT, Françoise, *Op. cit.*, p. 72.

⁶³ *Ibid.*, p. 86.

Gautier, dans lequel l'auteur réagit aux événements qui secouent la France entre 1870 et 1871, est un exemple parfait de la rédaction d'un journal en lien avec une situation inédite.

Le but d'un tel détour par l'écriture à la première personne, et principalement l'écriture du journal, est de déterminer quelles sont les particularités d'une telle forme d'écriture. Cela permet ensuite d'appréhender l'œuvre qui nous intéresse avec le plus de finesse possible. Quoiqu'il en soit, nous ne nous livrerons pas au périlleux exercice de la définition du journal, mais ce regard sur les travaux des théoriciens du journal personnel permet de relever les éléments délicats à ne surtout pas négliger dans l'analyse du *Journal* de Jean Giono. Tous les chercheurs qui ont été cités s'accordent sur l'éclectisme caractéristique du contenu d'un journal. Notre corpus n'échappe pas à cette constante : commentaires sur l'actualité, extraits de correspondance et considérations sur les œuvres en cours d'écriture sont les principaux éléments qui établissent la diversité constitutive de la composition du *Journal* de Giono. De même, les différentes monographies convoquées reconnaissent unanimement l'importance du caractère périodique comme élément structurant du genre. Mais là où B. Didier et P. Lejeune font du diarisme, et donc de la périodicité, l'élément définitoire par excellence du journal, F. Simonet-Tenant opte plutôt pour la forme matérielle unique : un journal n'existe vraiment, selon elle, qu'en un seul exemplaire. Cette forme va de pair avec sa fragilité et amène directement à la question de la publication. Pour Lejeune et Simonet-Tenant, l'exercice de la publication dénature complètement le journal : c'est un acte délétère. B. Didier est plus nuancée, considérant certes le genre fragile sans pour autant que l'acte de publication ne soit dévastateur. Cette légère divergence n'éclipse pas l'enseignement principal : le *Journal* de Giono est seulement disponible dans la collection de la « Bibliothèque de la Pléiade » et il a subi, par conséquent, un travail relativement important d'édition (et donc de choix, de coupes, de dispositions) qu'il ne faudra pas négliger. Les différents chercheurs convergent aussi sur la multiplicité des raisons qui poussent un individu à tenir un journal, mais les contributions de Simonet-Tenant et Lecarme seront sans doute les plus déterminantes pour notre étude. La première note que le début de l'écriture d'un journal est parfois concomitant d'un élément de crise extérieure et qu'il y est parfois possible d'y modeler son image pour la postérité ; le second ajoute que le journal peut être écrit en vue d'une potentielle défense (face à l'un ou l'autre événements externes). Les périodes que recouvre l'écriture du *Journal* de Giono sont loin d'être anodines. Il conviendra alors de se pencher sur les raisons qui ont poussé l'écrivain provençal à tenir un journal pendant cette période si particulière de sa vie. Lecarme a aussi l'avantage de remettre le phénomène d'écriture de journaux dans le contexte de l'histoire littéraire en pointant

que son statut a beaucoup évolué au fil des siècles et des décennies. D’abord honni à une époque où parler de soi défiait toutes les convenances, il fut ensuite un genre marginal avant de connaître une certaine consécration. Cette démocratisation de la publication du journal amène B. Didier à apporter un peu de nuance en remettant en cause la totale sincérité accordée généralement aux textes du genre. Bien que souvent détaché des motifs économiques et moraux auxquels sont soumis toutes les œuvres littéraires (en proportion toujours différentes bien sûr), le journal est parfois captif de ces contraintes lorsqu’une publication est prévue avant ou pendant la rédaction de celui-ci. En regard des accusations qui ont été portées à l’encontre de Giono, il sera utile de se pencher sur sa volonté, et le moment où celle-ci advient, de publier son *Journal*. En effet, cela conditionne le jugement que nous pourrions avoir sur la sincérité totale ou le calcul pour son image susceptible de traverser ou non l’activité diaristique de Giono. Nous avons précédemment mis en évidence l’existence d’une petite scission interne au genre littéraire auquel nous nous sommes intéressés. Le *Journal* de Giono représente un bel exemple de la porosité des catégories formées par le journal intime (ou personnel) et le journal littéraire. En effet, le *Journal* semble se placer à la croisée de ces deux tendances. Il est une sorte de synthèse entre le déploiement d’une personnalité et la réaction par rapport au monde extérieur auquel il appartient. En ce sens, il reste un ultime élément à prendre en compte dans l’analyse de tout journal qui se veut témoin, de manière directe ou indirecte, d’une époque (ce à quoi le *Journal* de Giono peut prétendre). En effet, il ne faudra pas négliger que des « rapports délicats existent dans le journal intime [...] entre le protagoniste principal, le *moi* du récit, et l’environnement dans lequel l’auteur le somme d’agir⁶⁴ ». Il convient donc de ne pas omettre, comme nous l’avons signifié précédemment, que toute rédaction d’un journal « s’inscrit dans une vieille tradition de littérature occidentale, qui privilégie l’élan de l’acte créateur plutôt que la restitution laborieuse des faits *historiques*⁶⁵ ». Même si les faits rapportés dans un journal se doivent d’être vérifiés, il ne faut pas les congédier trop vite en les taxant de relativisme : un journal est un très bon témoin d’une époque, de l’esprit du temps de celle-ci, et surtout du regard de l’auteur à un moment donné de sa vie.

⁶⁴ BOAL, David, *Op. cit.*, p. 21.

⁶⁵ *Ibid.*

I.II La délicate position des écrivains pendant la Seconde Guerre mondiale

Il nous semble tout à fait à propos, pour comprendre l'attitude de Giono pendant les années où sa pensée se fait plus politique, d'analyser dans quel milieu l'auteur évolue et se fait diariste. En effet, Giono, en tant qu'écrivain, est un acteur du champ littéraire⁶⁶. Il écrit son journal aux alentours de la Seconde Guerre mondiale, c'est-à-dire lors d'une période où le monde littéraire, comme à peu près toutes les autres sphères de la société, connaît une profonde transformation. Il faut dès lors identifier quelles sont les forces et les contraintes qui animent ce champ pour expliquer le comportement de ses acteurs et le rôle des institutions qui le composent. Le but de ce développement n'est pas de faire un report exhaustif de tous les éléments qui secouent le champ littéraire avant, pendant et après la Seconde Guerre mondiale, mais de donner une idée de ce à quoi furent confrontés les écrivains à cette époque. Nous essaierons d'entrevoir tous les défis qui se sont posés à la sphère littéraire ainsi que les réponses que ses agents ont tenté d'y apporter. En effet, jeter un regard sur l'attitude des autres écrivains, en cette période si trouble, permettra la comparaison avec les choix et les positions de Jean Giono, même si chaque trajectoire est unique. Un de nos autres objectifs est de rendre à cette époque toute la complexité qui la caractérise pour nous défaire des simplifications avec lesquelles elle est trop souvent considérée. « Comment se débarrasser de la vision, ressassée par les médias – et reprise par nombre d'historiens – d'une population française divisée en trois catégories : les résistants, les collaborateurs et Vichystes, et les attentistes ?⁶⁷ », se demande Bruno Curatolo lorsqu'il cherche à se dégager des schématisations faciles trop souvent opérées quand il est question de l'engagement lors de la Seconde Guerre mondiale. Entre les deux pôles opposés que peuvent représenter la Résistance et la collaboration se trouve tout un continuum qui regroupe une immensité de positions intermédiaires, plus ou moins proches de l'un ou l'autre de ces pôles.

Pour analyser l'attitude des écrivains lors de la Seconde Guerre mondiale, nous nous appuyons fortement sur l'ouvrage de référence de Gisèle Sapiro, *La guerre des écrivains*⁶⁸. À sa suite, nos remarques se concentreront principalement sur le domaine français, mais là où Sapiro étudie le monde littéraire de 1940 jusqu'en 1953, nous nous bornerons plutôt aux années

⁶⁶ Nous reprenons la définition de *champ littéraire* au *Dictionnaire du littéraire*, sous la dir. de ARON, Paul, SAINT-JACQUES, Denis et VIALA, Alain, Paris, PUF, 2002, p. 107 : « Le champ est défini comme une *structure de relations* entre les agents, les pratiques et les objets d'un domaine d'activité ; soit, en littérature, les écrivains, les éditeurs, critiques et lecteurs, la création, la publication, la lecture et les œuvres ».

⁶⁷ CURATOLO, Bruno et MARCOT (dir.), François, *Écrire sous l'Occupation. Du non consentement à la Résistance, France-Belgique-Pologne, 1940-1945*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 387-396.

⁶⁸ SAPIRO, Gisèle, *La guerre des écrivains. 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999.

de guerre en tant que telles avec un terminus placé à la Libération. En essayant de mettre en lumière les motivations et les contraintes auxquelles chaque individu est soumis et qui expliquent sa façon d'agir, nous nous garderons de tomber dans un certain relativisme : évidemment, même si elles sont objectivement explicables, certaines attitudes se révèlent être tout à fait condamnables sur le plan moral. Tous les comportements ne se valent pas sous prétexte qu'ils ont vu le jour lors d'une période marquée par la perte collective des repères habituels.

Dans son ouvrage, Sapiro crée non seulement un dialogue entre monde culturel et monde politique, mais aussi entre les différents camps politiques, entre les zones géographiques (zone libre et zone occupée principalement), entre les générations et entre historiographie et sociologie. Elle se donne pour objectif d'étudier un milieu professionnel (le monde littéraire et les agents qui le peuplent) lui-même composé d'acteurs, d'institutions et de pratiques pour identifier les conséquences de la crise que représente la Seconde Guerre mondiale sur ce milieu. Cette période, comme beaucoup d'autres périodes de crise, a vu se développer des tentatives d'appropriation culturelle par toutes les parties en présence : « on se dispute les noms propres⁶⁹ ». L'écrivain change de statut au moment où la sphère artistique, et principalement littéraire, devient un terrain de luttes pour chaque camp politique (collaborateurs, résistants « intérieurs », gaullistes...). Il serait cependant erroné de faire de la situation qui agite le monde littéraire un reflet exact de ce qui se passe dans la société civile, même si l'écrivain subit la guerre comme tout un chacun⁷⁰. De même, il est injuste de penser que les querelles qui éclatent apparaissent subitement avec le début du nouveau conflit mondial. Certes celui-ci les exacerbe, mais les racines de ces divergences remontent bien souvent aux années ou aux décennies qui précèdent la guerre. De plus, il convient de ne pas réduire l'ensemble de ces querelles à un combat idéologique. Les clivages générationnels, les rixes entre partisans d'un champ littéraire autonome ou hétéronome, les scandales dans la presse ou encore la position dans le marché sont tout autant de raisons qui mènent à des situations conflictuelles pendant la guerre. Un écueil que pointe Sapiro et dans lequel il convient de ne pas s'échouer réside dans la vision surpolitisée de toutes les actions en cette période. Il reste nécessaire de manier cette vision avec subtilité, car elle confère « aux comportements une signification politique indépendamment du sens que leur donnent les intéressés⁷¹ ». La forte contamination de la politique dans tous les autres domaines de la société tend à faire perdre leur autonomie à ces comportements. Le monde

⁶⁹ *Ibid.*, p. 9.

⁷⁰ BOAL, David, *Op. cit.*, p. 9.

⁷¹ SAPIRO, Gisèle, *Op. cit.*, p. 14.

littéraire ne fera pas figure d'exception. Par exemple, un homme comme Giono, devenu personnalité publique dans les années d'avant-guerre, n'a pas toujours agi en poursuivant un quelconque objectif politique durant les années d'Occupation. L'autonomie du champ littéraire, qui n'a jamais été et ne sera jamais totale, penche tout de même plus vers une certaine tendance à l'hétéronomie avec l'arrivée des enjeux qu'a amenés la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit maintenant de déterminer ces enjeux spécifiques et les différentes réactions qu'ont eues les acteurs du monde littéraire quand ils y ont été confrontés afin de pouvoir situer Giono à sa juste place.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, il est clair que de nombreux choix, surtout quand ils relèvent de la sphère publique, se font sous certaines contraintes. Le champ littéraire, comme nous l'avons mentionné plus haut, perd en autonomie. Le manque de ressources, le besoin de choisir un camp et une liberté d'expression décroissante sont les trois facteurs qui vont le plus impacter les choix et les actes des agents du monde littéraire pendant les années de guerre.

Le manque de ressources est un des facteurs de contrainte les plus évidents pour comprendre les choix des écrivains à cette époque. La guerre est un temps de pénurie généralisée qui se couple, pour beaucoup, à une perte d'emploi, voire à des privations de biens dans le pire des cas. Les produits sont rationnés et les prix atteignent parfois des valeurs indécentes. Dès lors, lorsqu'il doit nourrir, habiller et loger une famille, un individu est parfois prêt à consentir à de douloureux sacrifices. La majorité des écrivains de cette période sont des hommes adultes : ils ont donc souvent le devoir de soutenir leur famille, c'est-à-dire bien souvent femme et enfants, mais aussi parfois parents, cousins, oncles et tantes (comme ce fut le cas pour Jean Giono) ... Pour celui étant déjà parvenu à une certaine notoriété avant la guerre, le confort matériel qui était le sien pouvait lui permettre de ne rien publier sous l'Occupation⁷². Presque sûr de retrouver un public déjà acquis quand la guerre serait terminée, il pouvait rester en bons termes avec sa conscience et ne pas faire le jeu de l'occupant. La situation est bien moins confortable pour le jeune écrivain ou pour celui qui émerge à peine (voire qui est encore totalement inconnu). Une interruption de publication de plusieurs années peut annihiler une notoriété naissante. La situation matérielle potentiellement précaire de quelqu'un qui n'a pas encore connu le succès ne lui permet pas de se passer d'activité professionnelle pendant une si longue période. Mais un sentiment plus complexe fait son apparition, ou sa réapparition, à cette époque : la peur d'une relève générationnelle⁷³. Les aînés, s'ils se taisent pendant la durée de

⁷² *Ibid.*, p. 25.

⁷³ *Ibid.*

l'Occupation, craignent de se faire éclipser par de nouvelles figures qui profiteraient de la place laissée par leur retrait. Voilà pourquoi beaucoup d'écrivains, pour pallier le manque de ressources ou la peur d'être remplacés, deviennent journalistes ou se consacrent entièrement à cette activité s'ils ne la pratiquaient que partiellement auparavant⁷⁴. La rétribution de la presse est souvent intéressante, avantage non négligeable lors une période où l'argent manque cruellement. Et c'est la presse collaborationniste qui paye le mieux, raison qui a sans doute pu décider certains indécis à y contribuer⁷⁵.

Aux difficultés financières s'ajoute le besoin de choisir un camp. En effet, il est mal vu d'être indécis et de ne pas prendre parti pour une personnalité publique. Les prises de position politiques ne sont pas une nouveauté concomitante à la guerre, mais elles se voient renforcées en cette période. Les années qui précèdent le conflit avaient déjà vu une mobilisation croissante des motifs politiques dans la littérature à cause de la montée des enjeux internationaux⁷⁶. Par exemple, Jean Giono et André Gide avaient embrassé le mouvement communiste au début des années trente avant de s'en détourner quelques années plus tard. Une certaine confusion faisait déjà partie de l'atmosphère politique des années d'avant-guerre : « Les nationalistes prônent un néo-pacifisme, contre les sanctions infligées à l'Italie et pour les accords de Munich alors que les antifascistes se font bellicistes. Autre scission à gauche entre pacifistes intégraux et antifascistes⁷⁷ ». Ceux qui veulent se poser en anti Allemands ne savent s'ils doivent s'opposer à Vichy ou plutôt accepter ce discours en faveur de l'État français. La question de la publication et du lieu de celle-ci se pose pour chacun : faut-il s'abstenir pour marquer son désaccord avec la politique de l'occupant ou collaborer à la presse parisienne (en zone occupée donc) pour éviter les problèmes et se ménager un revenu ? Le choix de l'abstention ou de l'adhésion, avec toutes les positions intermédiaires qui existent, est un défi de taille pour les artistes. Les différents camps politiques parviennent à capter certains acteurs du milieu littéraire parce qu'une convergence d'intérêts communs vient s'ajouter à une potentielle concordance des orientations idéologiques⁷⁸. Pour l'occupant allemand, il y a une nécessité d'une reprise urgente des activités culturelles pour arriver au plus vite à semblant de normalisation de la situation. Une offre, assez lucrative qui plus est, se développe pour ceux qui acceptent de collaborer aux revues soutenues par la propagande nazie (la *NRF* par exemple). Cette « campagne de séduction

⁷⁴ *Ibid.*, p. 76.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 41.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 69.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 23.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 30.

des intellectuels⁷⁹ » par les Allemands a connu un certain succès dans les pays sous occupation et particulièrement en France. L'Allemagne essaye aussi de « créer des ponts entre sa culture et celle française dans l'idée d'une possible collaboration franco-allemande pour une Europe nouvelle, mais en sous-main, pour briser l'influence française à l'étranger⁸⁰ ». Dans cette optique, on assiste à beaucoup de traductions de romans allemands en français et vice versa (les romans de Giono connaîtront un succès non négligeable en Allemagne). Les maisons d'édition tiennent aussi un rôle dans le positionnement politique de « leurs auteurs ». Grasset, par exemple, a publié plusieurs écrivains collaborationnistes engagés (certains de ceux qui quittaient Gallimard) et en a même enjoint d'autres à publier dans des revues acquises à la cause collaborationniste⁸¹. Il en va tout autrement pour Gallimard qui n'est pas au goût de l'occupant : la maison est jugée antinazie et son noyau d'écrivains de gauche et d'influence juive lui est vivement reproché⁸². Les raisons de cette suspicion à l'encontre de Gallimard viennent sans doute du fait que la maison d'édition avait refusé la proposition d'intégrer des capitaux allemands en son sein.

Pour échapper à toutes ces tractations, il semble que la seule possibilité restante à l'écrivain qui veut absolument se tenir à l'extérieur du débat politique est le refuge dans l'art pour l'art. Mais même cette doctrine n'est pas la porte de sortie idéale, car la *NRF* utilise cet argument pour capter des collaborateurs et dissiper leurs tergiversations. De plus, se consacrer à l'art pour l'art est une manière de normaliser la situation et donc de faire le jeu de l'occupant⁸³... Mais alors que reste-t-il comme arme à celui qui fuit la politique ? Le silence ? Ceux qui ont été appelés les « écrivains du refus », parmi lesquels se rangent Malraux, Chamson, Guéhenno, Char, Martin du Gard et Leiris (bien que celui-ci ait publié un titre en 1943 chez Gallimard), s'accordaient sur le fait minimal de ne rien publier dans la presse parisienne⁸⁴. Mais là encore, certains y trouvent à redire : les écrivains sont alors traités d'attentistes. Malraux, qui refuse de collaborer aux journaux et aux revues de l'un et l'autre côté, s'attirera des problèmes, car il n'avait pas gagné les sympathies de la Résistance par son attitude. D'autres, comme Montherlant, maintiennent d'abord l'ambiguïté en publiant dans des revues de gauche comme de droite. Dans le même esprit, il n'existe plus vraiment de lieu de parole qui nie le monde politique. Là, où avant la guerre, existaient des revues purement

⁷⁹ BOAL, David, *Op. cit.*, p. 138.

⁸⁰ SAPIRO, Gisèle, *Op. cit.*, p. 32.

⁸¹ *Ibid.*, p. 39

⁸² *Ibid.*, p. 45.

⁸³ *Ibid.*, p. 60.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 61.

littéraires, beaucoup de périodiques pendant l'Occupation tendent à devenir des revues politico-littéraires en encadrant les textes de littérature par des commentaires et des éditos d'inspiration politique. Des organisations politiques soutiennent des projets politico-culturels comme le PCF (Parti communiste français) avec l'AEAR (Association des écrivains et des artistes révolutionnaires). Ces groupements acquièrent un certain pouvoir, si bien que le Front national des écrivains (qui deviendra plus tard le Comité national des écrivains), dans son manifeste, se donne pour mission de « [fustiger] les traîtres vendus à l'ennemi » et de « [défendre] les valeurs qui ont fait la gloire de notre civilisation »⁸⁵.

Le manque de ressources et la gestion des tractations politiques, bien qu'elles soient astreignantes, ne sont peut-être pas des contraintes aussi puissantes que le décroissement de la liberté d'expression pour un écrivain, être pour qui la parole est si fondamentale. Par toute une série de mesures, la pression allemande va réduire le caractère autonome qu'avait acquis le champ littéraire. Les écrivains font face à des répressions, des proscriptions, de la censure, un contrôle des moyens de production, une omniprésence de la propagande⁸⁶... S'ajoute à cela que la sphère culturelle française est très centralisée à Paris, mais la capitale – plaque tournante des revues, des éditeurs, des journaux, des académies et des jurys – est occupée pendant les années de guerre. La division entre zone occupée et zone libre perturbe et sectionne le monde littéraire. Beaucoup d'écrivains et de journalistes commencent à déceler des ambiguïtés dans n'importe quel texte, qu'il soit à visée politique ou non⁸⁷. La suspicion, ainsi que le scandale et la délation, font partie de l'atmosphère des années noires. De manière plus concrète, les Allemands publient une liste de livres proscrits (« liste Otto ») qui sont immédiatement retirés de la vente⁸⁸. À l'inverse, il existe une liste d'ouvrages à promouvoir, dressée par les responsables de la propagande allemande. Cent quatre-vingt-neuf éléments la composent avec, par exemple, les noms de Drieu La Rochelle, Chardonne, Rebatet, Brasillach, Benoit, Arland, Montherlant, Morand, Vercel et Jean Giono⁸⁹... De même, certains périodiques sont valorisés – comme *La Gerbe*, *Comoedia*, *Je suis partout*, *L'Appel* – par les Allemands et ils constituent les principales tribunes littéraires ou politico-littéraires de l'Occupation⁹⁰. À cela se couple une surveillance rigoureuse de toutes les publications en territoire sous influence allemande. Tous ces motifs

⁸⁵ *Ibid.*, p. 68.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 22.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 29.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 34.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 35.

⁹⁰ *Ibid.*

poussent écrivains et éditeurs, qui sont parfois soutenus par des fonds allemands, à l'autocensure. Il faut tout de même modérer quelque peu ce postulat, car comme le signale D. Boal, « la *Propagandastaffel* se montrait plus exigeante à l'égard des produits médiatiques destinés à un public de masse qu'envers les livres que Heller [l'organisateur de la censure littéraire des publications françaises] était chargé de censurer⁹¹ ». Les Allemands opèrent tout de même une distinction en fonction de l'importance politique des différentes formes d'écriture : un journal à gros tirage sera bien plus soumis à des contrôles qu'une œuvre littéraire de moindre importance. Mais il y a tout de même une influence sur les producteurs culturels. Ils sont obligés de se brider s'ils veulent avoir une chance de passer l'exercice de la censure allemande. Cette censure s'est d'ailleurs manifestée sous plusieurs formes. Celle explicitée ci-dessus est sans doute la plus sévère ou contraignante, mais la censure pendant la Seconde Guerre mondiale a connu des configurations différentes. En effet, les Vichystes appliquent eux aussi une forme de censure, mais plutôt d'ordre moral (célébration de la vertu et des valeurs conservatrices) tandis que l'Allemagne se cantonne principalement à la censure politique⁹². Pendant les combats comme lors la période qui les précède, il y a une valorisation des valeurs guerrières. Une autre forme de censure apparaît alors, qui concerne aussi bien les Allemands que les Français, qu'ils soient vichystes ou communistes : les manifestes, appels, tracts et déclarations pacifistes sont interdits. Quelle « arme » reste-t-il au pacifiste dès lors qu'il est privé de sa parole ? Pas grand-chose, du fait même de son opposition à l'usage de la violence. C'est pourquoi Luc Rassin identifie un certain « sentiment d'impuissance dont les textes se font l'écho [et qui] est sans doute l'expression littéraire du statut fragile de l'intellectuel pacifiste pendant et après la guerre⁹³ ». La posture du pacifiste campée par Giono est particulièrement inconfortable en temps de guerre. D. Boal, à partir de cette délicate position, explique le succès que le journal d'écrivain connaît sous l'Occupation : « si on n'est pas du côté du pouvoir et si on accepte, tout en le regrettant, l'inévitable politisation de la littérature pendant cette époque, soit on n'écrit rien, quitte à rester *en friche* jusqu'à une époque nouvelle, soit on se rabat sur ses carnets de notes⁹⁴ ».

Toutes ces différentes formes de censure se voient encore renforcées par les modes de répartition du papier. L'obtention de matières premières est grandement facilitée en cas d'acointances avec l'un ou l'autre régime politique. La presse en zone libre qui pouvait se

⁹¹ BOAL, David, *Op. cit.*, p. 145-146.

⁹² SAPIRO, Gisèle, *Op. cit.*, p. 48.

⁹³ RASSON, Luc, *Écrire contre la guerre : littérature et pacifismes 1916 – 1938*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 173

⁹⁴ BOAL, David, *Op. cit.*, p. 203.

targuer de conserver une certaine indépendance et de maintenir la voix de l'opposition se voit bien affaiblie et progressivement contrôlée par ce moyen détourné⁹⁵. Même si toute la production littéraire est touchée par ce phénomène, la production de masse en pâtit sans doute plus que la production restreinte : « ayant partie liée avec le champ économique et l'espace médiatique, [le pôle de grande production] est [davantage] pris dans l'engrenage des structures de la Collaboration [*sic*]⁹⁶ ». Comment, dès lors, échapper à cette censure qui semble omniprésente ? La voie de l'exil fut l'option privilégiée par certains, mais écrire et publier à l'étranger ne garantit pas que vos écrits pourront être lus en France.

La liberté d'expression, ou plutôt la communication de manière générale, est mise à mal par un autre phénomène : en temps de guerre, il est très difficile d'avoir accès à des informations justes, vérifiées et vérifiables. Le bouche à oreille règne en maître entre les écrivains. Évidemment, les actualités se déforment, s'amplifient et deviennent incorrectes. Chacun reçoit les informations avec sa propre sensibilité et sa propre grille de lecture, de même que chacun les relaye à sa manière. Une véritable toile se tisse entre les différents acteurs du champ littéraire en fonction des amitiés et inimitiés de chacun. Certains individus évoluent au centre de cette toile à l'instar de Jean Paulhan, un des leaders de la *NRF* (en témoigne l'extrême abondance de sa correspondance)⁹⁷. De nombreux réseaux de renseignement sont clandestins et des informations contradictoires y circulent parfois simultanément. C'est une situation particulièrement délicate lors d'une période où il est demandé à chacun de se positionner dans le débat public. Cette « mode du commérage⁹⁸ », comme beaucoup d'autres phénomènes cités précédemment, n'apparaît pas pendant la guerre, mais elle s'amplifie et complexifie encore le cours des événements. Le commérage accentue ou réactive de vieilles disputes, comme il renforce ou fait émerger de nouvelles alliances. De même, une certaine paranoïa gagne la société : n'importe qui commence à déceler des « ambiguïtés » dans n'importe quel écrit. Dans chaque texte, il est possible de projeter sa volonté de trouver des sens métaphoriques ou allégoriques qui rattacheraient l'auteur à l'un ou l'autre camp.

En résumé, pendant la Seconde Guerre mondiale, en France, les écrivains font face à la défaite de leur nation contre l'Allemagne, à l'occupation de leur territoire par une puissance étrangère (et donc à la division du pays en deux zones géographiques), au sabotage des institutions de la République, à l'instauration d'un régime autoritaire, à une pénurie généralisée

⁹⁵ SAPIRO, Gisèle, *Op. cit.*, p. 53.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 89.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 26.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 27.

des ressources, à des tractations venant des différents camps politiques, à une baisse de leur liberté d'expression, à une décentralisation du milieu littéraire et à une baisse de qualité de l'information⁹⁹.

Pour illustrer ce que nous venons d'énoncer théoriquement, nous allons nous concentrer sur la situation d'une revue, *La Gerbe*, qui aura posé beaucoup de problèmes à Giono. Elle fait partie des périodiques qui ont obtenu une certaine promotion jusqu'en Allemagne et elle figure dans l'ensemble des revues prioritairement gratifiées de l'allocation de papier, tout comme ces autres périodiques : *Comoedia*, *Je suis partout*, *L'Appel*, *Le Journal de la Bourse*, *Le Rouge et le Bleu*, *Jeunesse*, *L'Atelier*, *Au pilori*, *La Révolution nationale*, et *Le Franciste*¹⁰⁰. Créée à l'été 1940 par Alphonse de Châteaubriant pour prendre la place laissée par les deux grands périodiques de droite des années précédentes (*Gringoire* et *Candide*), *La Gerbe* devient vite le lieu privilégié du collaborationnisme intellectuel grâce à son financement par l'ambassade allemande et les conseils du « Gruppe Schrifttum de la Propaganda-Staffel », bureau en charge notamment de la censure¹⁰¹. Le périodique s'investit clairement pour « une collaboration en vue de l'insertion d'une France agricole dans *l'ordre européen*, et marque rapidement ses distances avec un régime de Vichy trop peu collaborationniste à son goût¹⁰² ». *La Gerbe* fait aussi la part belle à la littérature dite « régionaliste ». Grasset se plaît à jouer les intermédiaires entre certains de ses écrivains et la revue collaborationniste. Il est assez aisé de comprendre que *La Gerbe* ait approché Giono, étant donné le côté particulièrement rural de ses premiers romans, caractère qui devait bien correspondre, selon eux, à leur vision d'une France agricole ou à la littérature régionaliste. Ce sont des thématiques dans l'air du temps sous le régime vichyste, comme en témoigne la remise du prix Goncourt à Henri Pourrat, chantre officiel de la politique de Pétain, pour son roman *Vent de mars* en 1941. C'est aussi parfois par l'idée de l'art pour l'art, en masquant ses orientations politiques, que *La Gerbe* est arrivée à capter certains auteurs (Aymé, Anouilh, Colette, Fargue¹⁰³) dont la vision politique différait de celle de *La Gerbe*. Mais les collaborateurs – le mot peut être pris dans les deux sens – réguliers de *La Gerbe* sont des individus séduits par le projet nazi, étant antirépublicains, antibolchéviques et antisémites. Pendant la guerre, les contributeurs du périodique, étant du côté des dominants, vivaient bon train. Évidemment, leur situation s'est compliquée à la Libération. Beaucoup de ceux-ci furent inscrits sur la liste noire du Comité national des écrivains et Châteaubriant, le fondateur et le

⁹⁹ *Ibid.*, p. 22, 29.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 35.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 36.

¹⁰² *Ibid.*

¹⁰³ *Ibid.*, p. 60.

rédacteur en chef de la revue, fut condamné à mort (par contumace, car il s'était exilé en Allemagne puis en Autriche). Évidemment, il y eut des revues guidées par une idéologie contraire. À gauche et antifasciste, dans les années d'avant-guerre, apparaît notamment *Vendredi*, hebdomadaire à succès auquel participe Guéhenno, Gide, Alain et, ponctuellement, Giono.

Nous sommes donc face à une sphère dite artistique dans laquelle les enjeux politiques ont pris une place prépondérante. Dès lors, il convient de se demander quelle est la responsabilité de l'artiste dans ce débat public et politique. Quel impact peut avoir l'écrivain sur les événements qui jalonnent cette période atypique ? L'art, surtout quand il est investi par de tels enjeux sociétaux, peut évidemment avoir une influence sur les mentalités et, par conséquent, sur les choix des uns et des autres. Ce motif pousse les pouvoirs en place à rallier des artistes à leur cause. Il ne faut pas minimiser les effets de la collaboration ou de la résistance intellectuelle sur le déroulement de la Deuxième Guerre mondiale. Le pouvoir symbolique de la littérature et son utilisation divisent les agents du monde littéraire : d'un côté, ceux qui veulent garder la littérature en dehors de tout débat politique, de l'autre ceux qui veulent la mettre au service de leurs idées. Pendant la Seconde Guerre mondiale, la responsabilité de l'écrivain est beaucoup commentée, car certains estiment que l'entre-deux-guerres a vu évoluer des écrivains qui furent de « mauvais maîtres¹⁰⁴ », que certains considèrent comme partiellement responsables de la défaite de la France. Parmi ces « mauvais maîtres » se retrouvent les noms d'André Gide, de Roger Martin du Gard, de Georges Duhamel... Beaucoup de littéraires leur font porter une responsabilité et ces mêmes adversaires les forcent à devenir des « écrivains du refus », c'est-à-dire qui se borneront à ne rien publier afin d'éviter de faire le jeu de l'une ou l'autre entité politique. Ils seront cantonnés à la dynamique de l'art pour l'art, à continuer de se battre « dans leur pratique littéraire contre l'hétéronomie¹⁰⁵ ». Parmi ces écrivains du refus ne seront pas classés, selon G. Sapiro, Morand, Montherlant, Cocteau, Aymé, Pourrat et, parmi eux, Jean Giono.

En août 1944, Paris est libéré. Les images des effusions de joie qui accompagnent le défilé des forces alliées sont bien connues, mais l'allégresse n'est pas partagée par tous : beaucoup de collaborateurs fuient se réfugier en Allemagne. Le Comité national des écrivains (CNE), organe majeur de la Résistance dans le monde des lettres, va devenir le nouveau régulateur de la sphère littéraire. Les communistes profitent du vide politique laissé par la

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 161.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 204.

défaite et l'effondrement du régime de Vichy. Alors que « le capital moral [devient] un instrument de mesure pour la notion de responsabilité de l'écrivain [...], de nouvelles valeurs comme le patriotisme, la responsabilité intellectuelle, l'engagement, la délégitimation de la droite idéologique émergent¹⁰⁶ ». Le CNE, alors investi d'un réel pouvoir, « va tirer de la notion de responsabilité de l'écrivain un pouvoir d'excommunication¹⁰⁷ ». Cette notion sera le moteur de l'entreprise qui aboutira à dresser une liste noire sur laquelle figurent les écrivains tombés en disgrâce. La Libération occasionne un nouveau bouleversement des repères puisqu'après les événements survenus pendant la guerre, un retour à la situation d'avant-guerre du champ littéraire n'est plus envisageable. Une nouvelle période de tensions est entamée et elle voit s'affronter communistes et anticomunistes, comme elle assiste à des règlements de compte entre des individus répartis précédemment entre zone nord et zone sud. S'étant construit une logique propre (qui repose cependant sur les instances juridiques classiques), la justice littéraire se donne la difficile mission d'investiguer, parfois trop sommairement, sur les agissements des uns et des autres pendant les années d'Occupation. Mission ô combien délicate quand il est évident que « ni les *indulgents*, comme les appellent leurs adversaires, ni les *intransigeants* ne l'ont été dans tous les cas¹⁰⁸ ». Le CNE encourage les instances politiques dont il est proche à poursuivre les écrivains qui ont collaboré, de près ou de loin, avec l'occupant allemand, c'est-à-dire ceux qui ont été « membres du groupe Collaboration, de partis politiques ou de formations paramilitaires d'inspiration allemande, ceux qui se sont rendus à des congrès en Allemagne, qui ont reçu des fonds de l'ennemi, ou qui ont aidé par leurs écrits ou leurs actes la propagande hitlérienne¹⁰⁹ ». Bien que les discussions soient parfois houleuses aux réunions du CNE, beaucoup de noms intègrent la liste noire. Ce sera le cas de Jean Giono.

Sans aucun doute, les années d'Occupation ont donné lieu « à des comportements d'adaptation permanente transformant profondément des hommes et des femmes, soit par connivence idéologique, soit par intérêt, soit par bêtise¹¹⁰ ». Il convient dès lors de se pencher sur la réalité de quelques cas pour enrichir ces considérations d'ordre plus général. Face à ce bouleversement des repères, les positions des uns et des autres ont parfois pu apparaître comme ambiguës ou mouvantes quand elles ne sont pas restées tranchées. Par exemple, le 14 juin 1940, André Gide se montre séduit par un discours du maréchal Pétain. Deux jours plus tard, il s'en

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 561, 564.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 564.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 565.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 572.

¹¹⁰ ALARY, Éric, *Nouvelle histoire de l'Occupation*, Paris, Perrin, 2019, p. 18.

détourne pour se rallier à la cause de Churchill et De Gaulle¹¹¹. Il connaîtra ainsi d'autres tâtonnements pendant les années d'Occupation. En effet, il acceptera de collaborer à la *NRF* désormais dirigée par Drieu la Rochelle. Cependant, après avoir été blâmé pour cette action, il fait marche arrière. Déjà avant-guerre, alors qu'il avait l'image de l'artiste se vouant à l'art pour l'art, Gide avait adhéré, à la grande surprise du monde littéraire, à la doctrine communiste (de 1932 à son voyage chez les Soviétiques¹¹²). Cette adhésion prend fin cependant en 1936 avec la publication de *Retour de l'URSS*, récit de son voyage en URSS pendant lequel ses illusions se sont consumées devant la vision du totalitarisme soviétique.

Autre exemple de mea culpa : Roger Martin du Gard, à la fin des années 1930, présentera ses excuses pour avoir pensé que la guerre était inéluctable et justifiable maintenant qu'il est devenu pacifiste et munichois¹¹³.

Jean Guéhenno compte au contraire parmi les figures les plus décidées quant à leurs convictions. Il incarne sans doute le mieux la posture de l'écrivain du refus. Ce qui lui a permis d'assumer sans trop de problèmes cette volonté de ne rien publier repose sur sa situation professionnelle. Étant professeur dans un lycée, il disposait d'un revenu fixe qui lui permettait de se passer des rétributions liées à une quelconque activité littéraire¹¹⁴. Les écrivains du refus ont été loués pour leur attitude après la guerre, à la différence des écrivains qui ont affiché leur pacifisme qui, eux, ont été qualifiés d'idéalistes par une population pour qui la guerre était devenue inévitable. Luc Resson conclut à partir de cela que « les intellectuels qui s'opposent à la guerre avaient moins le sens de l'organisation que celui de l'idéalisme et du lyrisme¹¹⁵ ».

D'autres écrivains, vu comme plus rationnels, ne se sont pas faits d'illusions sur la probabilité d'une guerre, sans que cette pensée ne les trouble outre mesure. Car certains sont beaucoup moins scrupuleux qu'un Guéhenno. Paul Léautaud, par exemple, ne cache pas son antisémitisme et son admiration pour l'Allemagne nazie. Il n'hésite pas à publier dans *Comoedia*, journal culturel à la réputation douteuse, et s'abstient de collaborer avec *Le Figaro* pour ne pas froisser l'occupant. Léautaud a d'ailleurs tenu, pendant les années d'Occupation, un journal qui a le mérite de témoigner sans fard de l'esprit de l'écrivain (étant donné qu'il ne retouchait jamais ce texte avant publication)¹¹⁶. Notons aussi le nom de Pierre Drieu la Rochelle qui figure dans la liste des écrivains aux positions tranchées, mais du côté opposé à Guéhenno

¹¹¹ SAPIRO, Gisèle, *Op. cit.*, 23.

¹¹² *Ibid.*, p. 70.

¹¹³ *Ibid.*, p. 23.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 60.

¹¹⁵ RASSON, Luc, *Op. cit.*, p. 173.

¹¹⁶ BOAL, David, *Op.cit.*, p. 75.

sur le spectre politique. Drieu, tout comme les « Montherlant, Rebatet, Brasillach, Combelle et Benoist-Méchin voyaient dans l'Occupation non seulement une défaite militaire, mais l'occasion d'un nouveau départ après une période de décadence¹¹⁷ ». L'Allemagne nazie sélectionne d'ailleurs ce collaborateur assumé pour être le nouveau dirigeant de la *NRF* afin de recruter des écrivains pour participer aux différents numéros de la revue. Drieu la Rochelle a notamment sollicité Giono alors qu'il cherchait à recruter des disciples pour le périodique¹¹⁸. Il contacte aussi Schlumberger, Queneau et Leiris qui déclinent catégoriquement tandis qu'André Gide est hésitant et fait tout de même paraître quelques pages¹¹⁹. Drieu la Rochelle s'adresse aussi à Jean Paulhan, ex-rédacteur en chef de la revue, qui décline la proposition à l'instar de Giono.

Ce même Jean Paulhan fait, à l'inverse, figure de guide dans la reconstruction d'une littérature qui prétend garder une certaine autonomie. Il a œuvré en faveur de la séparation entre politique et littérature, ce qui l'a amené à publier simultanément Giono et Aragon (quand il était encore à la tête de la *NRF*) alors que « le premier vient d'être arrêté pour défaitisme [en 1939] et le second vient de voir son parti et son journal interdits à la suite du pacte germano-soviétique¹²⁰ ». Les commentaires de Paulhan sur ces textes sont d'ordre littéraire, mais ses gestes seront tout de même perçus malgré lui comme politiques par l'opinion publique. Pourtant, quand Gallimard cherche à reformer un comité de rédaction sous la tutelle de Drieu la Rochelle et sollicite, à cet égard, Arland, Jouhandeau, Montherlant, Giono (qui refuse) et Paulhan, ce dernier accepte sous certaines conditions¹²¹. Heureusement pour sa réputation, ce projet ne verra jamais le jour. Mais, bien que souvent considéré comme un écrivain dévoué à la Résistance, Paulhan est aussi une figure traversée par le doute et marquée par la complexité. David Boal saisit avec justesse son caractère singulier en soulignant que « tout en gardant un bureau à la *NRF*, en face de celui de Drieu, [il] organisait des activités clandestines dans la Résistance¹²² ». De plus, disposant d'un réseau tentaculaire et étant positionné dans les hautes sphères du monde littéraire (c'est-à-dire à la *NRF*, très controversée), Paulhan a l'occasion d'apporter son aide et son soutien (comme il le fera pour la libération de Giono) à des amis, des connaissances ou même des inconnus dont la situation le préoccupe.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 136.

¹¹⁸ SAPIRO, Gisèle, *Op. cit.*, p. 432.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 25.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 392.

¹²¹ *Ibid.*, p. 451.

¹²² BOAL, David, *Op. cit.*, p. 140.

Parmi tous les choix, les hésitations, les tâtonnements, les pas en arrière, les nuances, les incohérences apparentes et les certitudes passagères, il est d'une grande difficulté de statuer sur la position de nombreux écrivains sans y apporter une attention particulière. Le fait que chacun désigne aussi ses propres ennemis augmente encore le cafouillage. Par exemple, Aragon identifie ouvertement Gide, Drieu la Rochelle et Giono comme des ennemis personnels¹²³. Mais est-ce pour une réelle divergence d'opinion ou les écarts de Gide et Giono par rapport au communisme quelques années plus tôt lui ont-ils laissé un goût d'amertume ? Il est capital de penser une époque dans sa complexité et d'éviter la catégorisation hâtive pourtant si confortable, « pas seulement parce que les hommes et les femmes ont tous eu des comportements très différents les uns des autres, mais surtout parce que les femmes et les hommes dans leur immense majorité ont eu des comportements divers : concomitants ou évolutifs dans le temps, ce qui ne postule a priori ni double jeu, ni schizophrénie¹²⁴ ».

Toujours est-il que Sapiro, à la fin de *La guerre des écrivains*, dresse une liste des écrivains qui ont collaboré avec l'ennemi¹²⁵. S'y retrouvent Drieu la Rochelle, Céline, Rebatet, Montherlant, Béraud, Bonnard, Châteaubriant et Chardonne. Elle énumère d'autres auteurs qui, sans être totalement des collaborateurs, ont publié dans la presse ennemie : Aymé, Mac Orlan, Anouilh, de La Varenne, Thérive, Jouhandeau. En face de ceux-ci, elle compile les noms des écrivains résistants, du moins sur le plan intellectuel : Bernanos, Maritain, Maurois, Gide, Mauriac, Romains, Claudel¹²⁶, Duhamel, les frères Tharaud, Malraux et Aragon. Giono n'apparaît dans aucune des catégories, mais il ne fait pas partie des écrivains qui tiennent une place majeure dans le livre. Il est cependant difficile de savoir ce qu'en pense réellement Sapiro qui semble le voir tantôt comme « une des figures les plus prestigieuses de la Collaboration [sic]¹²⁷ », tantôt comme un écrivain « qui n'[a] pas revisité [son] pacifisme¹²⁸ » (dans un sens positif), à l'instar d'Alain. En tous cas, rejeter toute généralité concernant la situation des écrivains lors de l'occupation de la France pendant la Seconde Guerre mondiale est primordial : « plus que jamais, il faut pousser l'analyse au cas par cas, afin de ne pas tomber dans le piège de la vision idéologique, a priori, des comportements noirs des Français des *années noires*¹²⁹ ».

¹²³ SAPIRO, Gisèle, *Op. cit.*, p. 439.

¹²⁴ CURATOLO, Bruno et MARCOT (dir.), François, *Op. cit.*, p. 387-396.

¹²⁵ Ce paragraphe se base sur : *ibid.*, p. 687.

¹²⁶ E. Saccomano rappelle à juste titre que Claudel, qui a pourtant retourné sa veste après avoir écrit ses *Paroles au Maréchal* et fréquenté les intellectuels de Vichy, s'est vu offrir un traitement beaucoup plus complaisant que celui de Giono. Voir SACCOMANO, Eugène, *Giono, le vrai du faux*, Bègles, Le Castor Astral, 2014, p. 81.

¹²⁷ SAPIRO, Gisèle, *Op. cit.*, p. 454.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 414.

¹²⁹ CURATOLO, Bruno et MARCOT (dir.), François, *Op. cit.*, p. 387-396.

Cette volonté qu'exprime B. Curatolo, qui correspond assez bien à ce que Leo Strauss défend dans *La persécution de l'art d'écrire*¹³⁰, ne peut trouver à se concrétiser dans un ouvrage qui vise à donner un point de vue général, qui reste efficace et nécessaire, sur un thème aussi large que les écrivains pendant la Seconde Guerre mondiale en France. Dans notre recherche sur Giono, un tel ouvrage sert de base, mais ne peut en aucun cas se substituer à l'étude minutieuse qui suit. Il a tout de même permis d'apporter des données contextuelles qui permettront de comprendre l'orientation des choix de Giono pendant l'Occupation. En effet, il a été fortement confronté aux contraintes que nous avons mis en évidence grâce à Sapiro, c'est-à-dire les difficultés matérielles, l'engagement envers l'un ou l'autre camp et la censure. En tant qu'acteur du champ littéraire, il a lui aussi navigué entre les maisons d'édition (Grasset et Gallimard principalement), entre les appropriations politiques des agents culturels et entre les sollicitations de contribution des différents périodiques.

I.III Giono face aux grands événements de la Seconde Guerre mondiale

Cette étude n'a pas la prétention d'égaler un travail d'historien en tant que tel, mais le *Journal* de Giono et son analyse requièrent le rappel de fondamentaux historiques pour être appréhendés justement. Dans le sillage de D. Boal, nous trouvons qu'il n'est « pas possible non plus de contourner toute référence aux événements historiques et à leur représentation, puisque c'est le degré 0 du journal de guerre d'évoquer et de recréer un *Zeitgeist*¹³¹ en utilisant des personnages *non fictifs* dans un cadre *non fictif* et dans un ordre strictement chronologique¹³² ». Après avoir ciblé les grands défis auxquels furent confrontés les écrivains pendant la Seconde Guerre mondiale, il semble maintenant opportun de cerner avec plus de précision les événements auxquels ces mêmes écrivains, dont fait partie Jean Giono, ont dû faire face. Une chronologie de la Seconde Guerre mondiale qui prétendrait à une certaine exhaustivité ne serait ni possible ni adéquate pour atteindre les objectifs poursuivis dans notre travail. Dans le développement qui suit, nous exposerons les événements de la Seconde Guerre mondiale (à partir des années qui la précèdent jusqu'à la Libération) qui ont certainement pu marquer Jean Giono ou, dans une moindre mesure, être portés à sa connaissance. Il s'agit pour nous de savoir

¹³⁰ « Chaque période historique [...] doit être comprise par elle-même, et elle ne doit pas être estimée à l'aune de critères qui lui sont étrangers. Il faut autant que faire se peut interpréter chaque auteur par lui-même [...] »¹³⁰. Voir STRAUSS, Leo, *Op. cit.*, p. 57.

¹³¹ Le Larousse définit *Zeitgeist* par *air du temps* (chez Hegel et Herder, il est plutôt question d'*esprit du temps*).

¹³² BOAL, David, *Op. cit.*, p. 23.

à quel(le)s évènements, discours, publications... réagit Giono dans son journal ou simplement dans quel contexte plus général il évolue. Nous nous concentrerons donc principalement sur les évènements majeurs qui apportent un éclairage pour le lecteur du *Journal* de Giono.

Comme le rappelle Bernard Phan dans sa *Chronologie de la Seconde Guerre mondiale* sur laquelle s'appuie le relevé des faits historiques ci-dessous, « on avait voulu croire, en 1919, que la guerre qui venait de s'achever serait la dernière, la *der des ders* [...] : cet espoir du *plus jamais ça* fut pourtant de courte durée¹³³ ». Il fallut vingt ans seulement pour que le territoire européen redevienne le théâtre d'une nouvelle guerre. Cependant, la Seconde n'est pas une réplique de la Première, à laquelle avait participé Giono et qui avait fondé son dégoût de la violence, car celle-là revêt un caractère beaucoup plus idéologique. En effet, à l'affrontement pour la possession de territoires s'ajoute une affirmation de supériorité raciale et un anticommunisme farouche d'un côté, des valeurs de défense de la liberté et de la dignité de l'autre. Ces caractères idéologiques dissemblables, couplés au caractère international du conflit, à la simultanéité avec la révolution sociale espagnole, à la rapidité d'exécution allemande, à la présence de pays colonisateurs dans le conflit, à l'effondrement de certaines armées... vont être à la base d'un jaillissement des mobiles d'engagement pour l'une ou l'autre cause¹³⁴. Les différences idéologiques vont fractionner des états : c'est le cas de la France qui fut occupée et résistante tout en étant sous le joug d'un régime complaisant avec l'occupant. Jean Giono connaîtra beaucoup de difficultés à situer son action et poser un regard analytique sur cette complexe situation. À la suite de Bernard Phan et de beaucoup d'autres avant lui, nous observons deux mouvements qui structurent la Seconde Guerre mondiale : les victoires des forces de l'Axe, de 1939 à l'hiver 1942-1943, puis le reflux de ces puissances par les Alliés aidés des forces américaines, de l'hiver 1942-1943 jusqu'au moins à la Libération¹³⁵. Évidemment, nous pourrions sans doute chercher des racines de la Seconde Guerre mondiale bien des siècles avant son déclenchement officiel. Mais les années d'entre-deux-guerres sont les plus cruciales et coïncident avec une période d'activité littéraire et intellectuelle de Giono, ce pourquoi nous nous concentrons sur les années 1930 principalement (rappelons que Giono commence à tenir son *Journal* en 1935) pour ce qui concerne l'avant-guerre.

¹³³ PHAN, Bernard, *Chronologie de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Points, 2010, p. 11.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 13.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 15.

L'entre-deux-guerres a vu prendre forme de puissantes poussées impérialistes en Italie, au Japon et en Allemagne auxquelles Paris et Londres n'ont rien opposé de significatif. En France, l'année 1934 voit tout de même apparaître un rapprochement entre socialistes et communistes « dans l'union et la volonté commune de lutter contre le fascisme¹³⁶ ». Le *Journal* de Giono conserve la trace de l'évolution de l'auteur par rapport à cette mouvance dont la voix s'élève de plus en plus en France. Les années suivantes assistent à la poursuite de plus en plus sérieuse de la concrétisation du projet nazi puisque les expulsions de populations juives hors d'Allemagne et hors des pays sous occupation allemande se multiplient.

Hitler, qui « nazifie¹³⁷ » petit à petit l'armée et les institutions allemandes, ne rencontre toujours pas de ferme opposition. Les puissances étrangères restent toujours spectatrices des agissements du Führer, comme lorsqu'ils assistent à l'entrée d'Hitler en Autriche. En 1938, un évènement que Giono commente dans son *Journal* et qui jouera un rôle majeur dans les prises de position de nombreux intellectuels français survient : la signature des accords de Munich. Du 29 au 30 août, Chamberlain, Daladier, Hitler et Mussolini se réunissent à Munich (à l'initiative de l'Italie) pour discuter des intentions allemandes sur la Tchécoslovaquie. Ni les Tchécoslovaques ni les Soviétiques ne sont conviés. L'accord stipule qu'Hitler peut s'emparer des territoires qu'il réclame en Tchécoslovaquie et que Prague doit se conformer à cette décision. En contrepartie, il s'engage à garantir l'intégrité du reste du territoire tchécoslovaque. Cette cession de territoire (région des Sudètes) à Hitler sera très mal accueillie par une grande partie de la population et de la sphère politique européennes¹³⁸. Mais beaucoup d'autres, et notamment en France, ont « cru naïvement [...] que les accords de Munich [...] allaient garantir une paix durable¹³⁹ ». Giono a fait partie de ces leurrés, conquis par la signature de ces accords, qui ont regardé avec enthousiasme le retour triomphal de Daladier à l'aéroport du Bourget aux actualités¹⁴⁰. Fin septembre 1938, la Grande-Bretagne et l'Allemagne signent un accord de non-agression ; en décembre, ce sera au tour de la France de signer un tel accord avec l'Allemagne. « Munich fut la dernière chance d'éviter *objectivement* la guerre car l'Allemagne n'était pas prête et les troupes françaises étaient alors supérieures en nombre¹⁴¹ ». Ces accords sont à la base de ce qui est désormais appelé « l'esprit munichois ». Alors que la guerre semblait sur le point d'éclater en septembre 1938, la signature de ces accords a fait redescendre quelque peu

¹³⁶ ABBAD, Fabrice, *Op. cit.*, p. 174.

¹³⁷ PHAN, Bernard, *Op. cit.*, p. 29.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 32.

¹³⁹ SACCOMANO, Eugène, *Op. cit.*, p. 14.

¹⁴⁰ *Ibid.*

¹⁴¹ ABBAD, Fabrice, *Op. cit.*, 229.

la pression. Pourtant, « loin de sauver la paix, Munich ne fit qu'encourager Hitler, ruiner le prestige de la France et affaiblir toutes les résistances potentielles aux conquêtes de l'Allemagne nazie¹⁴² ». L'esprit de Munich, et cela est dit en connaissance des événements qui ont suivi la signature des accords, s'apparente à la brève illusion et l'optimisme aveugle selon lesquels il était possible de « différer pour longtemps ce qui est pire qu'une abdication et une trahison : la guerre mondiale¹⁴³ ». Il est aisément compréhensible qu'un pacifiste comme Giono ait accueilli les accords de Munich avec enthousiasme. Mais le 15 mars 1939, Hitler marche sur Prague et viole donc les accords signés quelques mois plus tôt. La France, qui avait signé un traité avec la Tchécoslovaquie en 1924 (et dont les clauses avaient été réaffirmées en 1937), ne garantit pas la sécurité des Tchécoslovaques comme elle l'aurait dû¹⁴⁴. À partir de cette date, les événements s'enchainent jusqu'à l'invasion de la Pologne (le 1^{er} septembre 1939). Hitler, « contre l'avis de nombreux généraux, en sa qualité de Führer, de chancelier et de chef suprême de la Wehrmacht¹⁴⁵ », entre en Pologne avec les troupes allemandes, sans déclaration de guerre. Sans plus attendre, la France ordonne la mobilisation générale. Deux jours plus tard, le 3 septembre, la France emboîte le pas à la Grande-Bretagne qui a déclaré la guerre au III^e Reich quelques heures plus tôt. Cette déclaration de guerre est sans doute l'événement qui a eu le plus de conséquence dans la trajectoire politique et artistique de Giono. À partir de ce moment et pendant plus d'un an (c'est-à-dire jusqu'au 10 mai 1940), l'Europe sera plongée dans la « drôle de guerre », période pendant laquelle la guerre est déclarée sans que des actions militaires soient menées pour refouler l'Allemagne.

Dans les mois qui suivent la déclaration de guerre, une vague allemande déferle vers l'ouest : c'est la débâcle en France. Le marasme politique français laisse place à la montée d'un régime totalitaire avec l'arrivée du maréchal Pétain dans les hautes sphères du pouvoir. Le 14 juin 1940 reste une date marquante, car c'est à cette date que les Allemands marchent sur Paris. Trois jours après, Pétain, désormais président du conseil, annonce qu'il met fin au combat de l'armée française. Sans attendre, Charles De Gaulle lance un appel aux Français pour les enjoindre à continuer de se battre. En optant pour la collaboration, Pétain attirera tout de même la disgrâce de nombreux français tandis que d'autres, dont Giono a peut-être fait partie, accueillent cet armistice comme une paix nouvelle. La défaite de la France ne rime pas avec la

¹⁴² WINOCK Michel, « L'esprit de Munich », WINOCK Michel (sous la dir. de) dans *Le XX^e siècle idéologique et politique*, Paris, Perrin, 2013, p. 379.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 381.

¹⁴⁴ ABBAD, Fabrice, *Op. cit.*, p. 227.

¹⁴⁵ PHAN, Bernard, *Op. cit.*, p. 38.

résignation de tout le peuple français. Des mouvements résistants fleurissent et se structurent un peu partout, bien souvent autour de certaines dominantes politiques, contrairement à une certaine croyance populaire qui fait de la Résistance un groupement homogène¹⁴⁶. Il y a, en France, des agents de la France libre comme des résistants qui œuvrent sous hiérarchie anglaise. Bien que l'Allemagne impose sa mainmise sur les ressources et l'exploitation de la population de plusieurs territoires, c'est peut-être en France que la pénurie et le rationnement sont les plus sévères. Ce déchirement de la France entre Vichyssois et résistants est au cœur même de notre étude sur Giono.

Le gouvernement emmené par Pétain rejoint Vichy le 29 juin, ville en zone libre qui donnera son nom au gouvernement et au régime. Le Maréchal obtient vraiment les pleins pouvoirs une dizaine de jours plus tard. L'antisémitisme, qui ne sévit pas qu'en Allemagne, est de plus en plus fort en France depuis le milieu des années 1930. Cette question juive a d'ailleurs beaucoup divisé les chercheurs qui ont écrit sur Giono.

L'année 1942, qui reste tristement célèbre, voit se concrétiser la « Solution finale pour la question juive¹⁴⁷ ». Les journées du 16 et 17 juillet 1942 sont le théâtre de ce qui peut sûrement être considéré comme un des épisodes les plus noirs de l'histoire de la France moderne : la terrible rafle du Vel' d'Hiv. Ces différents événements éveillent à la barbarie nazie beaucoup de Français qui jusque-là vivaient, peut-être pas dans une relative indifférence, mais dans une ignorance diffuse. La Résistance prend, en réponse à cela, de plus en plus d'ampleur. Giono, par différents procédés explicites plus loin, l'appuiera de diverses manières. L'hiver 1942-1943 marque ensuite un tournant dans les rapports de force de la Seconde Guerre mondiale. Mais alors que l'Allemagne se fait de plus en plus dure, irritée par de multiples déconvenues, le gouvernement de Vichy se radicalise progressivement en accueillant d'éminents collaborateurs. Les affrontements avec la Résistance s'intensifient sensiblement.

En 1943, dans la continuité de la loi sur la main d'œuvre de 1942, Vichy établit le Service du travail obligatoire (désormais STO) qui contraint les jeunes de vingt à vingt-trois ans et les mobilise en Allemagne. Cette mesure est très impopulaire et est à la source de la décision de prendre le maquis pour bon nombre d'individus. Certains d'entre eux feront appel à Giono qui cachera ainsi plusieurs réfractaires.

En France, au début de l'année 1944, il est décidé de désigner des commissaires de la République qui représenteront l'État dans les zones progressivement libérées pour qu'il n'y ait

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 52.

¹⁴⁷ La Solution finale pour la question juive visait l'acheminement de tous les Juifs des pays sous occupation allemande vers les différents camps d'extermination d'Europe.

pas de vacance du pouvoir (Giono sera ainsi confronté à l'autorité de Raymond Aubrac, commissaire de la République à Marseille). Mais l'Allemagne n'a pas encore capitulé et Vichy crée des cours martiales où de nombreuses condamnations à mort sont prononcées. Pour s'opposer à l'occupant, à Pétain et à son régime, les Forces françaises de l'intérieur, qui regroupent plusieurs mouvements résistants, voient le jour. Beaucoup d'individus sentent que le vent tourne et renient, par intérêt personnel, leurs anciennes convictions, comportements que Giono observe et consigne dans les pages de son *Journal*. Un débarquement allié, postérieur au débarquement de Normandie, a lieu en Provence et les Allemands transfèrent le Maréchal et son gouvernement à Sigmaringen. De Gaulle exulte en prononçant un célèbre discours le 25 août 1944 dans Paris, désormais libéré. À la fin du mois d'août, Marseille, puis la Provence, sont libérées. Giono, au contraire, est incarcéré à Saint-Vincent-les-Forts à Marseille pour collaboration avec l'ennemi.

Chapitre deuxième

Les réalités internes et externes du *Journal* de Giono

Après avoir posé tous ces jalons théoriques, nous pouvons désormais aborder avec plus d'aisance et d'appui le corpus qui fait l'objet de ce travail : le *Journal* de Jean Giono. Dans un premier temps, nous relèverons les éléments propres au journal qu'a tenu Giono et sans lesquels il est impossible de comprendre son geste scriptural. Nous approcherons donc notre corpus, dans la première partie de ce chapitre, par quatre angles différents : les raisons qui ont poussé l'écrivain de Manosque à s'attaquer à une telle entreprise, le travail éditorial abattu afin de rendre possible la lecture de ce journal à tous, la pratique diaristique spécifique de Giono et la composition des deux ensembles qui forment le *Journal*. Outre les différents travaux qui seront convoqués, une place toute particulière sera ménagée au péri-texte que contient le volume édité de cet écrit. Celui-ci n'est présent que dans la seule édition existante à ce jour du *Journal*, c'est-à-dire le huitième volume des œuvres complètes de Giono dans la « Bibliothèque de la Pléiade », sous la direction de Pierre Citron¹⁴⁸.

Dans un second temps, nous nous attacherons à présenter les agissements de Jean Giono et de ceux qui évoluent à ses côtés pendant les périodes d'écriture de son journal (des années 1930 à la Libération, environ). Le but d'un tel exercice est de pouvoir étudier les accusations adressées à Giono à la lumière de faits objectifs afin de, plus loin, corroborer ou de réfuter ces propositions. Comme dans la première partie, un ouvrage particulier nous sera d'une aide providentielle et constituera le fil rouge de ce relevé : il s'agit de la biographie la plus complète de la vie de Jean Giono, constituée et rédigée par Pierre Citron¹⁴⁹, dont le travail nous est indispensable.

Nous nous devons tout de même de nuancer un peu notre enthousiasme sur les travaux que Pierre Citron a consacrés à Jean Giono. Des ouvrages plutôt récents comme ceux, par exemple, d'Eugène Saccomano (*Giono, le vrai du faux*, 2014) et de Jack Meurant (*Jean Giono et le pacifisme. 1934-1944, de la paix à la guerre*, 2018) pointent certaines des faiblesses du travail scientifique de P. Citron. Les critiques portent justement en majorité sur la période qui

¹⁴⁸ GIONO, Jean, *Journal, poèmes, essais*, Op. cit.

¹⁴⁹ CITRON, Pierre, *Giono*, Paris, Seuil, 1990.

fait l'objet de notre travail. Il en va de même dans les travaux de Richard Golsan¹⁵⁰, un des chercheurs les plus critiques par rapport à l'action de Giono pendant les années d'Occupation (déjà cité dans l'introduction), qui juge que la biographie de Giono bénéficie « d'une générosité d'interprétation qui, à beaucoup d'égards, n'est malheureusement guère valable¹⁵¹ ». Meurant, quant à lui, tout en reconnaissant qu'il ne peut se passer du travail de l'universitaire pour se renseigner sur Giono, décèle les lacunes de celui-ci : « Cette période [39-44] m'a semblé mal abordée, mal étudiée, voire examinée de manière peu objective. Il en est ainsi dans la biographie publiée en 1990 par Pierre Citron qui est encore aujourd'hui un instrument de travail indispensable [...]»¹⁵². Ces reproches, il les adresse pour un motif particulier, qui lui a fait ressentir, lors des lectures des travaux de P. Citron, « une impression de manque » parce qu'il juge que l'ancien professeur d'université a « passé sous silence un fait essentiel, une information capitale qui donne la clé de l'énigme Giono »¹⁵³. Meurant, concrètement, déplore que Citron amoindrisse le rôle de l'amour et du désir dans la vie de Giono (Saccomano adresse, en substance, le même reproche). La lecture de la biographie qu'il a composée donne à voir un Giono qui campe le bon père de famille, l'époux à peu près modèle. La création de cette légende, dont il est difficile de savoir si elle ressort d'une pudeur respectueuse de Citron pour Giono ou d'un souhait exprimé par la famille de l'écrivain, occulte la place pourtant essentielle que des maitresses comme Hélène Laguerre (qui n'est présentée dans la biographie que comme une secrétaire informelle) ou Blanche Meyer ont tenue dans sa vie. Dans la deuxième partie de ce chapitre, qui prétend faire la lumière sur la trajectoire de Giono à l'époque où ces maitresses partagent sa vie, nous nous appliquerons à rendre leur importance réelle à ces personnages qui ont conditionné, bien plus que P. Citron ne l'admet, les choix d'un homme à qui la séduction n'était pas aussi étrangère qu'on veut le faire croire.

II.1 Le *Journal de Giono* : une entreprise unique

Lors du chapitre précédent, nous avons décelé plusieurs constantes inhérentes à la pratique diaristique de manière générale. Il ne faut cependant pas perdre de vue que, quand les

¹⁵⁰ Voir GOLSAN, Richard, « Myths of Apocalypse and Renewal : Jean Giono and 'Literary' Collaboration », dans *SubStance*, vol. 27, n° 3, 1998, p. 17-35 ; GOLSAN, Richard, « Jean Giono et la "collaboration" : nature et destin politique », *Op. cit.*

¹⁵¹ GOLSAN, Richard, « Jean Giono et la "collaboration" : nature et destin politique », *Op. cit.*, p. 88.

¹⁵² MEURANT, Jack, *Op. cit.*, p. 9.

¹⁵³ *Ibid.*

auteurs s'attaquent à une forme d'écriture autobiographique, « chacun selon son génie et ses exigences, adaptent et transforment le modèle théorique qui n'existe qu'à travers ces successives réalisations¹⁵⁴ ». Le *Journal* de Giono est donc une pièce forcément unique, à la fois similaire et dissemblable de tous les autres journaux d'écrivains. Il peut cependant être considéré comme beaucoup plus classique que certains autres exemplaires du genre. A priori, Giono écrit un journal sans intégrer de multiples réflexions sur le genre investi (celles-ci ne sont pour autant pas totalement absentes). D'un autre côté, cette entreprise précède les premières études significatives qui ont été consacrées au journal (du moins en France). Mais il va sans dire que le *Journal* de Giono est loin d'adopter les innovations proposées par d'autres contemporains (comme, par exemple, le côté transgressif du journal d'un André Gide ou le procédé de mise à nu de Michel Leiris dans son œuvre autobiographique). Ce n'est pourtant pas la première fois que Giono produit une œuvre qui parle de lui. En effet, en novembre 1932, il avait déjà publié *Jean le Bleu*¹⁵⁵. Dans ce roman, qui mêle autobiographie et fiction, Giono met en scène les personnages de sa propre famille et reformule les légendes qui l'accompagnent depuis sa plus tendre enfance.

A) Les raisons de tenir un journal

Giono s'est confié à son journal pendant deux périodes rapprochées de sa vie. D'abord de février 1935 à juin 1939, puis de septembre 1943 à septembre 1944. Ces deux ensembles sont connus sous les noms respectifs de *Journal 1935-1939* et de *Journal de l'Occupation* (ce dernier titre étant de la main de Giono lui-même¹⁵⁶). Mais les deux masses d'écrits qui proviennent de ces deux phases de rédaction forment, lorsqu'elles sont rassemblées (comme c'est le cas dans l'édition de la Pléiade), le *Journal* de Giono. Les raisons qui expliquent les deux coups d'arrêt qui jalonnent l'écriture du journal sont assez évidentes : la première interruption coïncide avec le début de la Deuxième Guerre mondiale tandis que la seconde est concomitante de son emprisonnement à Saint-Vincent-les-Forts (à la fin de la guerre)¹⁵⁷. Mais les raisons qui l'ont poussé à écrire un journal sont moins nettes. Comment expliquer que Giono

¹⁵⁴ LECARME, Jacques et VERCIER, Bruno, « Premières personnes », dans *Le Débat*, 1982, n°54, p. 59.

¹⁵⁵ GIONO, Jean, *Jean le Bleu*, dans GIONO, Jean, *Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, 1972, t. II.

¹⁵⁶ CITRON, Pierre, « Notice », dans GIONO, Jean, *Journal, poèmes, essais*, p. 1165.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 1166.

se lance subitement dans la tenue d'un journal ? Quelle motivation peut-elle bien le pousser à en reprendre la rédaction après l'avoir abandonnée ?

Françoise Simonet-Tenant remarque que « l'engagement solennel peut s'accompagner d'une interrogation sur les raisons du geste journalier et sur les fonctions dévolues au journal¹⁵⁸ ». Cette remarque s'applique tout à fait à la première page du *Journal (1935-1939)*, sur laquelle Giono justifie la motivation qui l'investit à l'idée de débiter l'écriture de son journal :

Il y a assez longtemps que j'ai envie de tenir un journal. C'est une manifestation de ma solitude. Peut-être une défense secrète contre cette solitude. Elle m'est cependant de plus en plus agréable. Physiquement et moralement Je dis solitude mais tout de suite je sens que ce mot n'est pas juste. Je devrais dire liberté de voir et de sentir¹⁵⁹.

Giono évoque donc le remède à la solitude comme raison de commencer la rédaction de son journal. Ce sentiment, proche d'une sensation de vide, le gagne régulièrement lorsqu'il se trouve dans l'intervalle qui sépare l'écriture de deux œuvres. Au début de l'année 1935, il a en effet terminé *Que ma joie demeure*, mais il ne s'est pas encore attaqué au volumineux *Batailles dans la montagne*. De même, sa vie à Manosque ne lui offre pas une pléthore de distractions : ses véritables amis ne résident pas dans la petite ville provençale et il entretient, à ce moment, de très mauvaises relations avec sa mère et son oncle qui habitent pourtant sous son toit¹⁶⁰. L'entrée dans une nouvelle partie de sa vie peut sans doute aussi faire partie du faisceau de causes qui animent Giono dans les prémices de son activité diaristique. Après avoir participé à de petites actions locales dès 1933 et avoir marqué son adhésion à l'AEAR l'année qui suit, Giono a associé un caractère engagé à son statut de romancier. Peut-être cette nouvelle activité à laquelle il se consacre lui fait-elle ressentir un besoin de consigner certains éléments. Reste que pour Giono, la production diaristique ou « engagée » ne doit pas éclipser le fait qu'il est surtout, et avant tout, un romancier, un créateur. Son journal sera ponctué par quelques interruptions, preuve qu'il ne s'agit pas pour lui d'une activité de première importance. Au début, Giono se sert d'ailleurs partiellement de son journal comme d'un laboratoire pour ses œuvres en devenir. Cette fonction disparaîtra plus ou moins (ou tiendra, en tous cas, une place

¹⁵⁸ SIMONET-TENANT, Françoise, *Op. cit.*, p. 72.

¹⁵⁹ GIONO, Jean, *Journal, poèmes, essais*, p. 3.

¹⁶⁰ CITRON, Pierre, « Notice », dans GIONO, Jean, *Journal, poèmes, essais*, p. 1167.

beaucoup plus marginale) à partir de 1938, année à partir de laquelle il commence à utiliser des carnets pour élaborer ses romans¹⁶¹.

À l'inverse d'un Julien Green qui tint son journal tout au long de sa vie, Giono ne s'est consacré à cette discipline que pendant quelques années. Nous l'avons mentionné plus haut, le premier coup d'arrêt de son *Journal* coïncide assez bien avec le début de la Seconde Guerre mondiale (la dernière entrée du *Journal* [1935-1939] est datée du 27 juillet 1939). Cette activité diaristique, quand elle est pratiquée de manière irrégulière, est parfois concomitante d'événements extérieurs. En effet, « quand les journaux sont ponctuels, ils sont le plus souvent liés à une situation de crise, à une expérience ou à une période définies. C'est parfois le monde extérieur qui dicte au diariste la durée de son journal¹⁶² ». Les journaux de guerre en sont un bel exemple, car en ces circonstances, il n'est pas rare de voir les journaux pulluler : « chaque diariste se fait l'écho intime et singulier de la violence de l'Histoire, partagée par tous¹⁶³ ». De plus, la pratique diaristique, et cela fait sens lorsqu'on considère la période pendant laquelle Giono écrit son journal, « place le héros-narrateur, comme nous l'avons vu, au centre d'un paysage d'initiation, un paysage complexe de dangers larvés, dans le but de racheter le héros, soit de la médiocrité ambiante [...], soit de la tentative de *faire face à la réalité*¹⁶⁴ ». Un journal est presque une façon de s'opposer au totalitarisme qui cherche à diriger les aspects les plus intimes de la vie, car le rédacteur du journal s'y ménage un espace investi de liberté¹⁶⁵.

Si l'envie de tenir un journal à partir de 1935 est justifiable, il est mal aisé, en revanche de déterminer ce qui pousse réellement Giono à reprendre la rédaction de son *Journal* le 20 septembre 1943. Plutôt qu'un véritable journal historique, il nous livre, avec son *Journal de l'Occupation*, une sorte de chronique à caractère plus personnel¹⁶⁶. La nature de cet écrit s'explique aisément, car depuis que la guerre qu'il redoutait tant a éclaté, il s'est défait de toute forme d'engagement politique. Les seules raisons qu'il évoque en reprenant l'écriture de son *Journal* sont une envie d'écrire et un « besoin d'une sérieuse discipline de l'esprit et du corps¹⁶⁷ ».

¹⁶¹ *Ibid.*

¹⁶² SIMONET-TENANT, Françoise, *Op. cit.*, p. 76.

¹⁶³ *Ibid.*

¹⁶⁴ BOAL, David, *Op. cit.*, p. 203.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 204

¹⁶⁶ CITRON, Pierre, « Notice », dans GIONO, Jean, *Journal, poèmes, essais*, p. 1168.

¹⁶⁷ GIONO, Jean, *Journal, poèmes, essais*, p. 313.

B) La pratique diaristique de Giono

Se consacrer à la tenue d'un journal n'est pas une activité anodine pour un écrivain : un tel travail « combine les caractères du journal personnel (l'écriture autobiographique en retrait du monde, l'intérêt central pour l'intériorité ou pour l'activité du diariste et la description du monde environnant, sur une période donnée ou au long d'une existence, avec un flottement quant au caractère littéraire ou non du texte) et le fait qu'il soit tenu par un écrivain¹⁶⁸ ». Un auteur, plus qu'un diariste « classique », accorde une importance accrue au caractère littéraire de ses écrits, même s'ils ne le sont pas à proprement parler : une quête esthétique anime souvent son quotidien, aussi banal soit-il¹⁶⁹. Beaucoup plus proche de l'instant que toute autre forme autobiographique, le journal est, en accord avec Philippe Lejeune¹⁷⁰, une pratique plus qu'un genre littéraire à laquelle s'adonnera Giono de manière épisodique. En effet, après 1944, il n'y reviendra plus. Il prendra encore sporadiquement quelques notes, mais sans les assortir de leur datation. La périodicité ayant été établie comme caractère constituant dans la définition du journal, il ne peut s'agir de cela après 1944.

« Ce n'est pas un document pouvant servir – à lui ou à d'autres – à reconstituer ultérieurement son existence quotidienne ; ni une histoire suivie de ses pensées ou de ses états d'esprit¹⁷¹ », remarque Pierre Citron à propos du *Journal*. Ce n'est pas une œuvre réfléchie et structurée comme pourrait l'être une autobiographie, mais une activité empreinte de spontanéité, proche du moment présent. Giono, dans une des rares réflexions sur sa pratique diaristique, remarque lui-même le caractère spontané de sa démarche : « J'y marque mon humeur du moment devant les faits, parfois heure par heure, toujours sur l'instant même. À chaud. Rien n'est destiné à être lu. C'est mon portrait par moi-même : ce n'est pas le portrait des événements (27/08/44)¹⁷² ». Le caractère un peu irréfléchi des différentes entrées du journal transparait aussi à la lecture par la rencontre de redites et de répétitions, de motifs qui sont réinvestis plusieurs fois. Mais cette même spontanéité entraîne aussi l'effet inverse. Écrivant pour lui-même, Giono, sans que cela soit vraiment conscient, joue avec l'implicite. Plus difficile encore pour le lecteur ou le chercheur : un diariste peut se demander s'il transcrit des souvenirs et des réactions conformes à la réalité ou déformés par sa perception¹⁷³. C'est un procédé

¹⁶⁸ BRAUD, Michel, « Journal littéraire et journal d'écrivain aux XIX^e et XX^e siècles. Essai de définition », dans Pierre-Jean Dufief (dir.), *Les journaux de la vie littéraire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

¹⁶⁹ *Ibid.*

¹⁷⁰ LEJEUNE, Philippe, *Signes de vie*, p. 28.

¹⁷¹ CITRON, Pierre, *Giono*, p. 236.

¹⁷² GIONO, Jean, *Journal, poèmes, essais*, p. 475.

¹⁷³ LECARME, Jacques et VERCIER, Bruno, *Op. cit.*, p. 59.

particulièrement présent dans le journal d'un Giono qui était un grand fabulateur, homme chez qui le fossé peut être grand entre la réalité et ce qu'il rapporte (comme quand il crée une véritable légende autour de son grand-père paternel)¹⁷⁴. Les données littéraires peuvent tout de même coïncider avec les données historiques « sans que le lecteur se voie contraint de prendre *donnée littéraire* pour *fait biographique, vérifiable de façon empirique, ni donnée historique* pour *reconstitution précise et objective d'un évènement*. Le lecteur a affaire à des pages imprimées, non à des mitraillettes¹⁷⁵ ».

Pour constituer la première partie de son journal, Giono a notamment fait appel à Hélène Laguerre, admiratrice qui fut sa secrétaire informelle et sa maitresse pendant quelques années avant la guerre. Beaucoup de passages des lettres que Giono lui a adressées figurent dans le *Journal* (1935-1939). En effet, comme il commente beaucoup son travail dans la correspondance qu'ils entretiennent, il se sent, certains jours, dispensé de tenir son journal en parallèle¹⁷⁶. Il lui demande donc de dactylographier et de dater les passages de ses lettres dans lesquels il parle de son travail afin de les introduire dans son journal. Ce procédé engendre une situation un peu surréaliste. En effet, le journal commence avant même que vienne à Giono l'idée d'en tenir un, car Laguerre a repris deux passages de lettres antérieures à la première entrée du journal de la main de l'auteur. À partir du 18 décembre 1938, il prie sa secrétaire de dactylographier, outre les passages qui parlent de ses romans, les extraits qui concernent son attitude et la guerre¹⁷⁷. Mais l'intention de Giono que tout cela figure dans son journal était bien réelle, comme il tenait à l'ordre chronologique. Pour faire plus « authentique », Giono dira plus tard à propos de ces feuillets dactylographiés qu'ils étaient « tirés de petits carnets personnels, à incorporer à leur date dans le journal¹⁷⁸ », mais il n'en est rien (Laguerre l'a bien assisté dans la dactylographie des lettres). Pierre Citron a même pu vérifier avec quelle attention minutieuse Hélène Laguerre s'est appliquée à copier les lettres de son amant. Cependant, Giono, de son propre aveu¹⁷⁹, n'accordait pas la même importance à son *Journal* qu'à ses romans qui restaient bel et bien ses « véritables » œuvres. Le journal, parfois considéré comme l'œuvre de ceux qui ne pouvaient rien produire de mieux, est tout de même d'une importance mineure en regard de l'abondante production romanesque gionienne¹⁸⁰.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 61.

¹⁷⁵ BOAL, David, *Op. cit.*, p. 34.

¹⁷⁶ CITRON, Pierre, « Notice », dans GIONO, Jean, *Journal, poèmes, essais*, p. 1162.

¹⁷⁷ *Ibid.*

¹⁷⁸ *Ibid.*

¹⁷⁹ « C'est pour moi une question de vie ou de mort de pouvoir me consacrer uniquement à mon œuvre (27/06/36) ». Voir GIONO, Jean, *Journal, poèmes, essais*, p. 129.

¹⁸⁰ DIDIER, Béatrice, *Op. cit.*, p. 17.

C) Édition et publication du Journal

Il a déjà été signifié précédemment que le *Journal* de Giono n'existe, outre dans son unique version originale, que dans l'édition de la collection de la « Bibliothèque de la Pléiade » chez Gallimard. C'est le huitième tome de ses œuvres complètes puisque six volumes d'*Œuvres romanesques complètes* et un tome de *Récits et essais* étaient déjà disponibles à la parution de *Journal, poèmes, essais* en 1995. Pour le plus grand bonheur des chercheurs, cette collection s'attache les services des plus grands spécialistes de chaque auteur pour rédiger des apparats critiques d'une grande richesse. Mais le travail d'édition, indispensable pour rendre possible l'accès d'un texte au lecteur, soulève toute une série de questions, surtout quand il est réalisé de manière posthume (cas le plus fréquent dans cette collection). Il entraîne forcément le besoin de poser des choix, par définition arbitraires. Qu'ils soient d'ordres esthétique, formel ou quantitatif, ces choix créent le décalage qui subsiste entre tenir le véritable journal de Giono entre ses mains et le lire dans l'édition qui en existe. De plus, les livres de la Pléiade obéissent à des règles de composition, notamment matérielles, très précises. La matérialité est pourtant une des spécificités du journal personnel. En effet, peut-être plus que dans tout autre écrit, l'encre, le papier (format, couleur, épaisseur...), les ratures et le style de la graphie font partie intégrante de l'œuvre. Il est bien sûr presque impossible de rendre ne fût-ce qu'un de ses aspects dans un volume imprimé. Néanmoins, lire une édition publiée plutôt qu'un manuscrit est d'une bien plus grande commodité pour le lecteur. Le passage par le système éditorial et l'entrée dans l'ensemble des œuvres complètes ont aussi le mérite de conférer un nouveau statut, plus noble, à un texte jusqu'alors peu connu.

Dans l'avant-propos au *Journal*, P. Citron annonce que le texte est publié dans son *intégralité* (nous soulignons) pour le centenaire de la naissance de l'écrivain (1895)¹⁸¹. Il ajoute aussi que le texte n'est pas toujours facile à établir en raison de la vitesse avec laquelle Giono écrit ou corrige ses textes¹⁸². Il a donc fallu rectifier de « nombreuses coquilles », « rétablir des phrases ou membres de phrases omis » et rajouter des signes de ponctuation quand ils étaient absolument nécessaires¹⁸³. Certes l'édition modifie certaines particularités de la matérialité du journal, mais elle n'occulte pas tout. Par exemple, en fonction de la nature des différents passages du *Journal*, une justification différente est utilisée. D'autre part, les coupures, quand il y en a, sont mentionnées.

¹⁸¹ CITRON, Pierre, « Avant-propos », dans GIONO, Jean, *Journal, poèmes, essais*, p. XVII.

¹⁸² *Ibid.*

¹⁸³ *Ibid.*

Aussi, le lecteur a droit à une description¹⁸⁴ de la version originale du *Journal*. Le *Journal* (1935-1939) est ainsi conservé en trois dossiers : ils contiennent des notations de Giono et des documents d'accompagnement qu'il y insère. Les notations sont principalement de deux natures. D'abord, le texte manuscrit qui couvre la période du 25 avril 1935 au 08 septembre 1938 et représente cent quinze folios de feuilles (20x27 centimètres) paginées dont seul le recto est utilisé, auquel s'ajoute un autre ensemble de vingt-cinq folios pour la période du 12 octobre 1938 au 27 septembre 1939. Ensuite, deux liasses de notations dactylographiées (du 11 février 1935 au 19 mars 1937 avec deux compléments pour les périodes du 15 au 19 avril 1937 et du 5 au 20 septembre 1938). Ces deux ensembles se recoupent donc partiellement.

Le *Journal* de Giono est d'une grande diversité, mais une place tout à fait privilégiée est ménagée à sa correspondance. D'abord, il y a ses propres lettres qu'il juge particulièrement importantes (elles sont conservées dans l'édition). Ensuite, il y a une grande masse de missives qui proviennent de correspondants prestigieux (André Gide ou Eugène Martel, par exemple) ou qui ont une valeur de témoignage (de certains contadouriens ou pacifistes) : celles-ci aussi sont également sauvegardées. Enfin, il y a des milliers d'autres lettres, dont la présence s'explique par le goût de Giono pour la correspondance. Celui-ci entretient d'abondantes relations épistolaires avec de nombreux destinataires. De plus, il ne jette presque rien quand il s'agit de lettres reçues. Cette sélection qu'opère Giono dans les lettres qu'il insère ou non dans son journal, P. Citron la voit comme irréflectie, faite à chaud : « Giono n'avait rien d'un classificateur. C'était un impulsif¹⁸⁵ ». Beaucoup d'extraits de ce courrier sont dès lors de moindre intérêt pour le lecteur. P. Citron en conclut que la personnalité de Giono risquerait de se perdre dans cet amoncellement. Il remarque aussi que le classement des feuillets n'était pas immuable, puisque Giono les a refeuilletés plusieurs fois et que sa famille a relu l'ensemble après son décès : dans les deux cas, des « déplacements involontaires de documents ont pu se produire »¹⁸⁶. Il en vient alors à formuler la philosophie avec laquelle il a édité le journal : « Pour toutes ces raisons, les dossiers tels qu'ils nous sont parvenus ne peuvent être considérés comme une somme *ne varietur* dont il faille avoir la religion¹⁸⁷ ». Il opère donc des choix, qu'il pose en accord avec la famille Giono, dans son travail éditorial. Il assure avoir conservé dans son édition « toutes les lettres, [ou parties de lettres lorsqu'elles sont trop longues ou diffuses], provenant de correspondants notoires, et toutes celles qui présentent, pour la connaissance de

¹⁸⁴ CITRON, Pierre, « Notice », dans GIONO, Jean, *Journal, poèmes, essais*, p. 1161-1165.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 1164.

¹⁸⁶ *Ibid.*

¹⁸⁷ *Ibid.*

Giono comme homme ou comme écrivain, l'intérêt d'un témoignage qui ne se retrouve pas ailleurs¹⁸⁸ ». Cette sélection entend éviter que le volume ne devienne un « fatras de peu d'intérêt pour les lecteurs de la Pléiade¹⁸⁹ ».

Citron affirme avoir établi l'édition du *Journal* en conformité avec le souhait de Giono. En effet, celui-ci avait relu, en 1959 et 1960, la partie manuscrite du *Journal* (1935-1939) lorsqu'il envisageait l'éventualité d'une publication chez Gallimard. Les corrections qu'il a apportées à ce moment n'ont pourtant pas été suivies dans le volume de la Pléiade. Citron s'en justifie par le fait que, en concertation avec la famille, il ne voulait pas fixer un texte qui n'était alors que de l'ordre du projet et l'estampiller d'une approbation de l'auteur qui n'a pas lieu d'être. Si ces corrections avaient été conservées, le « Giono de la relecture » aurait été privilégié au « Giono de l'écriture », cas particulièrement problématique lorsqu'il s'agit d'un journal. Qui sait si, en 1995, s'il avait été vivant, Giono aurait voulu le même texte qu'en 1960 ? La priorité a clairement été donnée à la spontanéité de l'écriture. F. Simonet-Tenant s'est d'ailleurs prononcée favorablement sur le travail éditorial du *Journal* de Giono en le décrivant comme un « autre cas du journal reconstitué, mais dans le respect des souhaits du diariste¹⁹⁰ ».

Heureusement, l'édition du *Journal de l'Occupation* est moins problématique. Il s'agit uniquement de notations de la main de Giono qui a le souhait, l'intention et la volonté de tenir un journal. Il correspond à septante-cinq cartes (papier Bristol, 13,5x21 centimètres) ainsi que septante-huit feuillets (papier jaune, format identique). Bien après 1944, il a fait dactylographier le texte par sa secrétaire de l'époque, Alice Servin. Il a eu l'occasion de le relire, mais, sauf quelques petites corrections mineures (d'orthographe par exemple), il n'a rien retouché. Le titre *Journal de l'Occupation* est apposé sur le manuscrit par Giono lui-même. D'après P. Citron, il n'espérait plus, dans les ultimes années de sa vie, publier son journal de son vivant¹⁹¹. À ce propos, l'apparat critique soulève une question centrale pour notre étude, car pouvoir y répondre avec certitude déterminerait la qualité du témoignage étudié :

Le journal intime d'un écrivain pose presque toujours une question à laquelle la réponse est incertaine. A-t-il été tenu pour des raisons strictement personnelles, à titre d'aide-mémoire, avec l'idée que sa publication n'était pas concevable (comme celui de Stendhal), ou a-t-il été rédigé comme pouvant ou devant être mis sous les yeux du public, soit avant soit après la mort de son auteur ? La réponse au XXe siècle, est rarement simple, et peut varier, y compris chez un même

¹⁸⁸ *Ibid.*

¹⁸⁹ *Ibid.*

¹⁹⁰ SIMONET-TENANT, Françoise, *Op. cit.*, p. 111.

¹⁹¹ CITRON, Pierre, « Notice », dans GIONO, Jean, *Journal, poèmes, essais*, p. 1165.

écrivain, en fonction notamment d'une notoriété accrue, et du contexte historique ou personnel¹⁹².

Lorsque Giono écrit son journal, il sait qu'un André Gide ou un Julien Green tiennent le leur à des fins de publication. Mais contrairement à eux, il ne publie pas d'extraits (si ce n'est quelques menus passages dans *Les Cahiers du Contadour* en 1938¹⁹³). Citron ne situe la volonté de Giono de publier son journal de manière plus ou moins intégrale qu'après 1960, bien des années après sa rédaction donc :

Ce qui paraît certain, c'est qu'il n'a pas conçu son journal, au moment de sa rédaction, comme une œuvre réfléchie et composée, ainsi que Gide a pu le faire. Il n'a pas pensé *constamment* [nous soulignons], en le tenant, à sa publication. La preuve en est dans l'absence presque totale de ratures ou de corrections (ce n'est pas le cas pour ses œuvres publiées). Elle est aussi dans les coups de colère qui s'y font jour ; ils sont le produit de sa spontanéité, de son impulsivité, et il les regrettait presque toujours très vite¹⁹⁴.

À première vue, le journal a été tenu sans volonté apparente de publication. Il représente donc un témoignage privilégié pour étudier et comprendre Jean Giono pendant les années où il le tient. Mais il convient de garder une certaine distance critique, car P. Citron a connu Giono (il l'a rencontré au Contadour) et comme le précise cette remarque générale de Simonet-Tenant : « parce qu'il a été un ami de celui-ci dont il édite le texte ou parce qu'il est un familier de son œuvre, l'éditeur s'est fait sa propre image du diariste et il participera à sa manière à la construction du personnage de l'auteur¹⁹⁵ ». P. Citron est tout de même un chercheur universitaire censé être doté d'une conscience scientifique accrue (propos que nous nuancerons plus loin). Parfois a-t-il peut-être rencontré des difficultés avec les ayant droits qui nous semblent vouloir préserver une certaine image de Giono (mais plutôt en ce qui concerne sa vie sentimentale). Dans ce volume comme dans sa biographie, les maîtresses qui ont jalonné une partie de sa vie sont soit très peu présentes en regard de l'importance qu'elles ont véritablement eue pour lui, soit complètement passées sous silence. Comment interpréter, par exemple, cette phrase de P. Citron à propos du codage que Giono opère sur certaines informations, à propos des femmes notamment : « Il est préférable de ne pas chercher à décrypter ses secrets¹⁹⁶ ». Est-ce de la pudeur amicale et respectueuse ou s'est-il heurté à la volonté que ces informations ne soient pas décryptées ? P. Citron participe-t-il à l'élaboration d'une « légende » autour de la

¹⁹² *Ibid.*, p. 1166.

¹⁹³ *Ibid.*

¹⁹⁴ *Ibid.*

¹⁹⁵ SIMONET-TENANT, Françoise, *Op. cit.*, p. 109.

¹⁹⁶ CITRON, Pierre, « Notice », dans GIONO, Jean, *Journal, poèmes, essais*, p. 1168.

figure de Giono ? Cet aspect qui ne devrait pas a priori être trop influent sur notre travail (qui ne se focalise pas sur la vie sentimentale de Giono), n'est pourtant pas un détail à négliger (voir ci-dessous).

D) Le Journal de Giono, un écrit mixte

À l'instar de nombreux autres journaux composés avant ou après celui de Giono, nous sommes face à un texte qui rassemble des écrits de natures assez diverses. S'y retrouvent des commentaires ou des extraits tant sur sa vie privée que sur sa vie publique. Évidemment, personne privée et publique ne sont pas dissociables dès qu'elles se rapportent à un seul et même homme. Les deux s'influencent et s'alimentent en permanence. Il a déjà été signifié à plusieurs reprises ci-dessus que le *Journal* est divisé en deux ensembles : le *Journal (1935-1939)* et le *Journal de l'Occupation*. Des constantes à l'ensemble du *Journal*, au niveau du contenu, peuvent être établies : il comporte des textes courts, des catalogues d'expositions de peinture, des articles publiés ou restés inédits, des plans partiels pour des œuvres à écrire et des copies manuscrites de certaines lettres que Giono estimait importantes¹⁹⁷. Mais tout bien considéré, le contenu de ces deux parties est pourtant sensiblement différent.

Le premier volume du *Journal*, « c'est le journal de l'écrivain en train de rédiger les derniers livres de sa première manière, *Le poids du ciel* (un essai) et surtout *Batailles dans la montagne* [...], publié juste après *Que ma joie demeure* mais moins souvent lu et cité. [...] on voit un créateur aux prises avec son œuvre, sa bataille quotidienne avec la phrase¹⁹⁸ ». Giono y élabore, reprend, améliore, raccourcit, polit et réécrit des extraits de ses romans : son journal devient alors une sorte de laboratoire de l'écriture. Mais il ne s'agit là que d'un pan de l'ouvrage qui se révèle être bien plus riche. Le *Journal (1935-1939)* témoigne aussi de l'activité politique de Giono dans les années d'avant-guerre (avec notamment les rassemblements au Contadour). Il permet aussi de se rendre compte du poids de Giono dans le monde littéraire avec les correspondances des Gide, Aragon et Paulhan qui lui adressent des lettres afin d'obtenir ses conseils et lui demander d'apposer sa signature sur des tracts et des pétitions pacifistes¹⁹⁹. La routine ou les petits événements de sa vie quotidienne, quant à eux, sont assez peu présents dans

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 1163.

¹⁹⁸ MERCIER, Christophe, « Chronique de la Pléiade : Jean Giono », dans *Commentaire*, 1995, n° 70, p. 457-458.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 458.

la première partie de son journal : il s'agit surtout d'un journal de travail et d'un journal politique²⁰⁰.

Dans sa chronique sur le journal de Giono, Christophe Mercier se montre bien plus enthousiaste lorsqu'il aborde le *Journal de l'Occupation* : « Là, on est dans ce qu'il y a de plus grand chez Giono, dans le laboratoire des œuvres à venir, qui tiennent le haut du pavé dans la littérature française de notre siècle²⁰¹ ». Depuis la déclaration de guerre, Giono a subi un grand bouleversement :

Il a été emprisonné six mois, au début de la guerre, pour pacifisme. Il a vu la plus grande partie de ses amis contadouriens renoncer à leurs positions pacifistes extrêmes pour succomber à l'idéologie, s'engager dans la lutte contre le nazisme. Or, Giono est antinazi – c'est clair – mais, pour lui, la résistance est un acte de guerre, et il est résolument opposé à tous les actes de guerre, quels qu'ils soient. Il se sent donc incompris – dans son pacifisme inébranlable –, trahi ; ses œuvres d'avant-guerre, dans lesquelles il parle de foules, de communautés, d'abstractions, ne le satisfont plus. Il veut maintenant écrire à la première personne, s'intéresser aux individus. Et son *Journal* va lui servir, pour s'y exercer : il observe les gens qui l'entourent, les amis qu'il fréquente [...] ²⁰².

Il regarde, dans cette deuxième partie du *Journal*, les personnages de son entourage évoluer autour de lui sans plus essayer de mener d'action à portée collective ; il consigne aussi ses observations sur la vie domestique comme publique dans les pages de son journal. Il aidera pourtant beaucoup de personnes pendant la guerre en leur fournissant de l'argent, un toit ou un lieu sûr : son action est devenue plus personnelle. Sa correspondance se fait aussi moins fournie, car la guerre l'a coupé de nombreuses connaissances. Ce deuxième volume du journal de Giono est, pour C. Mercier, « un des grands textes de Giono, et le premier texte du Giono grande manière, celui de l'après-guerre²⁰³ ». P. Citron n'est pas moins élogieux : « Ce journal, c'est un an, jour après jour, de la vie d'un grand créateur, à une période critique de sa vie et de l'histoire²⁰⁴ ». Les notes abondent sur ses projets, ses rêves, ses humeurs, ses lectures, les grands auteurs du passé comme sur sa vie au jour le jour, sa famille, les visites qu'il reçoit et ses problèmes financiers. Depuis le début de la guerre et son emprisonnement, son attitude a profondément mué. Cela transparait dans le *Journal de l'Occupation* où il se fait bien plus lucide et amer que dans le *Journal (1935-1939)*. Un Giono, moins connu, se fait aussi jour dans ces pages. Dans plusieurs passages, il se montre capable de violentes colères, auxquelles peu

²⁰⁰ *Ibid.*

²⁰¹ *Ibid.*

²⁰² *Ibid.*

²⁰³ *Ibid.*, p. 459.

²⁰⁴ CITRON, Pierre, « Notice », dans GIONO, Jean, *Journal, poèmes, essais*, p. 1169.

échappent. Ni sa famille, ni ses amis, ni les Allemands, ni les Italiens, ni les Marseillais, ni les résistants armés... tous y passent (sauf sa femme Élise et sa seconde fille, Sylvie) même si, chaque fois, il regrette presque aussitôt son emportement. Dans cette partie du *Journal*, même s'il « [est] capable de colères sans fondement, d'erreurs, d'injustices, presque de délire dans ses réactions mentales immédiates, [Giono] s'est, à l'opposé, conduit en toute circonstance durant cette période comme un homme généreux, attentif aux autres, préoccupé de soulager les souffrances, de protéger, même en courant des risques, ceux pour lesquels il pensait pouvoir faire quoi que ce soit²⁰⁵ ».

II.2 Le relevé factuel des actes de Giono de 1935 à 1945

Le chapitre précédent nous a permis de resituer les grands jalons de la Seconde Guerre mondiale et des années qui la précèdent. Nous allons maintenant nous concentrer sur la trajectoire personnelle de Jean Giono, des années trente jusqu'à la Libération (quelques faits antérieurs, comme sa participation à la Première Guerre mondiale, seront aussi étudiés). L'objectif reste toujours de saisir avec la plus grande acuité ce que Giono confie à son journal (ce qui fera l'objet du prochain chapitre) ainsi que les actions, paroles ou réflexions qui lui sont reprochées et ont causé sa double incarcération. La plupart des faits et des dates cités dans les pages qui suivent proviennent de la conséquente biographie de Giono que Pierre Citron a publiée en 1990.

A) Avant-guerre et engagement

Vingt-et-un ans après sa naissance à Manosque (sud-est de la France, quelque peu au-dessus de Marseille) le 30 mars 1895, Jean Giono est envoyé au front, en tant que soldat de deuxième classe, après avoir suivi une instruction militaire (1914) et une formation dans les transmissions (1915)²⁰⁶. Il avait aussi déjà passé de nombreux mois dans différents cantonnements à l'écart des combats (1915-1916) avant d'atterrir au cœur des hostilités. C'est donc après avoir vécu les deux premières années de la guerre en retrait qu'il est incorporé, en

²⁰⁵ CITRON, Pierre, *Giono*, p. 363.

²⁰⁶ MEURANT, Jack, *Op. cit.*, p. 15.

mai 1916, au 140^e régiment d'infanterie. Avec sa division, le jeune Giono est en contact direct avec la violence des conflits de la Grande Guerre. Il connaîtra, en effet, l'apocalypse de Verdun et les atrocités des Flandres, puisqu'il est envoyé au Chemin des Dames puis au mont Kemmel (après un bref passage dans les Vosges)²⁰⁷. Il est, d'après ses dires, commotionné par un éclat d'obus lors de son explosion à quelques mètres de lui avant d'être envoyé à l'hôpital pour soigner ses paupières brûlées à la suite d'une attaque au gaz. Son meilleur ami de l'époque, Louis David, n'aura pas la chance de revenir du conflit : cette perte hantera Giono toute sa vie. Il confiera plus tard qu'il a vu se faire fusiller certains de ses camarades : il est certainement plus proche ici de la légende que de la vérité. Pendant l'instruction qu'il suit avant de rejoindre les combats, Giono n'est pas encore le révolté ou l'antimilitariste convaincu qu'il sera plus tard. Il connaît même des moments de fierté qui disparaîtront petit à petit lorsqu'il fera l'expérience, au front, de la vie de tranchées. On lui reconnaît même, dans un premier temps, un certain côté patriote et un soupçon d'admiration pour l'armée française, qu'il juge assez compétente. Mais une attitude plus sceptique cohabite aussi en lui, caractère qui prendra de plus en plus d'importance au fil des combats, notamment après Verdun. Les lettres qu'il envoie à sa famille sont assez sobres, mais bien sûr elles doivent passer l'exercice de la censure. Il faut attendre l'immédiat après-guerre pour voir poindre son anarchisme, qui n'est peut-être encore que du non-conformisme. Les graines de son pacifisme semblent déjà semées en 1919, comme en témoigne une lettre adressée à ses parents : « Et de même que je me glorifie d'avoir été (de l'avis de mes chefs) un excellent soldat en temps de guerre, je suis persuadé que je deviendrais bientôt le pire anarchiste, si cet état de choses devait durer²⁰⁸ ». Peut-être encore plus que par les horreurs auxquelles il a assisté, c'est par la culpabilité de s'être fait enrôler par l'univers guerrier que le pacifisme « viscéral²⁰⁹ » gagne Giono. Sa hantise du mal croît au fur à mesure de la Première Guerre et se renforce tant et plus pendant l'entre-deux-guerres. Elle sera couplée momentanément d'une montée d'optimisme pendant les années 1930 avant de le réassaillir entièrement après le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Plusieurs œuvres naissent de son expérience de la Première Guerre mondiale : *Ivan Ivanovitch Kossiakoff* et *Le Grand Troupeau*. Mais il a fallu du temps au Manosquin pour se mettre à écrire sur cette tragique

²⁰⁷ SOLNICA, Hélène, « La description de la guerre par Jean Giono dans *Le Grand Troupeau*. Dire ce que nul ne peut entendre », dans VIGNEST, Romain et CORVISIER, Jean-Nicolas (dir.), *La Grande Guerre des écrivains*, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 109.

²⁰⁸ *Revue Giono* (hors-série), 2015, p. 326, cité dans MEURANT, Jack, *Op. cit.*, p. 25.

²⁰⁹ CITRON, Pierre, *Giono*, p. 88.

expérience : à la sortie de la guerre, Giono a traversé une « cure d'aphasie » de six années avant de pouvoir écrire²¹⁰.

Une quinzaine d'années après sa démobilisation, en 1933, il est élu président du comité d'action contre la guerre dans les basses-Alpes (Comité Bas-Alpin d'Action contre la Guerre). Il conçoit la guerre comme un phénomène contre nature, dont il est normal de se méfier et d'avoir peur. Il trouve que les seuls vainqueurs sont les vivants, peu importe le camp auxquels ils appartiennent. En février 1934, il fait un pas de plus dans son engagement en annonçant son adhésion à l'Association des Artistes et des Écrivains Révolutionnaires (AEAR), formation très proche du Parti communiste (PC) puisqu'elle peut être considérée comme une division de l'Union Internationale des Écrivains Révolutionnaires (fondée par les Soviétiques)²¹¹. C'est un pacifiste, profondément antifasciste, qui s'engage là en faveur de la paix. Considérant la guerre comme une conséquence directe de l'état bourgeois, il adopte un vocabulaire mobilisé habituellement par la gauche. Cette année-là, il rejoint aussi un comité ouvrier et paysan de lutte contre le fascisme et la guerre à Manosque. Le 06 juillet 1934, *Le Monde* publie une de ses lettres adressées à Henri Barbusse, dans laquelle il s'indigne du sort réservé par les Allemands au secrétaire du Parti communiste (allemand), Ernst Thaelmann : « Il faut qu'on nous sente tous prêts à défendre Thaelmann devant le monde entier. Il faut qu'on sache en Allemagne que nous allons dénoncer l'Allemagne devant le monde et que nous n'aurons de cesse que lorsque le monde entier partagera notre indignation²¹² ». Toujours en juillet, il fait paraître son texte *Je ne peux pas oublier* dans la revue *Europe*, texte profondément pacifiste qui revient sur les horreurs de la Grande Guerre et où le vocabulaire marxiste est convoqué. Moins de deux mois plus tard il fournit un nouveau texte dans lequel il exprime sa hantise de la guerre, cette fois à la revue *Rassemblement bas-alpin contre le fascisme et la guerre*. En novembre, il est sélectionné pour siéger dans un jury franco-allemand qui récompensera le meilleur livre prônant la réconciliation franco-allemande. Il accepte de bonne foi, mais il s'avère que l'initiative n'est pas si propre qu'il n'y paraît (impulsion de l'entourage hitlérien). Il quitte précipitamment ce jury dès qu'il l'apprend, tout en remerciant les organisateurs (s'agit-il simplement de politesse ?), mais il sera tout de même critiqué pour avoir donné initialement son accord. Un article écrit sous pseudonyme paru dans le *Figaro littéraire* le fustige : « [...] les dépêches de Berlin annonçaient que le docteur Goebbels venait, entre tous les écrivains français, de désigner M. Jean Giono pour faire partie du jury [...] du prix sur l'entente franco-

²¹⁰ SOLNICA, Hélène, *Op. cit.*, p. 308.

²¹¹ MEURANT, Jack, *Op. cit.*, p. 25.

²¹² CITRON, Pierre, *Giono*, p. 225.

allemande. [...] Il lui reste pourtant à s'expliquer avec ses amis antifascistes sur son flirt avec Hitler et Goebbels²¹³ ». 1934 est aussi l'année lors de laquelle Giono rend service à un émigré allemand, Walther Gerull-Kardas, photographe qu'il aidera pendant plusieurs années.

À la fin du mois d'avril 1935, Barbusse et Aragon lui demandent par télégramme de se rendre en Allemagne afin « d'intervenir en faveur de communistes menacés d'exécution²¹⁴ ». D'abord en passe d'accepter, sa famille lui fait voir qu'il est à peine guéri d'une blessure au pied et que le voyage n'est pas conseillé pour son état de santé : il écrit plutôt un petit texte en faveur des hommes menacés. Début mai, il prend position en supportant le candidat local de gauche aux élections municipales. En juin, il accepte de prêter son nom pour figurer parmi les quinze Français au bureau de l'« Association internationale des écrivains pour la défense de la culture ». Toujours en 1935, le PC de Manosque, duquel il est assez proche depuis quinze mois, lui attribue des missions alors qu'il n'en est même pas membre. Il veut rester indépendant et, s'il s'est rapproché des communistes, c'est uniquement par goût partagé (jusqu'alors) de la paix. Proche de Victor Serge et d'Henri Poulaille, tous deux vus comme des traîtres par les communistes orthodoxes, Jean Giono en vient à être lui-même suspecté. Il se sépare doucement de la masse des intellectuels de gauche (sans virer à droite, mais en cherchant son autonomie). Il accepte à cette époque la présidence du Comité des Auberges du Monde nouveau, « mouvement d'obédience trotskiste²¹⁵ ». En août 1935, il guide un groupe d'une cinquantaine de membres, principalement composés d'étudiants et d'enseignants qui l'admirent, dont plusieurs sont sympathisants ou membres du PC. Certains, trop politisés, s'opposent à Giono et quittent le groupe. Après trois jours de randonnée, ils atteignent le Contadour, un petit hameau en altitude près de Banon. La légende (entretenu en partie par P. Citron) raconte que Giono se blesse au genou, forçant le groupe à s'arrêter dans les collines. Mais la vérité, moins poétique, est que ce séjour au lieu-dit du « Contadour » était prémédité depuis quelque temps par Giono. Il n'empêche que, pendant plus d'une semaine, le groupe reste sur place et couche soit dans des granges, soit à la belle étoile. Hélène Laguerre, admiratrice, et bientôt secrétaire informelle, poste qu'elle partagera avec celui de maîtresse, est de la partie. Balades, lectures et musique rythment les journées du groupe. L'ambiance est joyeuse, tellement que Giono et deux amis achètent une petite bâtisse afin de réunir ceux qui deviendront les « contadouriens » à l'avenir. Ici, le groupe n'est plus rattaché à un mouvement précis, mais n'est pas dénué de tout projet politique, ce qui satisfait le désir de liberté de Giono en même temps que sa volonté

²¹³ *Ibid.*, p. 229.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 238.

²¹⁵ MEURANT, Jack, *Op. cit.*, p. 33.

d'action. C'est vers cette époque qu'il affirme sa conviction de refuser à tout prix un potentiel ordre de mobilisation en créant un « association Jean Giono contre la guerre » dont tous les membres suivraient ce précepte. La rumeur court que Giono a créé une communauté autour de lui dont il serait le « mage²¹⁶ ». L'aventure est importante pour lui (malgré les propos dédaigneux qu'il tiendra dessus plus tard), mais pas autant que son œuvre, que rien ne surpasse dans l'ordre de ses priorités. À cette époque, il écrit *Les Vraies Richesses* dont la préface fait référence à l'expérience du Contadour : cette préface est « le seul texte de lui qui soit véritablement né de l'expérience du Contadour²¹⁷ ». Comme c'est souvent le cas avec ses écrits, chacun y voit les influences qu'il veut. Paulhan lui avoue même que certains trouvent un passage des *Vraies Richesses* d'inspiration nazie. Deux chapitres sont publiés dans la revue allemande *Neue Rundschau* en 1936, périodique qui sera, par après, interdit par les nazis. Entre 1935 et 1936, Anna Seghers, romancière communiste allemande réfugiée à Paris, demande à Giono de contribuer à un livre d'hommage aux martyrs allemands antifascistes. Les revues *France-Urss* et *La Littérature internationale* (soviétique) publient, elles aussi, certains de ses textes. « Giono est, comme souvent au long de sa vie, revendiqué par divers bords, et attaqué en conséquence par les adversaires de chacun d'eux²¹⁸ ». Sans se distancier de l'antifascisme, il développe des réserves sérieuses quant au communisme. En octobre, il signe le « manifeste des intellectuels contre la guerre de conquête que l'Italie mène en Abyssinie²¹⁹ » et participe à un rassemblement du comité local de vigilance des intellectuels antifascistes. Il encourage la création de *Vendredi*, périodique qui se réclame de gauche, et il y fait paraître *Le cadavre de Pan* début novembre ainsi qu'*Orion-fleur-de-carotte*, « attaque virulente et ironique contre les intellectuels de droite et profession de foi pacifiste²²⁰ ». L'hebdomadaire est une union des gauches qui affiche son opposition au fascisme et auquel collaborent notamment Gide, Alain, Benda et Martin du Gard²²¹.

En 1936, il devient un homme très sollicité, dont le témoignage et la signature sont recherchés. Il est invité, au même titre que Gide, à partir pendant l'été en URSS. Il ne s'y rendra pas afin de continuer son travail romanesque et par « réticence à l'égard de ce qu'il devine du système soviétique²²² ». En mars, en tant que président d'honneur de l'AEAR de Marseille, il partage une tribune avec Aragon pour présenter l'intervention de Jean-Richard Bloch.

²¹⁶ CITRON, Pierre, *Giono*, p. 244.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 245.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 248.

²¹⁹ *Ibid.*

²²⁰ *Ibid.*

²²¹ SAPIRO, Gisèle, *Op. cit.*, p. 386.

²²² CITRON, Pierre, *Giono*, p. 260.

Cependant, les communistes commencent à s'en méfier fortement et feront moins appel à lui à l'avenir. En mai, il participe à un banquet pour fêter la victoire du Front populaire aux législatives. En novembre, il participe à une manifestation en mémoire de l'ex-ministre socialiste de l'Intérieur, Roger Salengro. Il marque aussi son adhésion à la Conférence européenne d'amnistie pour les antifascistes emprisonnés en Allemagne. Mais il voit le PC encourager le gouvernement à réarmer et le totalitarisme progresser en URSS : intérieurement, il se distancie significativement du communisme. Il est convaincu qu'il faut refuser fascisme et communisme de la même manière.

Au tout début de l'année 1937, il publie *Refus d'obéissance* : d'une volonté de révolte collective, s'étant détaché nettement de tout parti, il en vient à se résigner à une révolte personnelle, qui n'engage que lui. Qu'elle soit soutenue par la droite ou la gauche, il est farouchement opposé à la guerre. Un peu grisé par les manifestations d'admiration qu'il reçoit, il « considère en tous cas par moments que son influence dans le monde est assez grande pour lui permettre de peser sur le cours de l'histoire²²³ ». À cette époque, il confie à Pierre Scize, journaliste de gauche renommé, son intime conviction qu'une révolte paysanne de grande ampleur se prépare, ce qui plongerait la France dans une violente guerre civile. Scize, avec l'appui de Giono, fait paraître un texte dans *Le Merle blanc* pour « que le danger paysan soit révélé au public²²⁴ ». Cette révolte paysanne fantasmée et crainte n'advient jamais. Toujours est-il que *Refus d'obéissance* a fait de Giono le plus célèbre pacifiste militant français avec Alain. Ce texte est de nature à froisser les communistes qui espèrent le récupérer et n'osent donc pas encore le répudier ouvertement. Après avoir été revendiqué par les deux bords, il sera bientôt attaqué par tous. À droite, il est un « déserteur potentiel, un traître » ; à gauche, il est un obstacle à la « résistance contre la montée de l'hitlérisme »²²⁵. Seuls les quelques pacifistes intégraux le comptent parmi leurs membres, mais les sollicitations à signer des tracts et des pétitions n'affluent plus. Les séjours au Contadour continuent et Giono, avec trois amis, achètent une ferme non loin de la maison qu'il avait déjà acquise. Ceux-ci, avec d'autres contadouriens, font paraître un numéro des *Cahiers du Contadour* dont le ton est clairement pacifiste.

Le Poids du ciel est publié en 1938. Giono aboutit à une conclusion sur l'homme individuel, qui « constitue l'équilibre entre la contre-humanité des dictateurs bellicistes et de la

²²³ *Ibid.*, p. 263.

²²⁴ *Ibid.*, p. 264.

²²⁵ *Ibid.*, p. 268

civilisation industrielle, et l'inhumanité d'un cosmos démesuré²²⁶ ». Il commence à être de plus en plus critique par rapport au stalinisme et à ceux qui y souscrivent, notamment André Chamson et Jean Guéhenno, les directeurs de la revue *Vendredi* (à laquelle il a déjà contribué). Il assiste à l'entrée des Allemands en Autriche et la considère comme dramatique puisqu'à cause de cela, beaucoup sont désormais prêts à faire la guerre. Une image de prophète, dont nous verrons plus loin si elle est justifiée ou non, lui colle encore à la peau. Prophète, il se défend de l'être, mais les Parisiens qui viennent le voir parle de « pèlerinages à Manosque²²⁷ », ce qui contribue à édifier cette image. Peut-être vient-elle aussi de certaines prédictions à court terme qui courent dans les pages de certains de ses romans (dénonciations de la civilisation technique, soulèvements paysans fantasmés...). Son activité pacifiste l'a, en tous cas, écarté de la fiction pendant dix-huit mois, ce qui ne lui était jamais arrivé depuis qu'il avait publié son premier roman. Les séjours au Contadour se maintiennent. C'est à l'occasion de l'été 1938 que Pierre Citron, participant à un de ces rendez-vous, rencontre Giono. Il relève le seul réel point commun de tous ceux qui se retrouvent au Contadour : l'horreur de la guerre et la célébration de la paix. Giono, s'il affirme ses opinions avec force, ne cherche jamais à les imposer : « les adhésions sans réserve l'agacent même plutôt²²⁸ ». D'ailleurs, lui-même fuit désormais les rapprochements trop prononcés. Dans une lettre de mai 1938 à Jean Paulhan, il réaffirmera encore une fois son éloignement du communisme en utilisant l'expression « pourriture communiste intellectuelle²²⁹ ». Le mois de septembre 1938, qui débouchera sur la signature des accords de Munich, est une période de grande activité pour Giono « qui est franchement promunichois, pacifiste avant tout – même si son attitude semble relever de l'utopie²³⁰ ». À ce moment, il réaffirme son refus d'obéir ; il signe avec Alain et Victor Marguerite un télégramme envoyé à Daladier, Bonnet et Chamberlain ; il avertit le gouvernement que tous les Français ne le suivent pas et que bon nombre ne veulent pas de la guerre et ne la feront pas ; il proclame l'inutilité de la guerre et l'inexistence de héros ; il envoie un nouveau télégramme à Daladier dans lequel est écrit « Nous voulons que la France prenne immédiatement l'initiative d'un désarmement universel » ; il cosigne avec Alain, des pacifistes et des syndicalistes, une pétition contre la guerre²³¹. En octobre, Laguerre, à la demande de Giono, adresse à des écrivains et journalistes une requête de signatures pour une demande de désarmement unilatéral et immédiat

²²⁶ *Ibid.*, p. 275-276.

²²⁷ *Ibid.*, p. 282.

²²⁸ *Ibid.*, p. 285.

²²⁹ *Ibid.* p. 290.

²³⁰ MERCIER, Christophe, *Op. cit.*, p.458.

²³¹ CITRON, Pierre, *Giono*, p. 293-294.

de la France. Seul Yves Farge accepte, tandis que Gide, Alain et Martin du Gard déclinent. Giono, après avoir acclamé les accords de Munich comme une victoire de la paix, a d'ailleurs aussi intégré le Comité national du FIARI (Fédération internationale des artistes révolutionnaires indépendants). L'association est en fait dirigée en sous-main par Trotski, ce qui va faire haïr encore plus Giono des communistes. La rupture est clairement consommée entre un Giono de plus en plus résolument anticomuniste et ses anciens compagnons de route. En décembre paraissent la *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix*, dénonciation féroce de la civilisation moderne (basée sur la technique, l'industrialisation et l'argent), ainsi que *Précisions*. Mais un événement plus curieux que ces publications qui suivent le cours logique de la pensée de Giono survient. De novembre 1938 à mars 1939, un nouveau projet, aussi fou qu'incongru, anime Giono : « celui d'une rencontre avec Hitler afin de tenter de parvenir avec lui à un accord pacifique pour l'Europe²³² ». Le projet semble insensé, il peut même prêter à sourire. Giono est, depuis ses débuts, beaucoup traduit, apprécié et connu en Allemagne. Même *Refus d'obéissance* y circule discrètement parmi les opposants au régime nazi. Mais l'idée n'émane pas de Giono : c'est un Allemand, Willy Schneider (dont P. Citron avoue ne rien savoir) qui a soumis l'idée à un ami journaliste de Giono, Yves Farge, en novembre 1938. La rencontre devrait se faire par l'intermédiaire d'un pacifiste allemand. Hitler et Giono, les deux anciens combattants, parleraient de tout et un compte-rendu serait publié. Giono affirme qu'il n'acceptera que s'il est uniquement question de désarmement général et universel. L'ami de Giono lui intime qu'il devrait essayer d'obtenir, par exemple, la libération des écrivains et artistes emprisonnés. Les choses traînent (elles sont difficiles à reconstituer) et Goering s'en serait apparemment mêlé : le projet finit par avorter. Les conditions de Giono étaient évidemment éliminatoires : il voulait que la rencontre se fasse en plein champ en France avec seulement deux interprètes, dont le sien serait Juif²³³... Giono a-t-il vraiment cru cette rencontre possible ? Il est très difficile, voire impossible, de répondre à la question. Pour C. Mercier, Giono « croit en son pouvoir, il se veut prophète de la paix²³⁴ ». Mais P. Citron explique que Giono a certainement accepté sans beaucoup d'illusions (sa haine pour Hitler n'est pas nouvelle), laisser passer une chance de paix étant pour lui contre nature. Depuis la fin de l'année 1938, il se fatigue des sollicitations qui lui parviennent et l'enjoignent à supporter une myriade de causes différentes. Sa tendance au désengagement le saisit de plus en plus, il veut de nouveau pouvoir se consacrer pleinement à ses romans.

²³² *Ibid.*, p. 296.

²³³ *Ibid.*, p. 297.

²³⁴ MERCIER, Christophe, *Op. cit.*, p.458.

Début 1939, il publiera encore l'un ou l'autre article politique dans la presse. Son investissement, qui est celui d'un pacifiste intégral, n'a pas eu l'effet escompté, mais « Giono se refuse à cesser sa lutte pour la paix. En partie par illusion, orgueil ou obstination, peut-être. Mais surtout par sens du devoir et de la fidélité à soi-même²³⁵ ». Malgré les évidences, il croit encore possible d'éviter la guerre, car il signe un nouveau tract pacifiste le 01 mai 1939. En juin, il écrit « le plus beau, le plus violent, le plus visionnaires de tous ses textes pacifistes : *Recherche de la pureté*²³⁶ ». Il s'y revendique pacifique plutôt que pacifiste, ce dernier mot impliquant une forme de doctrine selon lui²³⁷. Le texte de *Recherche* paraît dans *La Patrie humaine*, hebdomadaire lui aussi pacifiste. Il paraît aussi comme préface de *Carnets de Moleskine*, le journal que son ami Lucien Jacques a tenu pendant la Première Guerre mondiale. Un nouveau et dernier rassemblement au Contadour se tient à la fin du mois d'août. Il écrit, le 26 août 1939 (le texte sera daté du 27), un texte contre la guerre qui se termine par cette phrase : « Pour moi, mon compte est fait : je ne me salirai pas dans cette lâcheté²³⁸ ». Le texte est édité en tract par le Groupe pacifiste de Marseille et paraît dans *Solidarité internationale antifasciste* : les lecteurs de ce texte seront très peu nombreux.

Les années d'avant-guerre ont donc été d'une grande intensité pour l'ex-soldat Giono. Son activité en faveur de la paix est continue ; il se démène pour empêcher, à son échelle, les nations de s'entredéchirer de nouveau, une vingtaine d'années seulement après l'armistice de 1918. Mais cette activité, qui semble le fruit d'une grande spontanéité, est relativisée par J. Meurant. Il rappelle à juste titre que ces années, en plus de voir les actions pacifistes de Giono proliférer, correspondent plus ou moins à sa relation avec Hélène Laguerre, rencontrée au Contadour à l'été 1935. Leur correspondance témoigne en effet de marques d'affection soutenues, dirons-nous par euphémisme à la suite de Meurant²³⁹. Celui-ci postule ensuite que Giono s'est fait théoricien du pacifisme dans le but de plaire à Hélène Laguerre. Pour être précis, il n'attribue pas les idées pacifistes de Giono au rôle de sa maitresse de l'époque, mais le fait que celles-ci se soient concrétisées en actions effectives serait imputable à sa « secrétaire informelle », comme l'appelait pudiquement P. Citron. Ce serait donc pour plaire à une femme que Giono se serait fait le chantre du pacifisme en France. L'héroïsme de Giono s'en trouve sans doute écorné, mais il est remplacé par un romantisme indiscutable. Meurant impute

²³⁵ CITRON, Pierre, *Giono*, p. 297.

²³⁶ *Ibid.*, p. 309.

²³⁷ *Ibid.*

²³⁸ *Ibid.*, p. 311.

²³⁹ MEURANT, Jack, *Op. cit.*, p. 52-60.

l'absence de cette information dans la biographie de P. Citron au fait que ce dernier n'avait pas d'affection particulière pour Laguerre : elle profitait, selon lui et d'autres contadouriens, de son statut privilégié auprès de l'écrivain pour lui imposer ses vues²⁴⁰. Cette liaison amoureuse est sans doute essentielle pour comprendre l'attitude engagée de Giono pendant les années 1930. Mais il n'est pas non plus question de réduire toute son action à une soumission à sa maîtresse. Certainement il a tenté de lui plaire, mais les idées qu'il défendait étaient les siennes. De plus, la liaison avec la contadourienne prend fin en 1938, date après laquelle Giono continue d'œuvrer pour la paix.

B) Occupation, désengagement et première incarcération

Le 01 septembre 1939, la mobilisation générale est décrétée et doit prendre effet le lendemain. Giono refuse de conseiller les uns et les autres sur l'attitude à adopter et se contente de dire que chacun doit faire son compte en lui-même. Des contadouriens se préparent à passer la guerre dans les fermes acquises quelques années plus tôt, là où de nombreuses personnes seront également accueillies. Avec trois amis, Giono colle des papillons « Non » sur les affiches de mobilisation et « Tu ne tueras pas » sur des portes d'églises le soir même de la mobilisation. Laguerre lui apprend qu'à Paris, la préparation de la guerre ne connaît aucun obstacle : il hésite sur l'attitude à afficher. La France entre alors officiellement en guerre. Giono accepte, à contrecœur sans aucun doute, son ordre de mobilisation : beaucoup de contadouriens sont atterrés par son attitude. Il essayera par la suite de romancer cette mobilisation en se rapprochant d'une version dans laquelle il est arrêté pour insoumission (mais il fabule). Les pacifistes s'estiment dupés (même si beaucoup de contadouriens ont aussi répondu à leur ordre de mobilisation). Giono n'était-il pas sincère quand il affirmait qu'il refuserait d'obéir ? Pas sûr, mais, selon P. Citron, il a certainement plutôt envisagé les conséquences désastreuses que cela pourrait avoir sur ses proches le moment venu. Si la guerre éclatait, il aurait forcément dû faire face à un dilemme, ce à quoi il n'avait pas pensé. « Ou bien il subit les rigueurs de la loi en temps de guerre : long emprisonnement, séquestration des biens peut-être, ou, imagine-t-il même, condamnation à mort [...] ; ou il renie un engagement pris avec éclat, et déçoit jusqu'au déchirement ceux qui le suivaient²⁴¹ ».

Une nouvelle fois, les assertions de la biographie que P. Citron a consacrée au « voyageur immobile » ont besoin d'être nuancées. Alors que le chercheur assied les raisons de

²⁴⁰ *Ibid.*

²⁴¹ CITRON, Pierre, *Giono.*, p. 316-317.

la résignation de Giono au souci de ses proches, J. Meurant et E. Saccomano offrent une hypothèse divergente. En 1934, Giono avait rencontré la femme d'un notaire manosquin, Blanche Meyer. Pendant plusieurs années, ils s'écrivent peu et se voient de temps à autre. Mais leurs échanges épistolaires prennent petit à petit de l'ampleur et, en juin 1939, ils deviennent véritablement amants²⁴². À l'heure de la mobilisation, Giono, selon Meurant et Saccomano²⁴³, ne va pas consulter son ami Pelous à Marseille pour connaître le sort fait aux réfractaires et à leurs proches. Ils donnent la preuve qu'il va à Aix, où réside alors Blanche. Giono avait des possibilités de fuite en Suisse. Mais son exil et sa condamnation à mort auraient séparé les amants pendant un temps indéfini, ce qu'ils ne pouvaient visiblement pas soutenir. La relation avec Blanche explique aussi de nombreuses notations du *Journal* dans lesquelles Giono semble pleinement heureux sous l'Occupation. En effet, tant qu'il réside en zone libre et qu'il peut correspondre avec son amante, la guerre semble ne pas l'affecter outre mesure. Giono est totalement accaparé par cette relation (il envoie plus de sept cent cinquante lettres à Blanche entre 1939 et 1944). Encore une fois, c'est une relation sentimentale qui a guidé le choix de Giono. Évidemment, le souci de ses proches a dû peser au moment de répondre à son ordre de mobilisation. Cependant, il fait partie d'un ensemble de facteurs et il ne représente pas, comme le présente P. Citron, l'unique raison qui a motivé Giono à agir de la sorte.

Si les motifs sont nuancés, les résultats ne s'en trouvent pas pour autant transformés. De grand écrivain et de figure de héros, seul le premier caractère subsiste dans l'image que le public conserve désormais de lui. Giono a déserté les convictions qu'il martelait depuis plusieurs années, comme il se désengage vis-à-vis de tous ceux qui le sollicitaient pour des actions politiques en faveur de la paix. « Il ne sait pas encore qu'en un sens, ce choc, s'il est une meurtrissure et l'occasion d'un remords, est aussi une délivrance²⁴⁴ ».

Si délivrance il y a, elle est plus du côté de l'esprit que du corps, car le 14 septembre, il est arrêté à Digne. Son ordre de mobilisation l'avait assigné au bureau de recrutement de Digne, comme secrétaire, où il exerçait depuis le 6 septembre. Le premier jour de septembre, le « directeur de la distillerie du Haut-Var a remis à la police de Marseille un tract dactylographié et photocopié, portant le nom de Giono et partiellement constitué d'extraits de ses livres²⁴⁵ », mais il faudra presque deux semaines pour que l'information parvienne à Digne. Des policiers

²⁴² MEURANT, Jack, *Op. cit.*, p. 88-98.

²⁴³ Voir *Ibid.* ; SACCOMANO, Eugène, *Op. cit.*, p. 19.

²⁴⁴ CITRON, Pierre, *Giono.*, p. 317

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 318.

l'interrogent le 16 et il est emprisonné le jour même au fort Saint-Nicolas à Marseille. Une information par le Tribunal militaire marseillais s'ouvre le 23 septembre pour distribution de tracts défaitistes et d'écrits non visés par la censure ainsi que pour infraction à la loi sur la presse. Le tract en question n'a pas été retrouvé. Interrogé par un magistrat, Giono reconnaît qu'il s'agit d'extraits de ses textes, mais il se défend d'avoir composé ou signé ce tract. Ce qu'on lui reproche est nébuleux. Certainement, son attitude depuis plusieurs années ne plaît pas à ceux qui veulent la guerre. Certaines rumeurs circulent à son sujet, mais rien de substantiel ou de vérifiable. Il faut cependant attendre deux mois pour que le non-lieu soit prononcé. Son arrestation est peut-être plutôt une manœuvre déguisée pour le réduire au silence et calmer ses ardeurs. Élise, épouse dévouée, remue ciel et terre pour faire libérer son mari. Grâce à elle, le réseau de contacts se met en branle : Gouttenoire de Toury, pacifiste convaincu, écrit à Daladier, une pétition circule, Lucien Jacques écrit à ses connaissances²⁴⁶... Gide et Poulaille finissent par se manifester. Le premier écrit à Daladier et à Mauriac pour améliorer la situation de son ami désormais incarcéré. Paulhan s'active lui aussi. « Il a été dit que la reine-mère de Belgique avait également fait une démarche, ainsi qu'une très haute personnalité britannique, peut-être Anthony Eden²⁴⁷ ». Sans appeler personne à l'insoumission, Giono a seulement communiqué sur son intention de ne pas accepter la mobilisation pour, finalement, obéir. Son dossier est vide. Sur son incarcération au fort Saint-Nicolas, Giono composera plusieurs versions des faits qui varient en fonction de l'époque et de son imagination. Il est difficile de savoir exactement dans quelles conditions il fut vraiment détenu, car il arrange certaines anecdotes, en grossit ou en invente totalement d'autres. Une certitude subsiste : il est libéré le 11 novembre 1939 après environ deux mois de détention. Une semaine plus tard, le 18, il est aussi libéré de toute obligation militaire : l'armée ne veut pas d'un tel soldat dans ses rangs.

À partir de ce jour, il ne prendra plus jamais la plume pour se mêler de politique et se cantonnera à l'activité qui lui convient le mieux, l'écriture de romans. L'édition des *Carnets de Moleskine* qui contenait la préface de Giono (*Recherche de la pureté*) est retirée de la vente par la censure. La débâcle française, qui fait suite à l'offensive allemande, plonge beaucoup de Français dans la misère. Dès l'été 1940, nombreux sont ceux qui sollicitent Giono pour recevoir une aide financière, un endroit où se cacher ou cherche à savoir s'il peut leur fournir un travail. Toutes ces demandes affluent, car sa réputation, qu'il est loin d'usurper, le précède : il est d'une très grande générosité. Sans être omnipotent, il offre son aide dès qu'il lui est possible. Toujours

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 319.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 320.

ce même été, un nouvel hebdomadaire est en passe de paraître et, pour le premier numéro, le sollicite pour une interview dans laquelle il est prévu qu'il ne sera pas question de politique, mais seulement de souvenirs sur son arrestation. « Il ne peut savoir que ce périodique sera *La Gerbe*, qui deviendra vite pro-nazie et antisémite ; et que l'apparition de son nom dès la création de la feuille jettera les fondements de la légende qui fera de lui un *collaborateur*²⁴⁸ ». Toujours est-il qu'il accorde une interview à la revue dans laquelle il n'est cependant pas question de politique. Il faut le dire, Giono ne souffre pas trop dans les premiers temps de l'Occupation. N'en ressentant pas les effets immédiats sur sa situation, il se défend de « l'irruption de ce réel stupéfiant²⁴⁹ » et se consacre à ses romans. Giono est dans un moment d'engourdissement « dans cette ambiance d'attente et d'incertitude qui a été pour tant de Français, en zone sud, celle des débuts du régime de Vichy²⁵⁰ ». Pour R. Golsan, Giono n'avait d'autres choix, en raison de l'activité pacifiste qui fut la sienne avant-guerre, que « d'approuver un Vichy qui “apportait la paix”²⁵¹ ». Mais en même temps, sa situation matérielle se détériore, car Grasset ne peut plus le payer tandis que l'argent arrive sporadiquement de chez Gallimard. Une rumeur circule sur sa richesse actuelle, elle ne trouve pourtant pas de réels fondement (voir chapitre III). Il vend une maison à Saint-Paul-de-Vence afin d'acheter une ferme pour ravitailler le petit monde qui vit chez lui à Manosque (il y a environ, en permanence, une dizaine de personnes). Pour nourrir tous ces hôtes et ne devoir congédier personne, il acquiert une seconde ferme. En visite chez lui à ce moment, P. Citron affirme que Giono lui a dit que les Allemands allaient perdre et que De Gaulle avait raison²⁵². En novembre, Drieu la Rochelle annonce que la *NRF* est en passe de paraître à nouveau et que ce numéro contiendra des textes de Giono. Il demande aussi à Giono de faire partie du comité de rédaction avec Gide, Éluard et Céline : le projet n'aboutit « évidemment²⁵³ » pas. À ce moment, Giono est pourtant suspect des collaborationnistes²⁵⁴. Aussi vers cette époque, Giono sera même interrogé par la police sur de potentielles activités communistes (simplement parce qu'un groupe d'obédience communiste a pris son nom à son insu). Financièrement, il doit trouver des opportunités, car il a beaucoup investi dans ses fermes. Il obtient une avance d'un éditeur suisse pour la future parution de *Triomphe de la vie* (écrit au début de l'année 1940), dans lequel l'artisanat, pour lequel il a une

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 333.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 334.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 335.

²⁵¹ GOLSAN, Richard, « Jean Giono et la “collaboration” : nature et destin politique », *Op. cit.*, p. 86.

²⁵² CITRON, Pierre, *Giono.*, p. 338.

²⁵³ *Ibid.*, p. 338.

²⁵⁴ « En octobre 1940, dans *Au pilori*, périodique pro-allemand et antisémite, Pol riche (plus tard fusillé), attaquant *Gallimard et sa belle équipe*, les accuse d'avoir publié [...] des pacifistes comme Giono ». Voir *Ibid.*

grande admiration (rappelons que son père était cordonnier), est mis en valeur. Son éternelle opposition à la guerre colore ce complément aux *Vraies Richesses*. Malheureusement, « le livre tombera à contretemps », car en défendant « certaines valeurs qui ont été les siennes depuis plus de dix ans, et il ne voit aucune raison d'en changer », il s'approche des valeurs « qu'exalte le régime de Vichy²⁵⁵ » (bien que pas un mot ne soit en faveur du Maréchal ou de l'occupant²⁵⁶). Le titre peut aussi paraître provocant à cette époque pour celui qui ne saisit pas la référence à *Triomphe de la mort*, une toile de Breughel. C'est un exemple parfait qui démontre que Giono est un être maladroit comme quelque peu naïf, même doté d'une inconscience « à laquelle beaucoup refusent à tort de croire, parce qu'elle n'exclut pas une sorte de ruse – maladroite souvent elle-même²⁵⁷ ». Une autre de ses œuvres, bien qu'écrite une dizaine d'années auparavant, connaît un certain succès pendant l'Occupation. Il s'agit d'une œuvre théâtrale cette fois-ci : la pièce, intitulée *Le Bout de la route* est en effet jouée de nombreuses fois à Paris et lui ramène quelques recettes à cette période.

En mars 1942, Giono, ayant obtenu un laissez-passer pour la zone occupée, fait un petit séjour à Paris pour satisfaire Grasset qui veut faire la promotion de *Triomphe de la vie*. Même s'il n'a plus beaucoup d'amis dans la capitale, le monde littéraire s'agite un peu à sa venue. *Comoedia*, « hebdomadaire moins ouvertement engagé que d'autres dans la collaboration²⁵⁸ », fait apparaître Giono sur sa couverture dans trois numéros successifs. *La Gerbe* est aussi enthousiaste de sa venue et le célèbre toujours. C'est à ce moment qu'advient « le seul véritable tort, disons-le, de toute cette période²⁵⁹ » : il promet à *La Gerbe* un roman pour lequel il reçoit 20 000 francs. La revue l'encensera dans l'attente du roman promis. Cela alimentera, mais de manière justifiée cette fois-ci, la légende d'un Giono collaborateur. Depuis ses premiers romans, il chante la terre et le monde paysan. La publication de *Colline* précède Vichy de plus d'une décennie, mais l'amalgame est trop tentant pour l'opinion publique. Il fait l'erreur de rencontrer G. Reyer qui travaille pour *La Gerbe* et Châteaubriant, qu'il n'a jamais vu jusqu'alors. Évidemment, les rencontres donneront lieu à des comptes-rendus dans le périodique. Il commet aussi une nouvelle indélicatesse en rencontrant des occupants. P. Citron explique cela par le fait qu'il ne se rend pas compte de son attitude, n'ayant pas quitté Manosque depuis plus de deux ans et parce qu'il n'a jamais amalgamé Allemand et nazi²⁶⁰. Il rencontre

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 342.

²⁵⁶ SACCOMANO, Eugène, *Op. cit.*, p. 42.

²⁵⁷ CITRON, Pierre, *Giono*, p. 342.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 346.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 347.

²⁶⁰ *Ibid.*

ainsi Gerhard Heller qui travaille pour la Propaganda-Staffel (et donc à la censure). Encore une fois P. Citron nuance : certes Heller est en relation avec des hommes comme Drieu la Rochelle, mais il est aussi en contact avec un Paulhan ou un Mauriac. De plus, cette rencontre avec le responsable allemand de la culture et de la censure à Paris (adhérant de longue date du parti nazi²⁶¹) a été mise à profit par le pacifiste qui a tenté d'obtenir (et a obtenu) la libération de certains réfractaires du STO qui faisaient partie de ses amis « ayant refusé activement toute forme de collaboration²⁶² ». L'autre occupant rencontré par Giono est Karl Epting, directeur de l'Institut allemand de Paris et conseiller pour la culture auprès de l'ambassadeur allemand à Paris (Otto Abetz). Et Giono vit assez confortablement à Paris ; il réside à l'hôtel et fréquente les théâtres, ce qui n'améliore pas sa réputation. Il est suspect de vivre presque normalement à cette époque où tant d'autres souffrent des restrictions. Les pro-allemands tentent de se l'accaparer, on le fait figurer parmi les Montherlant, Châteaubriant, Brasillach, Drieu et Benoist-Méchin dans le catalogue de la librairie Rive gauche (installée par les Allemands)²⁶³.

La Gerbe le relance encore et toujours pour avoir le roman que leur a promis Giono. Même s'il le voulait, il serait bien incapable de rembourser l'avance qui lui a été faite. Il séjourne encore à Paris, à la fin de l'année 1942, afin, entre autres, de leur donner *Deux Cavaliers de l'orage*, encore incomplet (et pour assister à un mariage en tant que témoin). La revue commence à publier le roman en feuilleton : on lui force clairement la main. Il termine le roman en hâte dans un hôtel parisien. Mais quelque chose change. Giono commence à prendre conscience du poids de l'Occupation. « Comme tant d'autres, il a vécu les années 1940 à 1942 dans un état d'esprit totalement apolitique²⁶⁴ ». Les grandes rafles ont eu lieu pendant l'été, l'atmosphère est différente. C'est le réel éveil à la barbarie nazie et Giono commence à sentir poindre une sympathie pour l'opposition qui se concrétisera, et dans son œuvre, et dans « l'aide apportée à tant d'amis ou d'inconnus traqués²⁶⁵ ». Pourtant, tous les bienfaits qu'il prodiguera autour de lui resteront toujours de moindre importance par rapport aux quelques éléments qui édifient sa légende de collaborateur auprès de ses détracteurs. Ces deux séjours à Paris ont été fatals à Giono dans l'élaboration de sa réputation de rapprochement avec l'occupant. E. Saccomano explique sa façon d'agir à Paris de la sorte : « flatté dans son ego mais trahi par sa perception naïve des enjeux politiques, devient la coqueluche des collaborateurs²⁶⁶ ». Cette

²⁶¹ MEURANT, Jack, *Op. cit.*, p. 104.

²⁶² SACCOMANO, Eugène, *Op. cit.*, p. 9.

²⁶³ CITRON, Pierre, *Giono*, p. 349.

²⁶⁴ *Ibid.*, p. 352.

²⁶⁵ *Ibid.*

²⁶⁶ SACCOMANO, Eugène, *Op. cit.*, p. 46.

attention s'est donc manifestée par l'engouement affiché par certains périodiques qui affirment, avec ou sans retenue, leur proximité avec l'occupant. Dès son retour à Manosque à la fin de l'année 1942, il découvre que les Allemands ont désormais investi la région à la suite de l'invasion de la zone libre. Giono connaît depuis de nombreuses années un succès en Allemagne, dont le nombre de traductions allemandes de ses romans témoigne. Sans surprise plusieurs soldats allemands (gradés qui plus est) « défilent au Paraïs [maison de Giono à Manosque] en quête d'un autographe ou d'une signature sur les livres de Giono qu'ils se font envoyer d'Allemagne²⁶⁷ ». Ces visites, que Giono ne peut éviter sans courir de risques, alimentent encore sans aucun doute l'image que ses détracteurs ont de lui.

Encore une fois, tout au début de l'année 1943, Giono se met dans une situation délicate. Dans les pages du journal *Signal* (édition française de la *Berliner Illustrierte Zeitung*) est publié un reportage photographique sur Giono de deux pages (avec quelques lignes de présentation). Bien que Giono prétende qu'il s'agisse de photos relativement anciennes, elles datent bel et bien de l'été 1942 pendant lequel un photographe était venu à Manosque prendre quelques clichés (impossible de savoir s'il avait annoncé pour quel journal il travaillait, d'après P. Citron). Visiblement, Giono aurait donné son accord pour le reportage²⁶⁸. *Signal* est peut-être le plus grand journal de propagande nazie en France et il est difficile de savoir si Giono s'est indigné de la publication de ce reportage (c'est de l'ordre de la probabilité). J. Meurant a établi que l'article, dans lequel aucune phrase de l'écrivain n'est présente, se base sur un reportage photographique de plus grande ampleur « avec la présence et la disponibilité de Giono qui a probablement été rémunéré pour le temps passé et ses interventions personnelles dans le choix des décors²⁶⁹ ». Giono a donc donné son accord pour des séances (qui ont duré plusieurs jours dans les environs de Manosque) avec un photographe acquis à la cause de la collaboration. Par un malheureux hasard du calendrier, au même moment, *Deux Cavaliers de l'orage* paraît toujours dans *La Gerbe* et la *NRF* (toujours sous la direction de Drieu la Rochelle) fait paraître un autre de ses textes. D'autre part, plusieurs revues collaborationnistes le désavoue (*Je suis partout*, *Jeunes Forces de France*, *Révolution nationale* et *Combats*). Outre cela, la zone sud est occupée et des soldats (dont des officiers) allemands, admirateurs de l'écrivain, continuent de venir le voir ou demander une dédicace. Sûrement par représailles, une petite bombe éclate devant sa maison entre le 11 et le 12 janvier 1943. Par ses multiples services, Giono gardait

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 48.

²⁶⁸ GARDEL, Fabrice (réalisateur), *Giono, une âme forte*, Palmyra Films et Effervescence (production), avec la participation du CNC et de France Télévisions, diffusée le 08/10/2020 sur France 3.

²⁶⁹ MEURANT, Jack, *Op. cit.*, p. 111.

pourtant une relation assez bonne avec les chefs locaux de la Résistance. Si la presse collaborationniste commence à le désavouer, la presse résistante, elle aussi, ne se montre pas tendre avec lui : le numéro des *Lettres françaises* du 15 juin 1943 publie « Le cas Jean Giono », attaque féroce contre la publication de *Deux cavaliers de l'orage* dans *La Gerbe*. Beaucoup de raccourcis, de simplifications, « de contresens volontaires et de contre-vérités » y sont employés : « reste qu'il est stigmatisé par un organe de la Résistance – d'une partie de la Résistance, mais l'époque n'était évidemment pas aux nuances »²⁷⁰. Cet article, du fait de ses inexactitudes²⁷¹ (objection de conscience, enrichissement et trahison) servira à convaincre certains du besoin de l'arrêter à la Libération. En même temps, sa pièce *Le Voyage en calèche* est interdite par la censure allemande, car le héros principal est un résistant. S'il avait fait preuve d'un peu plus de subtilité, sa pièce aurait pu passer l'exercice de la censure et être jouée. Peut-être alors aurait-il été vu comme un écrivain résistant par l'opinion publique.

À Manosque, il continue de faire vivre une quinzaine de personnes grâce aux fermes qu'il détient. S'il y a du surplus, il est immédiatement distribué aux amis manosquins. Aussi, il héberge, depuis 1941, Karl Fiedler (que la famille appelle Charles), un Allemand trotskiste à qui il confie de petits travaux et offre un toit, un petit salaire et de la nourriture. Un jour, des policiers à sa recherche se rendent au Paraïs, mais Giono fait diversion pendant que Karl court se cacher. À l'inverse d'autres personnes qui bénéficient de l'aide de Giono, Karl est très reconnaissant auprès de son bienfaiteur et leurs relations sont bonnes. En revanche, elles sont plus compliquées avec Meyerowitz, un autre Allemand, Juif, qui, sans être constamment chez Giono, est aidé et protégé par l'écrivain. Il l'aide à se cacher dans la région, mais l'homme semble prendre beaucoup de risques pour un homme traqué (il est pianiste et fait tout pour se procurer un piano et en jouer). Il sera arrêté en octobre 1943, mais là encore Giono se métamorphose en ange gardien : il le fait libérer en l'employant comme ouvrier agricole dans une de ses fermes. En plus des deux hommes précités, il aide aussi Lou Ernst (Luise Strauss, dite Madame Ernst dans le *Journal*) – journaliste, historienne de l'art, Allemande, Juive et épouse de Max Ernst – à qui il payera notamment une opération ainsi que le traitement successif qui représentent une petite fortune. Celle-ci sera malheureusement arrêtée et déportée en 1944. Il n'hésite pas non plus à se compromettre quand le fils d'Hélène Laguerre (résistant) est arrêté : il écrit à Châteaubriant et à Montherlant, mais sans succès. Ou bien quand il essaye de venir en

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 357.

²⁷¹ C. Chonez affirme pourtant qu'il a, avant la guerre, « prêché l'objection de conscience et même la grève ». Voir CHONEZ, Claudine, *Giono par lui-même*, Paris, Seuil, 1956, p. 104.

aide au neveu du peintre Eugène Martel, arrêté lui aussi : il écrit deux fois à Gerhard Heller et se fait donner une lettre d'introduction pour le chef de la Gestapo à Marseille.

Au début de l'année 1944, la guerre se fait de plus en plus intense dans la région. Giono abrite alors chez lui ou dans ses fermes quelques jeunes gens qui ont choisi de prendre le maquis. Un de ceux-ci sera exécuté par une patrouille allemande : Giono s'en trouvera bouleversé. Au printemps, de nouvelles personnes rejoignent encore le groupe qui vit au Paraïs, notamment le fils Pelous qui fuit l'enrôlement dans STO. La situation est très difficile du point de vue financier. Gallimard paie toujours (de petites sommes) ; Grasset non. Giono envoie alors sa secrétaire à Paris pour vendre deux de ses manuscrits (*Le Chant du monde* et *Que ma joie demeure*) : elle obtient 40 000 francs pour chacun d'entre eux. Un libraire lui offre aussi 25 000 francs pour le manuscrit de *Bataille dans la montagne*, mais Giono refuse. Il songe à vendre une ferme : le projet n'aboutit finalement pas. À ce moment, Marseille est bombardée. Parfois, une alarme retentit à Manosque ou des avions bombardent les alentours. Pour leur sécurité, il envoie sa femme, Élise, et ses deux filles, Aline et Sylvie, se réfugier, au mois août, dans une de ses fermes un peu avant le débarquement de Provence (15 août 1944). Manosque est aussi bombardée (est-ce pour gêner la retraite des Allemands ?) et les Américains investissent finalement la ville.

C) Libération et seconde incarcération

À partir de là, les rumeurs fusent dans une cacophonie inintelligible. Giono est mitigé devant les attitudes de certains à la Libération (qui vont de l'exubérance au retournement de veste). Le 05 avril, un de ses amis lui avait appris qu'il figurait sur une liste noire sans donner beaucoup plus d'indications. La presse collabo le prend à partie : *Signal* publie une vieille photo de lui (qui ravive l'image d'un Giono collaborateur²⁷²) et *Je suis partout* ainsi que *Le Franciste* sont aussi tous deux très offensifs. À l'échelle régionale ou nationale, son action locale est inconnue. Une amie le prévient le 31 août qu'il risque d'être arrêté. Le commissaire de la République de la région de Marseille se serait même scandalisé : « Giono n'est pas encore arrêté ? Qu'est-ce que vous attendez ?²⁷³ ». Dans le dossier du préfet, il y a trois éléments. D'abord, une feuille non signée qui contient : « agent de la 5^e colonne²⁷⁴, [...] livres traduits en

²⁷² CITRON, Pierre, *Giono*, p. 375.

²⁷³ *Ibid.*

²⁷⁴ « L'expression de *cinquième colonne*, entrée dans le langage courant, désigne les capacités de l'ennemi disposées derrière la ligne de front ou au cœur du dispositif adverse. Les services de renseignement qui ont implanté des réseaux chez l'adversaire, des agents dormants, ou qui se livrent à des manœuvres de déstabilisation

allemand par les soins du parti nazi, réclame faite pour par les journaux boches, en particulier *Signal*, soupçonné d'avoir livré des patriotes aux boches²⁷⁵ ». C'est un tissu d'erreurs. Ensuite, une lettre du Comité départemental de libération qui demande l'arrestation de Giono. Enfin, une lettre en faveur de Giono mentionne qu'il doit son internement au commissaire de la République de la région de Marseille. Le 8 septembre, le Paraïs est perquisitionné en présence de son maître de maison : « La perquisition effectuée [...] n'a donné aucun résultat²⁷⁶ », mais quelques lettres ont été emportées tout de même. Le 20 septembre 1944, Jean Giono est arrêté par deux gendarmes, mais comme le signifie P. Citron : « dans l'accumulation des événements [...], il est difficile d'en vouloir à ceux qui, éloignés de Manosque, ont de bonne foi cru à des bruits, et qui, de la publication de photographies et de textes de fiction dans certains périodiques pro-allemands, et d'articles hostiles et calomnieux dans la presse clandestine, ont conclu à une sympathie déclarée avec les actes de Vichy et des nazis²⁷⁷ ». Le 09 septembre, un article dans *La Liberté des Basses-Alpes* décrit Giono comme un « propagandiste zélé du pro-hitlérisme²⁷⁸ » : l'accusation fallacieuse est impardonnable étant donné qu'à la Libération, des tribunaux populaires prononcent des condamnations à mort. Heureusement, Giono n'est jamais passé devant un tel tribunal. Factuellement, il rentre à la maison d'arrêt de Digne le 09 septembre, sera entendu par un magistrat le 11 (il nie avoir collaboré) puis transféré le 27 à Saint-Vincent-les-Forts. Il est donc emprisonné pour « collaboration (on rit, surtout quand on a lu les esquisses qu'il nous donne des débuts de l'épuration)²⁷⁹ ». Mais l'administration est laborieuse en cette période : il n'est interrogé par le commissaire de police du centre que le 25 octobre. Il expliquera plus tard qu'il a bénéficié d'un non-lieu²⁸⁰. Sûrement n'y a-t-il pas eu d'inculpation par manque de pièces accablantes dans le dossier. Il est ensuite victime du manichéisme ambiant puisqu'il est inscrit sur la liste noire du CNE. Dans le premier numéro non clandestin des *Lettres françaises*, Giono est désigné comme membre de « l'armée du crime » aux côtés de Maurras, Montherlant, Brasillach et Morand : « l'amalgame de ces hommes avec Giono est plus que léger : il est répugnant²⁸¹ ». En octobre, un nouvel article des *Lettres françaises* écrit par Tzara incendie injustement Giono et fait même du Contadour

représentent cette cinquième colonne au plus haut point ». Voir POIROT, Jérôme, « Cinquième colonne », dans MOUTOUH, Hugues et al., *Dictionnaire du renseignement*, Paris, Perrin, 2018, p. 149-150.

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 377.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 378.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 376.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 379.

²⁷⁹ MERCIER, Christophe, *Op. cit.*, p.459.

²⁸⁰ Cette information est reprise dans CHONEZ, Claudine, *Op. cit.*, p. 105.

²⁸¹ CITRON, Pierre, *Giono*, p. 384.

« l'époque prénazie de l'évolution de Giono²⁸² ». Toutes ces manifestations de haine amènent à poser une autre question : serait-il possible que Giono ne soit pas libéré par Yves Farge (son ami et commissaire de la République pour Lyon) pour sa propre sécurité ? De son côté, Élise Giono fait, une nouvelle fois, tout ce qui est en son pouvoir pour faire libérer son époux. Le 3 novembre, le commissaire du gouvernement à Digne conclut qu'il ne peut pas poursuivre Giono au niveau pénal. Tout cela est confirmé et relayé jusqu'au commissaire de la république à Marseille : le 3 décembre, ce même commissaire donne son feu vert pour sa libération. Mais les ordres trainent et ce n'est que le 31 janvier 1945 qu'il sort de Saint-Vincent-les-Forts, après s'être engagé à ne pas causer de troubles. Il lui est cependant interdit de rentrer à Manosque et il choisit d'aller habiter Marseille chez les Pelous. Il ne reviendra chez lui qu'en octobre sans en avoir vraiment obtenu la permission. En attendant, pour pouvoir vivre, il demande une avance à Gallimard et vend une de ses fermes, mais son compte bancaire est bloqué. Personne ne veut risquer de l'éditer en France de 1944 à 1946 (il n'y a pas même d'article sur lui ou son œuvre) : « Giono est étouffé [...] sur la foi d'une légende. Certes Giono n'a pas mesuré la portée de son acte quand il a accepté en 1941 de donner son roman à *La Gerbe*. Mais combien d'autres y ont écrit sans avoir jamais le moindre ennui à la Libération ! Copeau, Dullin, H. Poulaille, Cocteau, Mauclair, Stève Passeur, L.-P. Fargue, H. Mondor, E. Peisson, Colette, S. Lifar, Claudel [...] »²⁸³. Il a été vu dans le Paris occupé et il y a rencontré des Allemands qui œuvraient dans la sphère littéraire, mais, encore là, d'autres comme Paulhan et Mauriac aussi. Des photos de lui ont paru dans *Signal* ? Celles de Cocteau aussi ; Arland y a même contribué en donnant une nouvelle : aucun des deux hommes ne sera inquiété. Nous utiliserons encore une fois les mots de P. Citron pour résumer son activité pendant la guerre et la manière avec laquelle il a été traité :

Poursuivi par la haine d'un parti alors puissant qui a réussi à créer dans l'opinion un mythe échafaudé sur des mensonges, il n'a pas pu faire entendre cette vérité décisive : il n'a pas publié un mot en faveur de Vichy, de la Collaboration [*sic*], du nazisme. [...] Du moins le bâillon qui lui est imposé, après l'emprisonnement, nourrira-t-il chez lui une amertume saine et active, qui, irriguant et vivifiant son œuvre, va lui donner un sel nouveau²⁸⁴.

Suivre la trajectoire de Giono de la sorte est suffisant pour comprendre comment a pu germer la réputation qu'il traîne encore une cinquantaine d'années après sa mort. Beaucoup des éléments qui participent à l'élaboration de cette image sont indépendants de la volonté et du contrôle de Giono. Au compte de ceux-ci, il est possible de recenser sa sélection avant-guerre pour un jury

²⁸² *Ibid.*, p. 385.

²⁸³ *Ibid.*, p. 390.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 391.

littéraire franco-allemand aux implications douteuses ; des rumeurs sur sa prétendue richesse ; la corrélation entre des valeurs qu'il porte depuis de nombreuses années et celles du régime qui prend alors le pouvoir ; le succès d'une de ses pièces de théâtre à Paris ; l'attention médiatique dont il fait l'objet lors de ses deux séjours à Paris ; la place qui lui est accordée parmi des écrivains ouvertement collaborateurs dans la librairie parisienne Rive-gauche ; la publication sans son accord d'une photographie par *Signal*, un périodique acquis à la cause nazie ; les visites de soldats allemands admiratifs. Mais d'autre part, il s'est tout de même rendu coupable de ce qui constitue au minimum des maladresses ou des indécidités. Parmi celles-ci figure bien évidemment la promesse d'un roman à un périodique dévoué à la collaboration (*La Gerbe*). Le reportage photographique qui a débouché sur l'article dans *Signal* ne joue pas non plus en sa faveur. Enfin – peut-être est-ce là le point le plus délicat – Giono a rencontré à Paris des personnes peu recommandables pour qui veut se garder d'être taxé de collaborateur : il s'agit bien évidemment de Gerhard Heller (grâce à qui Giono a pu délivrer certaines connaissances réfractaires au STO) et de Karl Epting (qui demande un texte que ne lui donnera jamais Giono). Plus tard, à la fin de la guerre, il s'est compromis (et consciemment comme nous le verrons plus loin) en contactant Montherlant et Châteaubriant, ainsi qu'en se rendant au siège de la Gestapo à Marseille, pour venir en aide à des personnes de son entourage qui en avaient absolument besoin. Certains propos de Giono ont aussi beaucoup déplu. Par exemple, il y a cette formule « insupportable pour la plupart des Français à un an des calamiteux accords de Munich » qu'il signe dans les *Cahiers du Contadour* en 1937 : « Que peut-il nous arriver de pire si l'Allemagne envahit la France ? Devenir Allemands ? Pour ma part, j'aime mieux être un Allemand vivant qu'un Français mort²⁸⁵ ». Même si elles sont écrites dans un pur esprit pacifiste, ces lignes peuvent aisément apparaître comme indécidées.

Parmi tous les éléments cités ci-dessus, il y en a finalement peu qui étayent vraiment la thèse d'un Giono proche de l'occupant. Mais dans une époque où l'heure n'était pas toujours à la nuance, il est aisé de comprendre que ces faits, s'ils ne sont pas questionnés ou étudiés de près, aient pu nuire à Jean Giono. Finalement, Giono aurait-il pu afficher ce comportement aussi déroutant qu'ambigu en agissant de manière courageuse à Manosque et compromettante à Paris²⁸⁶ ? Nous nous proposons désormais d'entrer dans le texte même du *Journal* pour tenter d'éclaircir ce qui peut encore apparaître comme une contradiction.

²⁸⁵ SACCOMANO, Eugène, *Op. cit.*, p. 25.

²⁸⁶ GARDEL, Fabrice (réalisateur), *Op. cit.*

Chapitre troisième

Évaluation de la réputation de Giono grâce au texte du *Journal*

Après avoir retracé un tronçon de la vie de Jean Giono dans le chapitre précédent, cette partie sera le lieu d'un examen attentif du contenu même de son journal. L'objectif est simple : connaître l'avis et le sentiment de Giono sur ce qui lui arrive, sur ses propres actes et sur ce que les gens, les journaux et la rumeur disent de lui. Nous avons établi, toujours dans le chapitre précédent, que le *Journal* était un texte d'un degré de fiabilité suffisant pour approcher la pensée et les intentions de Giono avec confiance. Dès lors, le contenu de ce journal se révèle être un outil capital pour appréhender la personnalité de l'auteur. Après le détail factuel (qui se veut tributaire d'une certaine vision objective) des années de sa vie qui sont pertinentes pour notre étude, nous nous proposons maintenant d'approcher une subjectivité afin de voir à quel point « personnage public » et « personnage privé » se recoupent. Si, comme il le lui a été reproché, Giono a collaboré de quelque manière que ce fut, il est hautement improbable que le *Journal* ne contienne aucune trace d'une telle attitude. Nous avons aussi donné précédemment une idée de la diversité de textes qui peuvent cohabiter dans un journal et démontré que celui de Giono ne fait pas figure d'exception. Cependant, un choix dans toute cette diversité a dû être opéré. Nous avons, en effet, délaissé tout ce qui, dans le *Journal*, concerne les œuvres en gestation pour nous concentrer sur les éléments aptes à venir étayer, confirmer ou infirmer nos thèses. Au vu de la masse que représente le *Journal* de Giono et afin de rendre la lecture de ce chapitre plus confortable, les éléments retenus seront distribués selon plusieurs thèmes. D'abord, la trajectoire politique et l'engagement de Giono : avec son rapprochement des communistes, sa prise de distance avec ceux-ci, l'affirmation de son individualisme, son pacifisme intégral et la dépréciation de son action engagée ainsi que de son prophétisme. Ensuite, tout ce qui concerne ses actes privés avec, notamment, les rumeurs sur sa richesse, les marques de sa générosité et son rapport à l'argent. Bien sûr, nous nous attarderons sur la présence ou non de propos « délicats » qui nourrissent les accusations dont il fait l'objet. Nous essayerons aussi de voir à quel point Giono correspondait à cet être naïf et maladroit que P. Citron s'acharne à décrire avant de terminer par les réponses de Giono lui-même, dans son journal, aux rumeurs et aux attaques qui l'assaillent.

Convaincu que l'écriture diaristique capte une certaine vérité du moment, ce chapitre va un peu à l'encontre des affirmations de P. Laborie pour qui « l'écriture au jour le jour, sans délai, trompe et se trompe²⁸⁷ » et de Giono lui-même : « Oh évidemment on n'écrit pas tout dans un Journal. Non pas qu'on ne le veuille pas, on voudrait. On n'écrit même pas souvent l'essentiel. Ce n'est pas une question de sincérité. C'est le choix immédiat qui se trompe²⁸⁸ ».

III.1 La trajectoire politique

Les années 1930 furent fondamentales dans l'évolution de la trajectoire politique de Jean Giono. Il y est amené à réagir de différentes manières aux événements et à la tension engendrée par la probabilité croissante d'une nouvelle guerre. Nous avons exposé toute une série de faits (signature de tracts et de manifestes, collaboration à certaines revues, offres de soutien...) qui vont désormais être considérés sous un jour nouveau puisqu'ils vont être mis ici en perspective avec le regard que Giono porte sur ceux-ci. Évidemment, c'est une période où toute personne publique, ou qui a du moins quelque poids dans le débat public, est amenée à prendre position sur les questions qui agitent la sphère politique. Les intellectuels de gauche, tout au long du XX^e siècle, ont le choix entre deux positions, identifiées par L. Rasson et entre lesquelles Giono oscillera : « faut-il s'engager dans l'action révolutionnaire aux côtés du communisme international, ou garder à tout prix son indépendance en préservant la pureté d'un certain nombre de principes moraux tels la Vérité, l'Esprit, l'Individu ?²⁸⁹ ».

A) Le rapprochement avec le communisme

Jean Giono, pendant toute une partie des années 1930, s'est trouvé quelques affinités avec la mouvance communiste. Il s'accordait à plusieurs idéaux de ce mouvement, étant profondément antifasciste et refusant de faire la guerre. Cette proximité avec les communistes a même fait penser à certains que Giono était rattaché au PC, ce qu'il ne fut pourtant jamais. Dans son *Journal*, cette proximité est illustrée par les nombreux échanges qu'il entretient avec,

²⁸⁷ LABORIE, Pierre, « L'idée de Résistance et les mots des journaux intimes » dans CURATOLO, Bruno et MARCOT, François dir.), *Op. cit.*, p. 37-58.

²⁸⁸ GIONO, Jean, « Journal », dans *Journal, poèmes, essais*, p. 307.

²⁸⁹ RASSON, Luc, *Op. cit.*, p. 27.

entre autres, Louis Aragon. Dès les premières pages du *Journal* (1935-1939), ce dernier sollicite la contribution de Giono pour une intervention en faveur de communistes menacés d'exécution en Allemagne. Giono, bien que blessé au pied, projette de faire le voyage en Allemagne pour arranger leur situation : « Le devoir, c'est d'y aller. Je crois que ma famille me laisserait faire mon devoir (28/05/35)²⁹⁰ ». Finalement il ne fait pas le voyage, son état physique étant trop incertain, mais à la demande d'Henri Barbusse, il écrit plutôt une déclaration le 1^{er} mai dans laquelle il fustige les assassinats de révolutionnaires et de pacifistes. Aragon et Giono sont de bonnes connaissances, presque des amis à cette époque. À la fin du mois de juin 1935, Louis Aragon, dans une lettre qui figure dans le *Journal*, demande à Giono s'il peut venir passer quelques jours chez lui (Giono lui aurait proposé auparavant), car il dit avoir besoin de se reposer à la campagne. La relation qu'Aragon entretient avec Giono, qui semble donc amicale, se révèle aussi potentiellement quelque peu intéressée. En effet, le *Journal* fait état de plusieurs requêtes de collaboration de Giono à *Commune* (organe de l'AEAR) dont Aragon est rédacteur en chef²⁹¹. Le 4 octobre 1935, Aragon requiert encore la signature de Giono, mais pour un manifeste cette fois (réponse des antifascistes au manifeste des intellectuels fascistes concernant l'action italienne en Abyssinie) : Giono donne son accord et partant, sa signature quelques jours plus tard.

Commune n'est pas le seul périodique de gauche qui cherche à afficher la paraphe du Manosquin dans ses numéros. Comme lorsqu'une lettre d'André Chamson informe Giono de la création d'une nouvelle tribune. Il s'agit de *Vendredi*, fondée avec Andrée Viollis et Jean Guéhenno. Pour celle-ci, Chamson souhaite obtenir la collaboration de l'auteur du *Grand Troupeau*, « tout cela pour servir à notre bataille commune – que nous sommes en train de gagner (31/07/35)²⁹² », lui dit-il encore à la fin du mois de juillet 1935. La relation avec *Vendredi* sera houleuse, Giono reprochant à ses rédacteurs de ne pas être assez francs ou même assez libres. Il enverra tout de même plusieurs textes à la revue, dont *Orion-fleur de carotte* en décembre 1935 dans lequel il affirme déjà sa haine de la guerre : « Pour moi, tous les conflits sont fratricides (07/12/35)²⁹³ ». Le *Journal* garde la trace de certains désaccords entre les deux parties. Malgré ceux-ci, Giono acceptera de collaborer à la revue jusqu'à la moitié de l'année 1937, car il estime qu'ils sont « tous solidaires de la réussite de ce journal dont la déconfiture servirait nos adversaires plus qu'elle nous désolerait (10/01/36)²⁹⁴ ». *Vendredi* et Giono ont des

²⁹⁰ GIONO, Jean, *Journal*, *Op. cit.*, p. 7.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 32, 37.

²⁹² *Ibid.*, p. 45-46.

²⁹³ *Ibid.*, p. 82.

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 96.

objectifs communs ; ils sont « liés par un combat commun (24/02/36-30/03/36)²⁹⁵ ». Son *Journal* témoigne de sa volonté plus ou moins constante de contribuer au succès de *Vendredi* jusqu'en juillet 1937, époque à partir de laquelle il commence à poser des conditions trop difficiles à respecter pour des sympathisants du PC. Giono communique clairement ses sentiments sur ce qui est publié dans la revue à Andrée Viollis : « Il n'y a [...] qu'une seule façon d'être pacifiste c'est d'être *antimilitariste pur*. C'est le militaire qui crée la guerre, qu'il soit fasciste ou antifasciste, et de l'antifascisme guerrier, je n'en veux pas non plus (03/07/37)²⁹⁶ ». Dans cet extrait, le point de désaccord principal entre Giono et les communistes fait jour, même si le ton est encore courtois. Mais les petites fractures remontent au moins à 1935. En effet, Giono avait déjà pesté dans son *Journal* (après avoir reçu une invitation pour un congrès d'écrivains à Paris avec Gide, Aragon et Malraux) contre certains des communistes, écrivains eux aussi, et qui « se donnent volontiers l'allure d'orateurs publics (15/06/35)²⁹⁷ ». A priori, l'attaque ne concerne pas André Gide, homme pour lequel il a beaucoup d'admiration, de respect et d'amitié. Cette relation fut d'ailleurs réciproque comme en témoignent les nombreuses lettres de Gide intercalées dans le *Journal*. Celles-ci se clôturent souvent de manière chaleureuse (avec, par exemple, des formules affectueuses) : « j'ai compris combien mon affection pour vous était profonde et vive. Je ne veux plus laisser passer longtemps sans vous revoir (03/05/35)²⁹⁸ ». Gide viendra même plusieurs fois rendre visite à son ami à Manosque. Il profite de ces occasions pour lui lire des pages de son propre journal, qui ne seront pas sans effet sur Giono : « J'y trouve la réponse à toutes mes interrogations les plus secrètes sur le communisme (25/07/35)²⁹⁹ ». Les deux hommes ont d'ailleurs connu des trajectoires qui présentent certaines similitudes. D'abord séduits par le mouvement communiste, ils s'en détourneront à peu près en même temps, comprenant que le communisme est en mutation et ne s'oppose désormais plus à une guerre.

Les premiers mois de la tenue du *Journal* coïncident aussi plus ou moins avec le début de l'expérience du Contadour. Il ne s'agit pas là d'une activité politique à proprement parler. Mais rappelons que Giono a guidé un groupe de personnes dans sa Provence natale et ceux-ci ont fini par s'installer dans des granges (puis des maisons et des fermes) pour passer du bon temps dans ce lieu-dit qu'est le Contadour. Cependant, le discours qu'il tenait là-bas était en accord avec la pensée qu'il développait dans ses communications à caractère politique. Il

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 107.

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 211.

²⁹⁷ *Ibid.*, p. 25.

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 12.

²⁹⁹ *Ibid.*, p. 35.

s'extasie notamment, dans les pages de son *Journal*, sur le premier séjour au Contadour lors de son retour (le 15 septembre 1935). Il y insère aussi des lettres de « contadouriens » qui ont été au comble de la joie pendant ce séjour comme, par exemple, Jean Vacher, Eugène Martel ou encore Robert Berthoumieu : « Je ne puis détacher ma pensée de tous et ma solitude est riche de toute la joie que tu as si généreusement essaimée autour de toi (15/09/35)³⁰⁰ ».

Giono commente aussi des événements plus ponctuels de son activité politique dans son journal. Il conserve notamment la lettre (classée à la date du 30 décembre 1935) de la communiste Anna Seghers et du pacifiste et antifasciste Lion Feuchtwanger qui le prient de donner sa contribution à un livre d'hommage aux martyrs allemands antifascistes³⁰¹. Plus tard, le 2 juin 1937, il archive la lettre de remerciements qu'il a reçue pour être intervenu en faveur de la levée des sanctions qui planaient sur l'anarchiste Élicain Vézian.

B) La prise de distance par rapport au communisme

Au fil des mois, les dissensions qui existent entre Giono et les communistes vont s'exacerber. Nous venons de voir que Giono prend définitivement ses distances avec les activités du PC en 1937. Pourtant, grâce au témoignage de son *Journal*, il apparaît que cette rupture couvait depuis longtemps. Depuis plusieurs années, il revendiquait intérieurement une certaine autonomie, que des intérêts communs avec le communisme l'encourageaient à réprimer. Alors que ses prises de position publiques ont pu donner l'impression à certains qu'il était affilié au PC, il écrivait, déjà en 1935, dans son *Journal*, qu'il allait suivre une route à part, sachant qu'elle ne serait certainement pas sans embûches :

C'est le moment d'aller plus profond dans ce qu'on doit exiger des gauches. C'est le moment de me séparer de la foule pour de plus en plus réclamer de la netteté, de la pureté et de l'action. C'est de plus en plus le moment de me dresser contre le bavardage et les bavards. Je vais être seul sans doute et sans doute suspect. J'aurai pour moi mon estime et, le crible ayant passé à travers mes amis, l'estime de ceux qui resteront. Plus, si je ne me trompe pas, le bien anonyme que je ferai à la cause du prolétariat. [...] Je me méfie de l'intelligence de Gide et de Malraux, de la partialité mystique de Barbusse, du bon garçonisme de Chamson, de cette sorte d'écroulement majestueux de Romain Rolland (15/07/35)³⁰².

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 53-54.

³⁰¹ *Ibid.*, p. 87.

³⁰² *Ibid.*, p. 31.

Cette volonté de séparation trouve aussi à se concrétiser dans sa correspondance. Preuve en est lorsqu'il répond à Henri Poulaille (lettre publiée en revue) qu'il faut aller « au-delà du communisme (20-25/09/35)³⁰³ ». Cette formule fait sentir à Aragon que Giono n'est pas élément tout à fait acquis à la cause communiste et il lui envoie, en réponse, une lettre qui contient déjà les germes de la rupture, bien que les formules de politesse soient toujours de mise entre les deux écrivains : « [...] croyez-vous vraiment à *cet au-delà du communisme* dont vous parlez ? Ne craignez-vous pas que le combat pour cet *au-delà* ne se réduise à un combat *contre* le communisme ? (20-25/09/35)³⁰⁴ ». Toujours dans cette idée de liberté par rapport au communisme, Giono s'insurge quand Louis Brun « apprend » qu'il a quitté le PC : « Je n'ai pas quitté le parti communiste dont je n'ai jamais fait partie. J'étais et je suis toujours un sympathisant avancé. J'ai nettement expliqué que je n'allais de ce côté que pour défendre éperdument la paix et la vie. J'ai pleinement réservé ma liberté d'action et mon droit de critique (28/09/35)³⁰⁵ ». Il commence donc à s'éloigner des communistes, et de tout régime politique en général, mais d'abord plus par la pensée que par l'action. Pourtant, au vu des notes trahissant un certain scepticisme à propos du communisme, qui se multiplient au fil des pages du *Journal*, la scission semble inévitable. Tout en « [se] méfi[ant] de plus en plus des communistes (16/10/35)³⁰⁶ », son refus d'adhésion se porte contre tous les régimes politiques en vigueur à cette époque. Il dénonce, dans son *Journal*, à la fois la « veulerie du gouv. [sic] français (16/10/35)³⁰⁷ » et son dégoût pour Laval (« Laval est ignoble³⁰⁸ »), comme il reste sans pitié envers « tous ces systèmes qui font sacrifier une génération au profit des générations futures (07/12/35)³⁰⁹ ». Au cours de l'année suivante (1936), Giono s'emporte intérieurement, pour finir par fulminer, contre le communisme. Son *Journal* lui sert alors de déversoir pour sa haine croissante de l'idéologie communiste :

En ce moment je déteste les communistes et je crois que ça va être bientôt la rupture totale entre eux et moi (21/03/36).

Je me suis séparé totalement des communistes dans mon cœur (29/10/36).

Mon Avant-Propos à *Je ne peux pas oublier* décide de ma rupture avec les communistes, ou plus exactement les staliniens (09/11/36).

Non, je ne suis pas communiste, Je ne l'ai jamais été et je m'en éloigne de plus en plus (18/11/36).

Persuadé actuellement qu'il faut refuser fascisme, nazisme et « communisme » [sic] (20/11/36).

³⁰³ *Ibid.*, p. 56.

³⁰⁴ *Ibid.*

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 58.

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 63.

³⁰⁷ *Ibid.*

³⁰⁸ *Ibid.*

³⁰⁹ *Ibid.*, p. 81.

Vous ne détruirez pas le fascisme en créant en face du fascisme de droite un fascisme de gauche (26/11/36).

L'*unanimité* va bientôt rejeter violemment tous ces salauds de communistes actuels. Ils seront responsables de l'égorgement des peuples autant que les fascistes. Ce sont des *fascistes*. (26/11/36)³¹⁰.

Giono est donc devenu progressivement anti-communiste, sans pour autant se rattacher à une autre entité politique. Il est convaincu que ses convictions ne peuvent s'accommoder avec aucune des parties en présence. Ce sentiment, lui aussi, s'affirme dans son *Journal* de plus en plus à partir de 1936 avec des formules comme : « Je ne me connais aucune patrie, ni la France ni la Russie et je ne veux rien défendre, même pas la dictature du prolétariat. Ni elle ni rien ne vaut la vie d'un seul homme. Je déserte de l'Armée rouge comme je déserte de l'armée française. Je déserte de toutes les armées (21/03/36)³¹¹ ». Il est bien conscient que ce genre de résolutions conduit à l'isolement : « Je suis un peu plus que communiste. Un parti qui n'a pas encore de nom et qui n'en aura jamais parce qu'il n'est pas un parti (18/11/36)³¹² ». Deux jours après cette affirmation, il rappelle sa proximité avec Gide (qui revient alors d'URSS) bien qu'il se considère encore plus non-conformiste que l'auteur des *Nourritures terrestres*. Les derniers liens qui unissent Giono aux communistes tiennent peut-être dans sa collaboration à la revue *Vendredi*, qui se veut une tribune de penseurs libres, mais à laquelle contribuent plusieurs sympathisants du PC. Quelques petits incidents (quiproquo à propos d'articles envoyés à d'autres journaux) opposent Giono à l'équipe de *Vendredi* en mars 1937, sans pour autant marquer la fin définitive de la contribution du Manosquin à la revue. À l'été 1937, les vues de *Vendredi* et de Giono divergent trop que pour encore s'accorder. Un peu moins d'un an plus tard, il confie dans une lettre à Jean Paulhan : « J'ai pour l'équipe de *Vendredi* le plus profond mépris. Il y a dans ces gens une platitude et une lâcheté très ordinaire qui ne peut en aucun cas s'accorder avec ma façon de penser et de procéder (14/05/38)³¹³ ».

L'année 1938 voit aussi paraître la *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix* dans laquelle Giono développe son intuition que « seul le monde paysan peut constituer cette force d'opposition capable d'arrêter la guerre³¹⁴ ». L'Allemagne a annexé l'Autriche et, pour beaucoup, la guerre semble désormais inévitable (la *Lettre aux paysans* paraît en décembre 1938). Puisque Giono pense la guerre comme une « conséquence logique des choix d'une

³¹⁰ *Ibid.*, p. 110, 144, 149, 154, 156, 158, 158.

³¹¹ *Ibid.*, p. 110.

³¹² *Ibid.*, p. 154.

³¹³ *Ibid.*, p. 246.

³¹⁴ MARION, Annabelle, « Jean Giono : au-delà du romancier, un penseur politique », dans *Acta fabula*, vol. 19, n° 3, 2018.

civilisation qui s'est orientée vers l'industrie, la technique, le capitalisme³¹⁵ », le monde paysan apparaît comme la seule part de la société capable de se dresser contre une déclaration de guerre. Évidemment, Giono y développe l'idée d'une opposition pacifiste qui, selon lui, serait capable d'enrayer les mécanismes qui conduiront au conflit mondial. C'est une position qui relève d'une grande originalité « dans le champ intellectuel de l'entre-deux-guerres : renvoyant dos à dos le fascisme et le communisme, l'écrivain choisit une troisième voie, celle du pacifisme paysan³¹⁶ ». Cette *Lettre*, qui représente peut-être l'apogée de la posture « individualiste anarchiste³¹⁷ » de Giono, est donc une autre manière de marquer la rupture avec le communisme qui pousse désormais pour un réarmement et une préparation à la guerre. Cette position de Giono, qui revendique toujours un pacifisme tandis que tous se préparent à la guerre, contribue à l'isoler du reste des autres écrivains qui prennent position. Pire encore, son pacifisme « apparaît comme une idéologie ne tenant pas compte des réalités et faisant le jeu de la stratégie d'Hitler au lieu de réellement s'opposer à lui³¹⁸ ». Il est alors vu comme quelqu'un de prêt à des compromis avec Hitler alors que sa seule ligne de conduite tient dans le refus de la guerre et la conservation de la paix à tout prix.

C) *Le pacifisme intégral de Giono, une position résolument autonome*

Les années lors desquelles Giono développe une pensée et une action politiques n'offrent donc pas, à la lumière de ce qu'il confie à son *Journal*, une vision totalement lisse et unifiée du personnage. D'abord officiellement proche des communistes avant de s'en détourner violemment, Giono a pourtant toujours occupé une position à part. J. Meurant a récemment dévoilé à ce propos que le Contadour pour Giono, expérience qu'il dépréciera par la suite, se rapproche d'une tentative de créer son propre groupe, son propre parti, dans lequel « il ne pourrait tenir le premier rôle qu'en étant seul³¹⁹ ». Plus que de suivre les idées des uns et des autres, il profite des occasions de partager ses idées et ses convictions propres. Ce sont donc des accointances de circonstances qui ont pu faire croire à certains qu'il était communiste. Heureusement, nous disposons de son *Journal*, œuvre qui prouve qu'il fut surtout résolument pacifiste, envers et contre tout.

³¹⁵ *Ibid.*

³¹⁶ *Ibid.*

³¹⁷ MEURANT, Jack, *Op. cit.*, p. 69.

³¹⁸ MARION, Annabelle, *Op. cit.*

³¹⁹ MEURANT, Jack, *Op. cit.*, p. 33.

Le mot pacifiste, il est vrai, peut cependant regrouper une grande diversité de positions qui diffèrent quelque peu, comme l'a identifié L. Rasson à la suite de J. Defrasne :

Simple volonté pratique d'éviter la guerre de la part de l'homme politique qui ne s'oppose pas pour autant à l'armée, le pacifisme peut devenir la source d'inspiration du juriste visant à établir les règles de l'arbitrage en cas de conflit, ou du philosophe soucieux de conférer des limites précises au concept de guerre juste. Enfin, le pacifisme peut être intégral : c'est la position adoptée par ceux qui considèrent la guerre comme le mal absolu³²⁰.

C'est de cette dernière forme de pacifisme que relève l'attitude incarnée par Giono. Elle trouve son expression dans les pages du *Journal*, des premières aux ultimes entrées. Le 2 mai 1935, il consigne déjà cette réflexion : « Rien à faire contre la guerre. Je continue³²¹ ». Neuf ans plus tard, alors que la Libération approche, il conserve toujours une hantise de la guerre, bien que l'espoir qu'il avait en débutant son journal se soit mué en amertume : « La révolution continue, sans grandeur, assassinat dans l'ombre des gens sans défense. Je ne m'apitoie pas sur la mort des gens qui font la guerre (02/07/44) ». Entre ces deux entrées, il consigne un très grand nombre d'actions et de pensées pacifistes qui témoignent de ses convictions profondes. Évidemment, ces notations foisonnent davantage dans le *Journal* (1935-1939) que dans le *Journal de l'Occupation*. De 1935 à 1939, guidé par un espoir, qui s'amincit au fil des mois, Giono se contraint à faire tout ce qui lui est possible pour combattre l'éventualité d'un second conflit mondial. Les lignes ci-dessous ne sont qu'une sélection parmi toutes les entrées dans lesquelles se manifestent le pacifisme de Giono, les reproduire toutes serait laborieux :

Écrit hier des résolutions contre la guerre pour *Le Monde* du 1^{er} août (19/07/35).

Intention de créer une *Organisation Jean Giono – contre la guerre*. Avoir 300 noms inscrits d'hommes qui s'engageront à se réunir et à résister à un ordre de mobilisation. Se faire fusiller en bloc, si on l'ose. Des deux façons c'est la démolition de ce rouage graissé qu'est l'ordre de mobilisation (28/09/35).

André Gide va venir pour quelques jours ici. M'entretenir loin de Paris de la position que j'ai prise vis-à-vis de tous les partis politiques (même communisme) qui est PAIX par tous les moyens et contrer tous les gouvernements. Il est d'accord avec moi mais il n'ose pas le dire. [...] Mais s'il n'ose pas ça m'est égal d'être seul, puisque j'ai raison. Et à la fin j'aurai raison (10/10/35).

Refus de la guerre. C'est la résolution à laquelle je suis finalement, après mûre réflexion, arrêté depuis plusieurs années, et je n'en bougerai pas ; jamais. Sous aucun prétexte : que ce soit guerre de droite ou guerre de gauche ou de n'importe quel côté. Je refuse. Même si la France, la Russie et tout ce qu'on veut sont envahis par Hitler, plus Mussolini, plus La Rocque, plus Daudet, plus le pape (19/03/36).

Au moment où l'alerte intérieure de la France recompose sans soulever d'indignation les heures qui précèdent les déclarations de guerre : au plein milieu de cette remise en main, je tiens à déclarer purement et simplement que mes actes personnels se conformeront exactement à ce que j'ai écrit dans *Refus d'obéissance* (07/09/38).

³²⁰ RASSON, Luc, *Op. cit.*, p. 25.

³²¹ GIONO, Jean, *Journal*, *Op. cit.*, p. 11.

Je n'ai plus du tout envie de faire de la littérature de manifeste. Je veux indiquer clairement et simplement l'ultimatum de notre action (13/09/38)³²².

Outre ces courts extraits, Giono rédige parfois de plus longs paragraphes dans lesquels il développe ses réflexions sur l'approche de plus en plus imminente de la guerre. Par exemple, en mars 1938, il impute la popularité de l'idée d'une guerre à la récente révolution espagnole, pour laquelle chacun a pris son parti : « On ne peut pas ne pas être écoeuré, prendre parti, se mettre en colère, vouloir punir les assassins des femmes et des enfants. Si on se laisse entraîner par ce sentiment *on est prêt à faire la guerre* (19/03/38)³²³ ». Il insère aussi des extraits de sa correspondance ou de télégrammes dans lesquels il donne son accord pour signer différents manifestes, comme celui qu'Alain lui propose de cosigner le 20 mars 1938. Le nom de Giono est recherché, car il est désormais populaire (grâce aux succès de ses romans principalement). Beaucoup convergent vers lui afin de profiter de ses conseils, ce qu'il n'apprécie pas particulièrement : « De toutes parts on me demande quoi faire ? Visites, lettres. Je ne donne d'ordre à personne. Je n'ai aucun remède général. Je dis seulement ce que *moi* je ferai et en ce sens la déclaration [se conformer à son *Refus d'obéissance*] que j'ai adressée hier est une réponse générale (08/09/38)³²⁴ ». L'avant dernière entrée du *Journal (1935-1939)*, datée du 1^{er} juillet 1939, précède la déclaration de la guerre de seulement deux mois. Alors que le conflit semble inévitable pour une énorme part des intellectuels, il s'exprime encore en faveur de la paix (par espoir, naïveté ou dépit ?) : « Décidé au combat pour la paix maintenant. Tant pis ou tant mieux. C'est le moment de tout jouer : quitte ou double (01/07/39)³²⁵ ».

La distinction la plus marquante entre les deux parties du *Journal* de Giono réside dans la transition entre le ton gonflé d'espoir et de combativité (malgré quelques moments de découragement), qui colore les pages du *Journal (1935-1939)*, et une expression de dépit et de dégoût, constitutive de la seconde partie. Sans grande surprise, cette petite rupture entre les deux ensembles s'explique par la déclaration de la Seconde Guerre mondiale, à laquelle s'ajoute une expérience de la prison pour Giono. Dans le *Journal de l'Occupation*, il fait preuve d'une plus grande lucidité qui engendre des réflexions désabusées, voire fatalistes. Par exemple, dès qu'il reprend son journal en septembre 1943, il constate qu'à son grand regret, « personne ne déteste la guerre. On déteste les ennemis, on déteste ceux qui peuvent menacer vos richesses, on ne déteste pas la guerre. Et aucune horreur ne la fera détester (22/09/43)³²⁶ ». L'originalité

³²² *Ibid.*, p. 34, 59, 62, 110, 263, 268.

³²³ *Ibid.*, p. 236.

³²⁴ *Ibid.*, p. 263.

³²⁵ *Ibid.*, p. 308.

³²⁶ *Ibid.*, p. 317.

qui caractérise ses réflexions réside aussi dans l’amalgame qu’il fait des différents belligérants. Selon lui, l’Allemagne, et encore moins tous les Allemands, ne sont responsables de la guerre. Celle-ci est due à quelques hommes, dont la nationalité n’importe finalement que très peu. Il opère, en ce sens, une sorte de nivellement entre les différentes parties :

Je ne crois pas que les Allemands sont une race élue mais, à plus forte raison, je ne crois pas que les Russes le soient. Ni les uns ni les autres. Dieu n’est pas Français, mais il n’est pas non plus étranger (02/11/43).

Que dieu nous débarrasse des patriotes de tous les pays. Jamais aucune idée ne fera plus de mal que l’idée de patrie (23/11/43)³²⁷.

Sa désillusion et son repli ont pour autre cause son attitude le jour de la mobilisation. Il a, en effet, répondu à l’appel lorsque la France a déclaré la guerre à l’Allemagne (pour les raisons qui ont été exposées plus tôt dans ce travail) alors qu’il avait écrit, entre autres, le texte *Refus d’obéissance* quelques mois plus tôt. Dans son *Journal*, il écrit une réponse à un commentaire de Montherlant dans laquelle transparait une certaine frustration en même temps qu’il réaffirme ses convictions pacifistes : « Il n’y a rien de noble que le pacifisme. Et croyez bien, monsieur de Montherlant, que ça exige du nerf de toréador et du muscle de sportif. Et beaucoup plus de courage que la guerre. J’ai fait la guerre de 14 assez bien. *Je n’ai pas pu faire le pacifique en 39* (12/11/43)³²⁸ ». Il n’a certes pas pu faire le pacifique, mais il n’a pas servi pour autant (si ce n’est que quelques jours) lors de la Seconde Guerre mondiale. Si ses positions pacifistes révélaient déjà la singularité de la pensée de Giono pendant les années 1930, son autonomie se creusera encore pendant les années d’Occupation. Le 1^{er} septembre 1939, il a abandonné l’espoir d’intervenir sur le cours des choses. Haïssant la guerre qu’il impute partiellement à l’idée de patrie, il choisit le retrait de toute forme d’adhésion, purement et simplement : « Alors, rester comme je le suis étranger aux Allemands, Anglais, Américains, et Russes. Pas ennemis, pas amis, étranger et ne me mêlant de rien ni d’un côté ni de l’autre (01/04/44)³²⁹ ». L’auteur du *Grand Troupeau*, quelques jours avant d’être arrêté une seconde fois, constate l’échec de son action et de ses idées : « Il faut voir clairement et reconnaître que j’ai eu tort de croire au pacifisme. Cela n’est pas fait pour l’homme. Il faut exalter la guerre. Alors on est “bien vu”. Car cela est profondément humain (29/08/44)³³⁰ ».

³²⁷ *Ibid.*, p. 344, 381.

³²⁸ *Ibid.*, p. 356.

³²⁹ *Ibid.*, p. 415.

³³⁰ *Ibid.*, p. 477.

Pour L. Rasson, Giono fait partie des hommes qui « ne se font guère d'illusions sur la nature de l'homme³³¹ ». Il nous semble que cette affirmation n'est valide que pour une petite moitié de sa vie, celle qui suit la déclaration de la Deuxième Guerre mondiale évidemment. En effet, l'action de Giono avant-guerre ne correspond pas à celle d'un homme désillusionné, au contraire. Toujours selon L. Rasson, « le pacifisme, avant tout, réside dans une intention critique. Le pacifisme se veut dynamiteur des illusions que propagent les discours³³² ». Dans cette approche, Giono peut de fait être considéré comme un dynamiteur d'illusions, celles que les gens se faisaient à propos de la guerre, puisqu'il a « dénoncé, méprisé, inconditionnellement, toute guerre et tout système (capitalisme ou nationalisme) qui mène à la guerre³³³ ». Giono a toujours tenu à garder son autonomie par rapport à tous les partis politiques et systèmes de pensée. Il a seulement offert son support aux communistes dans un premier temps, et donc peut-être un peu mis de côté cette autonomie, bien qu'il n'ait jamais perverti sa pensée ou trahi ses convictions. Seulement, il a existé, à un moment, une conjoncture qui s'est matérialisée sous la forme d'une poursuite d'objectifs communs, du moins Giono l'a-t-il pensé, entre le communisme et lui. Pour C. Chonez, Giono a toujours souscrit à un « individualisme absolu, avec ses conséquences économiques, sociales, politiques³³⁴ ». Elle s'étonne même qu'il ait pu être affilié au PC dans l'esprit de certains (« par quelle erreur pouvait-on au même moment le taxer de communisme ?³³⁵ ») alors que, pour un observateur extérieur, sa proximité avec les communistes suffisait certainement à l'amalgamer à eux.

Que certains pensent qu'il a été affilié au PC n'est pas très grave, tout au plus il s'agit d'une erreur compréhensible tant les positions étaient mouvantes dans cette agitation politique d'avant-guerre. Mais qu'il soit, ou ait été vu comme un homme qui ne s'est pas opposé au nazisme, voire même qui s'en est accommodé, est beaucoup plus problématique. A. Marion, en analysant *La Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix*, cherche les racines de cette vision peu glorieuse de Giono. La chercheuse juge ce texte profondément inactuel : son propos n'est plus à l'ordre du jour au moment de sa publication. Le vrai problème est que la *Lettre* sera, après la déclaration de guerre, appréhendée dans « un nouveau contexte de lecture qui fait apparaître le pacifisme intégral de Giono comme un acte de démission devant le totalitarisme³³⁶ ». Les communistes, qui cherchaient à accaparer le nom de Giono et ont échoué,

³³¹ RASSON, Luc, *Op. cit.*, p. 26.

³³² *Ibid.*, p. 16.

³³³ CHONEZ, Claudine, *Op. cit.*, p. 100.

³³⁴ *Ibid.*

³³⁵ *Ibid.*

³³⁶ MARION, Annabelle, *Op. cit.*

se serviront de ce texte à la Libération pour alimenter la rumeur de sa lâcheté et de sa trahison. Giono ne semble pas doué pour naviguer dans les époques troubles, comme l'illustre sa *Lettre* : elle constitue « un contre-sens historique, [...] une erreur d'appréciation³³⁷ », selon É. Schaelchli. Giono, dont toutes les actions visaient un maintien de la paix, a prôné un « pacifisme qui loin de freiner la guerre, a au contraire servi le jeu d'Hitler et favorisé le désastre de la seconde guerre mondiale³³⁸ ». Reste à savoir si un homme qui a toujours clamé sa hantise de la guerre et sa volonté viscérale de paix peut être tenu responsable d'une débâcle militaire. Cette analyse d'É. Schaelchli tient compte des circonstances historiques qui ont succédé aux prises de positions de Giono. La lecture qu'il est désormais possible de faire des actes et des textes du Manosquin ne devrait pas tenir compte de la connaissance des événements postérieurs à ces mêmes actes et textes. Le nazisme a triomphé pendant les années qui succèdent à l'activité pacifiste de Giono. Mais son point de vue se veut universel et transhistorique. Si cet avis atteignait ce statut idéal pour Giono, la guerre n'existerait pas. Ou si elle éclatait, les coupables seraient uniquement les bellicistes. Mais il en va autrement et beaucoup de reproches ont pu être portés à l'encontre de l'écrivain, du fait qu'il n'identifiait pas l'hitlérisme comme cause première et essentielle du potentiel conflit mondial. En effet, il avait saisi les causes plus profondes qui ont mené à une nouvelle guerre. Il voulait triompher de ce qui « constitue précisément le problème de la crise qui déboucha sur la seconde guerre mondiale [*sic*], à savoir l'aliénation de l'humanité à la technique, à l'argent, à l'industrie³³⁹ ». Son combat prend plus pour objet la guerre de manière générale que le cas de la Seconde Guerre mondiale en particulier. Obnubilé par sa lutte contre les progrès (qu'il ne considérait pas vraiment comme tels) techniques, Giono s'est peut-être aveuglé devant des réalités qui étaient alors face à lui et qui étaient celles du national-socialisme³⁴⁰. Même après coup, il est toujours difficile de savoir si Giono faisait plutôt figure de réactionnaire (célébration du monde paysan et dépréciation l'industrialisation) ou de penseur moderne (sorte d'écologiste avant l'heure). Pour un lecteur actuel, le constat peut être fait que « le “progrès” et la “raison” n'ont finalement abouti qu'à des guerres toujours plus violentes et ont donné naissance à une société de consommation aliénante, semblant courir à la catastrophe³⁴¹ » : considéré sous ce jour nouveau, le propos de Giono est encore pourvu d'une grande actualité.

³³⁷ SCHAELECHLI, Édouard, *Jean Giono, Le non-lieu imaginaire de la guerre. Une lecture de l'œuvre de Giono à la lumière de la Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix*, Paris, Eurédit, 2016, t.2, p. 275, cité dans MARION, Annabelle, *Op. cit.*

³³⁸ *Ibid.*

³³⁹ *Ibid.*, t.1, p. 295.

³⁴⁰ RASSON, Luc, *Op. cit.*, p. 28.

³⁴¹ MARION, Annabelle, *Op. cit.*

D) Le reniement de son action pacifiste

Il apparaît désormais de manière assez claire que la personnalité de Giono n'est pas simple, limpide, univoque ou unifiée, mais plutôt complexe, floue, traversée de contradictions et d'ambiguïtés. Cette complexité trouve à s'épanouir pleinement dans le discours a posteriori qu'il tient sur ses années d'engagement. Son *Journal* démontre que ses activités de nature politique l'accaparaient tout de même grandement, bien qu'il répète à plusieurs endroits que ce qui, à ses yeux, importe le plus est l'élaboration de son œuvre, la création romanesque.

Son *Journal* témoigne de l'engouement qui le submerge lorsqu'il croit pressentir le haut potentiel de ses actions pacifistes sur le maintien de la paix. Il s'exprime même, par moments, sur un ton prophétique qui lui fut beaucoup reproché et qu'il nie avoir jamais adopté. Il clame qu'il a toujours parlé pour lui et lui seul, tandis qu'à chacun revenait la tâche de réfléchir sur ses propres actions. Pourtant, ce ton de prophète et cet enthousiasme ne sont pas absents du *Journal* (1935-1939). Par exemple, l'année 1935 offre à lire un Giono gonflé d'espoir et à la recherche de solutions : « De plus en plus je crois être utile en prenant parti dans le travail politique des masses en présence actuellement. Il faut faire le procès de la production du matériel en même temps que le procès de la rareté (31/10/35)³⁴² ». Cette conviction se renforce encore au cours de l'année 1936, moment où émerge son idée un peu délirante d'une révolte paysanne qui emporterait tout sur son passage : « Je ne cherche pas à me faire suivre. Je cherche à dire la vérité, et j'ai sûrement dit la vérité. [...] Bientôt vous verrez que j'ai été encore meilleur prophète que ce qu'on croyait³⁴³ ». Dans sa lettre à Pierre Scize du 30 novembre 1936, il se fait plus catégorique encore : « Je peux vous *certifier* avec *la plus entière assurance* qu'il faut désormais compter sur une véritable révolte paysanne ORGANISEE au moindre geste communiste (10/11/36)³⁴⁴ ». Cette idée de révolte l'obsède pendant plusieurs mois, si bien que son journal accueille des réflexions qui frisent l'égocentrisme :

Je viens de voir clairement que ma voie m'éloigne de plus en plus des chemins ordinaires et des tribunes vulgaires, et qu'il faut que je parle à mon temps d'une position au-delà des positions humaines (24/12/36).

D'ici cinq ans, je veux qu'on ne puisse plus rien faire sans qu'on soit obligé de prévoir et de compter avec mes réactions (13/03/37)³⁴⁵.

³⁴² GIONO, Jean, *Journal*, *Op. cit.*, p. 67.

³⁴³ *Ibid.*, p. 158-159.

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 160.

³⁴⁵ *Ibid.*, p. 165, 178.

Il est assez difficile d'identifier les facteurs qui pourraient expliquer la possibilité d'une telle révolte dans l'esprit de Giono. En tous cas, il en parle avec une grande assurance. Pourtant, il n'est pas incapable de se remettre en question, notamment lorsqu'il est taxé de prophétisme : « Ai-je le ton de prophète qu'on me reproche ? On aurait raison. C'est la chose la plus ridicule du monde (08/10/37)³⁴⁶ ». Après ces phases d'emportement un peu délirant sur la révolution paysanne, il adopte l'attitude qu'il dira plus tard avoir toujours campée : affirmer sa propre position en accord avec sa propre pensée, sans dire à personne ce qu'il est tenu de faire.

La légende de prophète qui lui colle à la peau se nourrit aussi très certainement de l'expérience du Contadour. Il y faisait figure de personnage central (il fut même décrit comme un « mage ») parmi les contadouriens : son avis, son savoir et ses conseils y étaient recherchés. Plusieurs notes de son *Journal* témoignent du plaisir qui était le sien lors de ces petites retraites dans les montagnes de Provence. Souvent, il jetait ses impressions sur le séjour à peine revenu à Manosque. De cette manière, il écrit en avril 1937 : « Un Contadour de froid et de glace mais admirable de fraternité. Le meilleur à mon avis (06/04/37)³⁴⁷ » ; ou encore en septembre de la même année : « Le III^e Contadour a été admirable. Dépassé toutes les prévisions les plus optimistes (24/09/37)³⁴⁸ ».

Il s'efforcera pourtant, dans le discours qu'il tiendra après-guerre à propos de ses années « d'engagement », de gommer les traces de ce cocktail d'enthousiasme et d'espérance. Lorsque sont évoquées, a posteriori, ses actions à visée pacifiste, Giono essaye toujours d'en amoindrir l'importance. Après la Seconde Guerre mondiale, il campe une posture de désengagement. La construction de celle-ci s'accommode alors assez mal de certains de ses textes ou prises de position en faveur de la paix. Il minimise donc la plupart d'entre eux : « Sa *Lettre* étant devenue inactuelle, gênante, voire irrecevable, il la renie, et avec elle toute la période dite « du Contadour³⁴⁹ ». En 1956, C. Chonez présente un Giono dont « l'expérience et l'âge, comme on dit, et certains déboires plus précis, l'ont guéri de faire la morale aux gens, et de chanter pour les gens³⁵⁰ ». Les raisons de ce revirement de situation plongent leurs racines dans l'échec de son action pacifiste, mais aussi dans les événements de l'immédiat après-guerre. Giono est tombé en disgrâce, en tous cas aux yeux du Comité national des écrivains (qui régit la vie littéraire de l'époque). Cette tourmente, il la doit justement à son activité pacifiste que les communistes, alors au pouvoir, tentent de muer en collaborationnisme. Il est alors aisément

³⁴⁶ *Ibid.*, p. 218.

³⁴⁷ *Ibid.*, p. 186.

³⁴⁸ *Ibid.*, p. 217.

³⁴⁹ MARION, Annabelle, *Op. cit.*

³⁵⁰ CHONEZ, Claudine, *Op. cit.*, p. 8.

compréhensible que Giono souhaite se détourner de certains de ses actes et minimiser l'importance d'une période qu'il lui est difficile d'assumer dans l'immédiat³⁵¹. Il serait cependant erroné d'attribuer ce revirement de position à une simple adaptation aux circonstances. La preuve en est dans le changement de ton qui caractérise ses œuvres postérieures à la Libération. Celles-ci, malgré leur coloration nouvelle, s'inscrivent tout de même dans un processus continu : il n'y a pas de réelle ligne de démarcation qui ferait la distinction entre un Giono « première manière » et un Giono « seconde manière ». Il reste que lors de sa rencontre avec le Manosquin en 1956, C. Chonez note qu'il « se traite assurément de nigaud quand il songe à l'espèce d'apostolat où l'entraîna, vers 1935, ce goût de l'amitié intimement mêlé au puissant instinct de bonheur, à une idée très personnelle de sa réalisation³⁵² ». Il juge très sévèrement les moments de bonheur qu'il décrivait à ses retours du Contadour : « *J'ai été un couillon au Contadour*, dit-il aujourd'hui crûment³⁵³ ». Cette vision dépréciative des actions d'avant-guerre, et principalement du Contadour, est appuyé par P. Citron, à propos duquel A. Marion reste sceptique. À la suite d'É. Shaelchli, elle considère que le biographe de Giono a créé un « mythe autobiographique » consolidé lui-même par un « écran biographique »³⁵⁴. Il reste cependant, et c'est sans doute le plus important pour un écrivain, que les romans de Giono ont été profondément marqués par tous les événements qui se sont succédé entre le début des années 1930 et la fin des années 1940. Il n'est pas question ici de faire un amalgame, ou un raccourci beaucoup trop simpliste, entre les trajectoires publique et artistique de Giono, mais il est difficile de n'y voir aucune corrélation : « L'œuvre a subi le contrecoup direct du repli. Nous avons un poète épique, un romancier paysan, un lyrique panthéiste, un conteur, un peintre et un symphoniste de la nature, parfois un tragique ou un prophète biblique, un prédicateur pacifiste, un révolutionnaire. Tout cela est balayé. Il en naît l'observateur et l'analyste le plus pénétrant, le magicien le plus subtil de ce monde humain auquel il se figure n'être plus lié que par une intense curiosité – bref l'auteur des *Chroniques*³⁵⁵ ».

³⁵¹ MARION, Annabelle, *Op. cit.*

³⁵² CHONEZ, Claudine, *Op. cit.*, p. 99.

³⁵³ *Ibid.*, p. 108.

³⁵⁴ SCHAELECHLI, Édouard, *Op. cit.*, t.2, p. 78, cité dans MARION, Annabelle, *Op. cit.*

³⁵⁵ CHONEZ, Claudine, *Op. cit.*, p. 109.

III.2 La générosité de Giono

A) La légende de sa richesse

Jean Giono est un auteur qui a connu un succès croissant à partir de son premier roman (*Colline*, 1929). Sa notoriété littéraire grandit tout au long des années 1930, jusqu'à faire de lui un des auteurs français majeurs de son époque (sa correspondance avec des sommités du monde littéraire en témoigne). Évidemment, le succès artistique s'accompagne d'une directe et non négligeable amélioration de sa situation matérielle (qui lui permet d'abandonner son travail « alimentaire » à la banque). Loin d'être avare, il fait profiter son entourage de cette réussite. Il acquiert « le Paraïs », demeure dans laquelle il logera désormais avec sa famille, contribue à l'achat de la maison qui fera office de lieu de rendez-vous pour les séjours au Contadour, devient propriétaire des fermes qui lui permettront de ravitailler famille, amis et hôtes... Il ne manque de rien, vit à son aise, sans être dans l'opulence pour autant. Pendant la guerre, il dispensera son aide à peu près à tous ceux qui la réclame, qu'elle soit d'ordre financière ou pas. Mais une rumeur de plus court à son sujet : il serait riche et vivrait plus que confortablement cette période très rude pour la plupart des citoyens français. Cette rumeur prend encore de l'ampleur tandis qu'il est de plus en plus critiqué (après le reportage dans *Signal*, ses rencontres avec l'occupant en 1942...). Le *Journal de l'Occupation* a gardé des traces de cette rumeur qui surprend Giono, parfois même jusqu'à le faire sourire. Il prend pourtant la peine de répondre à ces accusations qui le touchent, même si ce n'est qu'en confiant ses réponses à son *Journal* : « Car, si j'ai écrit *Le Voyage* pour le théâtre c'est pour qu'enfin j'ai un peu de paix dans l'ordre des soucis pécuniers [*sic*] (il faudra que je me parle un peu de ma légende, un de ces jours et en particulier de ma "richesse" : l'année de 1940 vécue avec 20 000 pour toute l'année, neuf personnes et, actuellement donner des chiffres) (20/09/43)³⁵⁶ ». Dès lors, son *Journal* se transforme de temps à autre en carnet de comptes, comme pour se dédouaner d'une éventuelle richesse : « Un autre sujet de comique [*sic*], personnel celui-là, surgirait de la confrontation de ma véritable situation pécuniaire et de la légende qui court à ce sujet. [...] Je dois 80 + 37 + 6 = 123 000 et j'ai 30 000 (02/11/43)³⁵⁷ ». Cette rumeur n'est pas seulement le fait de quelques adversaires isolés, mais procède d'une vision partagée par l'opinion publique. Les racines de celle-ci sont difficiles à définir, mais certaines erreurs relayées par de grands médias y ont très

³⁵⁶ GIONO, Jean, *Journal*, *Op. cit.*, p. 314.

³⁵⁷ *Ibid.*, p. 345.

certainement contribué : « Radio National annonce que Marcel Pagnol condamné à Aix au procès Cinéma (ce qui est juste) m'a versé 4 millions ! (inutile de dire que je voudrais bien. Possibilité alors de donner de l'argent à la ville pour créer ici une maternité, à la clinique) (08/11/43)³⁵⁸ ». La rumeur de la richesse de Giono courra, malheureusement pour lui, jusqu'à son second emprisonnement sans qu'il puisse l'enrayer et, parfois, elle sera même étoffée : « Encore la légende de ma fortune "immense", de mes flatteurs, de ma cour, de mon "évolution" dans une lettre de J. Cousin d'Aubervilliers. Je lui réponds avec des faits précis sur la vérité. Tout cela est au fond cocasse (11/08/44)³⁵⁹ ».

B) Un généreux à tout prix

La lecture du *Journal* offre une tout autre vision du train de vie qu'a mené Giono. S'y dessine au fil des pages le portrait d'un homme d'une extrême générosité, qui sacrifie son confort et endure même des périodes de difficultés matérielles assez profondes pour venir en aide à sa famille, à ses amis, mais aussi aux amis des amis et même à de parfaits inconnus. Déjà pendant les années qui précèdent la guerre, il partage l'argent que lui envoient ses éditeurs pour soulager la détresse d'individus qui évoluent dans son entourage. Par exemple, une note d'août 1937 nous apprend que sa notoriété ne modifie pas profondément son rythme de vie : « Que j'ai passé de 800 F par mois (du temps de la banque) à près de 10 000 maintenant, sans modifier ma façon de vivre. En *donnant* plus, tout simplement (13/08/37)³⁶⁰ ». Plus encore, il ne réclame pas toujours l'argent qui lui est dû, comme après son procès pour droits d'auteur avec Pagnol qu'il prend en pitié : « Je rentre de Marseille où je suis allé essayer de me faire payer par Pagnol. Trouvé un homme à bout, vidé, faible, désespéré. Je n'ai rien osé demander de ce qui m'était dû (14/12/37)³⁶¹ ». Ses difficultés financières s'expliquent aisément par le nombre d'individus qui sont hébergés chez lui et par l'entretien de deux petites fermes qui lui coûtent beaucoup plus qu'elles ne lui rapportent en ravitaillement :

Le Français s'estime riche quand il a 50 000F. Pour moi, je ne les ai pas. Je ne les ai pas, libres et à ma disposition. Je travaille pour vivre exactement. Il y a neuf personnes à ma table, mes deux fermes sont minuscules et me coûtent au lieu de me rapporter. Je ne m'en plains pas. Je suis obligé d'avoir recours à mes éditeurs trois à quatre fois par an et à ce jour j'ai en tout et pour tout à mon compte au Crédit Lyonnais 20 000 F (c'est facile à vérifier) et je dois 60 000

³⁵⁸ *Ibid.*, p. 350.

³⁵⁹ *Ibid.*, p. 464.

³⁶⁰ *Ibid.*, p. 216.

³⁶¹ *Ibid.*, p. 229.

au percepteur et 32 000 au maçon qui a arrangé les appartements de la Margotte [...] (24/10/43)³⁶².

Je ne suis même pas à mon aise avec Salomé qui cependant est simple, mais c'est que je lui rends trop de services : je lui ai donné un attelage de labour, une moissonneuse-lieuse, un trotteur, une vache, fait refaire les hangars, donné une pompe électrique, un broyeur (avec lequel il gagne 2000 F par semaine de son propre aveu), je lui ai donné un poste de T.S.F. de 6000 F et je dois, dans cette énumération, oublier au moins un bon tiers de ce que je lui ai donné (26/10/43)³⁶³.

Les aides qu'il dispense autour de lui sont des dons, non des prêts. Il n'exige rien en retour de la part de ceux qui bénéficient de ses générosités. Beaucoup lui sont très reconnaissants et ne font appel à lui qu'en dernier recours, lorsqu'ils sont absolument sans ressource, comme Gaston Pelous : « Il (Pelous) m'avoue ne plus vivre qu'au jour le jour. Il me demande si je ne peux pas l'aider. Si, mon vieux lapin, j'en ai les larmes aux yeux. On est là pour ça. Il en aura assez de 5000 F. Je voudrais de tout mon cœur faire plus. Mais je n'ai presque rien (13/12/43)³⁶⁴ ». D'autres sont beaucoup plus ingrats avec Giono et profitent ouvertement de sa bonté. « Madame Ernst » en est certainement le meilleur exemple. Épouse de Max Ernst et Juive, elle vit au crochet de Giono depuis sa libération d'un camp dans lequel elle a été détenue avec d'autres ressortissants allemands. Giono la prend en pitié, elle qui est désormais séparée de son mari et de son fils, tous deux ayant pu rejoindre les États-Unis. Giono l'aide de toutes les manières sans qu'elle ne lui manifeste aucune gratitude ou reconnaissance :

Mauvaise nouvelle, dit-elle (Mme Ernst), il faut que je me fasse opérer. Quelque chose dans le ventre, ça sera cher. Je lui demande combien. 5 000 F. Je lui ai dit de venir me voir samedi (26/10/43).

Je lui assure que je ne ménage jamais mon aide quoi que je pense de celui ou de celle à qui je la donne [...]. Car je lui (Mme Ernst) ai depuis plus de trois ans donné sans cesse plus que ce que je lui ai promis : argent (de ma poche), aide matérielle auprès des pouvoirs publics [...], aide spirituelle [...] (27/10/43)³⁶⁵.

En février 1944, elle vient encore quémander 1000 francs pour subir une intervention de chirurgie esthétique au visage (injections pour paraître plus jeune), en pleine période d'Occupation... Le don est presque devenu un geste machinal pour Giono :

Je donne rarement ce que j'ai promis. Je donne souvent moins ou rien et très souvent plus, beaucoup plus, « trop plus ». Tellement plus que ce que je donne n'a plus aucun rapport avec qu'on m'a demandé et ce que j'ai promis : et ainsi, ce que je donne ne compte plus et je dois toujours ce que j'ai promis (21/11/43).

³⁶² *Ibid.*, p. 332.

³⁶³ *Ibid.*, p. 334.

³⁶⁴ *Ibid.*, p. 379.

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 335, 337.

Je ne dis plus tout ce que je donne. Je ne le marque plus, c'est effrayant (22/02/44)³⁶⁶.

Il donne tant et plus, jusqu'à se mettre lui-même dans l'embarras. De fait, quand vient l'échéance de payer ses impôts à la fin de l'année 1943, il est contraint de se séparer d'objets qui lui sont chers sur le plan sentimental :

Je m'en veux de toutes mes générosités qui m'ont obligé à me séparer de ces manuscrits que j'aime et que je destinais à mes filles (01/01/44).

J'ai maintenant les mêmes soucis d'argent qu'en janvier. La vente de deux manuscrits n'a suffi qu'à nous faire vivre pendant 6 mois. Je ne gagne pas pour vivre. Il va me falloir vendre d'autres manuscrits. Si j'y réussis. Sinon, vendre une ferme (03/06/44)³⁶⁷.

Les lignes ci-dessus donnent un aperçu de l'aide matérielle que Giono a prodiguée autour de lui, mais nous sommes très loin d'une liste exhaustive de toutes les faveurs financières dont a bénéficié son entourage élargi. Et encore, il ne s'agit que d'aide matérielle. Elle fut certes la bienvenue chez tous ceux qui l'ont reçue et elle aura causé de gros soucis à Giono, mais les autres formes d'aide auxquelles il souscrit sont peut-être plus importantes encore et certainement plus risquées. Parmi celles-ci, il y a l'assistance qu'il offre au couple Gerull-Kardas, deux Allemands en exil qu'il héberge ou entretient. Son *Journal* nous apprend qu'il leur porte aussi secours (et parvient à obtenir l'aide d'André Gide) lorsqu'ils reçoivent un ordre de refoulement. Cette action est loin d'être un cas isolé. Les entrées du *Journal*, datée des 7 et 8 juin 1937, reprennent deux lettres, l'une expédiée et l'autre reçue. Dans la première, Giono adresse une demande de pension à Léon Blum, par une longue description élogieuse, pour son ami peintre Eugène Martel, désormais dans le besoin. La seconde contient la réponse de Blum : il s'engage à tout faire pour accéder à la requête de l'écrivain manosquin. Après les Gerull-Kardas et Martel, Giono porte assistance à un certain Jan Meyerowitz, Allemand et Juif, qui connut plus tard un certain succès en tant que pianiste aux USA. Les notes concernant cet homme, qui fit tout pour se procurer un piano et en jouer alors qu'il avait à se cacher de la Gestapo et de la police de Vichy, forment une petite saga :

Ce matin à 8 heures Mme Seguin est venue m'avertir de la part de Meyerowitz qu'on l'arrêtait pour le conduire au camp de concentration des Mées. Fait le nécessaire pour l'aider (23/10/43). Utilisé mes journées d'hier et d'avant-hier à sortir Meyerowitz du camp des Mées, camp de travailleurs étrangers n°702. [...] Enfin à 4 heures j'ai acheté M(eyerowitz) 1 200 F par an que je payerai 100 F par mois et le camp me le détache comme ouvrier agricole à la Margotte (26/10/43).

Mon intervention pour sauver Meyerowitz a fait grouiller tout le panier de crabes juif de Manosque. [...] Alors moi, bel imbécile, je vais aux Mées et je tire M. de là sans me demander

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 367, 403.

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 386, 436.

s'il est juif ou non, sachant seulement qu'il est emmerdé et tout ça a l'air de me retomber à pic sur le nez (27/10/43).

Est-ce que Meyerowitz me foutra la paix aujourd'hui ? [Lettre de Meyerowitz :] Si vous n'êtes pas encore antijudaïque ce sera moi alors qui vous le fera être. Même en me transformant en saint Cécile [*sic*], même je ne pourrais jamais être d'un mérite [*sic*] suffisant qui compenserait les emmerdements que ma inique personne vous apporte. Je suis honteux ! (19/11/43).

M. ne s'inquiète que de l'argent. Il réclame de l'argent car il a engagé une cuisinière !!! Oui, je dis la triste mais l'absolue vérité, il a engagé une cuisinière (06/12/43)³⁶⁸.

Il exaspère visiblement et logiquement Giono, qui n'arrête pourtant pas de se décarcasser pour voler à son secours dès que la situation l'y amène. Un Allemand supplémentaire, aussi en exil, aura la chance de croiser la route de Giono. Heureusement, il se montrera bien plus discret et reconnaissant envers son bienfaiteur. Giono l'héberge au Paraïs, le nourrit et l'emploie : « Charles : [...] maintenant mon jardinier, homme à tout faire. Allemand, sans doute communiste, en tous cas sympathisant. [...] Est serviable fidèle, bon caractère, très dévoué. [...] Mange à ma table bien entendu. Et 600 F par mois, plus tout ce qu'il me demande chaque fois qu'il le demande (08/11/43)³⁶⁹ ». Sans reproduire tous les extraits qui montre la bienveillance de Giono, notons simplement que le journal conserve la trace des personnes qu'il aide. Parmi ceux-ci, relevons encore le fermier Salomé qu'il emploie dans une de ses fermes, les Meysonnier qui fuient Toulon suite aux bombardements, André Maurin (le cousin d'Élise, l'épouse de Giono) et sa famille, Martel qui est emprisonné à Banon par la Gestapo, le fils de Gaston Pelous qui a fui Marseille, Louis Meyer qu'il libère du S.T.O., le couple Curet dont le mari est emprisonné et un « jeune ménage avec une petite fille au bastidon, rescapés de Toulon, très apeurés ³⁷⁰ ». Giono pousse sa générosité jusqu'à la compromission : cacher des Allemands en exil et des Juifs n'est évidemment pas sans risque pendant l'Occupation... D'autres situations lui demandent de gros efforts et, même s'il rechigne ou se plaint, il finit toujours par s'investir pour ceux qui nécessitent son secours. Notamment, quand le fils d'Hélène Laguerre est arrêté par la police à Grenoble et risque d'être fusillé, Giono peste contre lui et sa sœur qui lui demande d'intervenir : « Alors qu'en moi-même je me dis simplement Bande de petits Jean-foutres, Alain, toi et ta sœur, petites putains et petits paresseux sans caractère ni valeur (02/01/44)³⁷¹ ». Malgré cette colère passagère, même si ça lui coûte, il se résout à faire le nécessaire : « Mais je donne tout de suite à Jacqueline une lettre sans restriction pour A. de Châteaubriant (et même qui me compromet) et une autre pour Montherlant (dans laquelle je suis parfaitement ridicule) ; et je demande des services idiots à mes amis. Et je sais que tout

³⁶⁸ *Ibid.*, p.332, 333, 336, 365, 377.

³⁶⁹ *Ibid.*, p. 350.

³⁷⁰ *Ibid.*, p. 465.

³⁷¹ *Ibid.*, p. 387.

cela me retombera sur le nez (02/01/44)³⁷² ». Pour ses amis, il est donc prêt à tout. Même quand il est conscient que ses actions seront certainement interprétées à son encontre, il ne recule pas :

Demain je vais à Marseille faire des démarches pour soulager la peine de Madame Martel dont le fils et le mari ont disparu dans les prisons, on ne sait plus où ils sont. J'ai demandé une lettre d'introduction pour le chef de la Gestapo et je vais aller le voir. Cela m'indispose. Pour les malintentionnés ceci pourrait être fâcheusement interprété, et le sera n'en doutons pas (03/04/44)³⁷³.

Cette générosité, dont il a conscience qu'elle peut lui être néfaste, ne l'abandonne pourtant jamais durant les années d'Occupation. Jusqu'aux ultimes mois et jours qui précèdent la Libération, sa maison fait figure de refuge parmi la tempête des événements (rumeurs, bombardements, combats...) qui agitent la Provence comme le reste de la France : « La maison peu après [les bombardements] est comme un camp de réfugiés : arrivent Marcel, André et leurs femmes, puis plus tard Blavette et sa femme (19/08/44)³⁷⁴ ».

Quelques jours avant son arrestation, il doit bien sentir que les choses vont se gâter pour lui, car il rédige un résumé (non exhaustif) de son action bénéfique pendant la guerre :

Je lui dis : Je souhaite que chacun ait autant fait que moi pour les malheureux traqués par la Gestapo, aussi bien juifs (Meyerowitz, Lévine, Mme Ernst) que pour les communistes (Charles Fiedler) que pour les réfractaires (Francis Dessaud, Roger-Paul Bernard, Durieux, les fils Bonnefoy, Jules de Cavaillon). Le premier refuge des réfractaires dans les Basses-Alpes a été chez moi au Contadour. [...] Et j'ai oublié les sœurs Fradisse et j'oublie tout ce que j'ai fait en plus. Nous verrons bien s'ils oublient aussi (ce à quoi je m'attends d'ailleurs). Et j'oubliais André (23/08/44)³⁷⁵.

Un tel passage semble contredire quelque peu l'hypothèse de la spontanéité presque totale du *Journal*. Il est difficile de déterminer si un tel extrait plaide en faveur d'un journal composé comme une défense future à un moment où Giono se sent de plus en plus menacé. Ou si le *Journal* sert ici simplement de support à la prise de notes.

C) Le rapport de Giono à l'argent

La rumeur de richesse qui circule à propos de Giono, en plus de ne pas tenir compte de sa situation et de ses actions, va aussi à l'encontre de son attitude face à l'argent. Il associe en

³⁷² *Ibid.*

³⁷³ *Ibid.*, p. 417.

³⁷⁴ *Ibid.*, p. 468.

³⁷⁵ *Ibid.*, p. 474.

effet ce dernier à la progression de la civilisation technique (processus funeste selon lui). Dans sa mise en valeur d'un monde paysan, il est très sévère envers l'argent, qu'il juge corrupteur. L'argent enchaîne les hommes qui se battent pour en amasser le plus possible. Ce rapport conflictuel qu'il entretient avec l'argent se trouve explicité et résumé dans son *Journal*, dont le passage ci-dessous est représentatif :

Je suis sans pitié pour l'argent. Il n'y a qu'une chose contre laquelle je sois sans pitié, c'est l'argent. À voir la façon dont je traite l'argent on imagine que je suis riche, car c'est la désinvolture que j'aurais si j'étais riche. Et je suis pauvre. Mais j'ai contre l'argent ma liberté, car j'ai employé à me battre contre l'argent tout l'effort que couramment on emploie à se battre pour lui (03/12/37)³⁷⁶.

Sa dénonciation des vices qui, pour lui, sont associés à l'argent se concrétise aussi dans un ouvrage comme *Les Vraies Richesses*, texte sans pitié pour la civilisation moderne qui sacrifie la joie et les plaisirs simples pour amasser des biens. Il y déplore que beaucoup d'individus n'aient désormais que l'argent pour mesurer la valeur des choses. Il expose clairement, et avec ironie, ce constat en parlant de la farine : « ça ne rapporte plus d'argent, donc ça n'a plus de valeur, donc ça n'est plus rien puisque, dans notre société, l'argent est la seule valeur, l'argent est la seule richesse³⁷⁷ ». L'argent, et la civilisation technique qui va de pair avec lui pour Giono, dénature le rapport de l'homme à la nature en l'habituant à « la conservation des fausses richesses, à l'économie de la richesse³⁷⁸ ».

III.3 Les propos tendancieux du *Journal*

D'aucuns, pour alimenter la vision d'un Giono collaborateur, n'ont pas hésité à isoler quelques passages du *Journal* pour étayer leur thèse. Ce sont chaque fois les deux ou trois mêmes extraits qui sont sélectionnés. Le problème de ce procédé provient du fait que ces extraits sont chaque fois dissociés de l'économie générale du texte qui les encadre. Il est dès lors facile de sortir quelques phrases de leur contexte pour en faire les arguments d'une thèse d'un Giono cultivant des sympathies pour la collaboration. Face à cette pratique, il nous semble nécessaire de remettre ces extraits dans leur contexte, sans vouloir dédouaner Giono de quoi ce

³⁷⁶ *Ibid.*, p. 225.

³⁷⁷ GIONO, Jean, édition publiée sous la direction de CITRON, Pierre, avec la collaboration de GODARD, Henri, DE MONTMOLLIN, Violaine et SACOTTE Mireille, « Les Vraies Richesses », dans *Récits et essais*, Paris, Gallimard, 1989, p. 199.

³⁷⁸ *Ibid.*, P. 205.

soit, mais pour essayer de s'approcher au plus près de la réelle signification de ces passages jugés « compromettants ».

Le fragment qui se révèle sans doute être le plus « problématique » est celui que cite Richard Golson dans *Jean Giono et la « collaboration »*³⁷⁹, texte très critique à l'égard de l'attitude de Giono pendant l'Occupation. Il extrait du *Journal* quelques lignes d'une conversation avec Vladimir Rabinovitch, une connaissance juive qui avait fait partie de l'aventure du Contadour et qui demande à Giono son avis sur le problème juif :

Il me demande ce que je pense du problème juif. Il voudrait que j'écrive sur le problème juif. Il voudrait que je prenne position. Je lui dis que je m'en fous, que je me fous des Juifs comme de ma première culotte ; qu'il y a mieux à faire sur terre qu'à s'occuper des Juifs. Quel narcissisme ! Pour lui il n'y a pas d'autre sujet. Il n'y a pas d'autre chose à faire sur terre qu'à s'occuper des Juifs. Non. Je m'occupe d'autre chose (03/01/44)³⁸⁰.

Son emportement peut sembler exagéré, comme il est assez aisé de le relativiser. Prises isolément, ces lignes dévoilent un Giono flirtant avec un discours proche de l'antisémitisme. Il faut pourtant mettre en perspective ces propos avec ses actions concrètes et le reste de son discours. Dans la partie précédente, nous rappelions qu'il a aidé de nombreux Juifs à se cacher de la Gestapo, ou plus simplement à survivre pendant les années d'Occupation. Les trois personnes auxquelles il a apporté le plus d'aide pendant cette période, qui sont sans doute Karl Fiedler, Madame Ernst et Jan Meyerowitz, sont toutes les trois juives. De plus, il serait tout à fait injuste d'attribuer le même poids à quelques lignes jetées avec colère dans un journal privé qu'à des actions publiques qui s'étalent sur plusieurs mois, voire années, et pour lesquelles leur auteur se met en danger. Son *Journal* fait aussi état d'autres colères assez violentes, mais toujours passagères. Souvent il s'empporte contre un membre de sa famille ou un ami avant de s'en repentir presque immédiatement. Sa mère, son oncle, Aline (sa fille aînée), mais aussi un ami comme Gide, n'y échappent pas (et il ne s'agit là que d'un échantillon) :

Tout est fait de mauvaise grâce. Quand par hasard cette mauvaise grâce n'est pas assez visible, on insiste tellement que c'est chaque fois à un millimètre du drame. Ma mère va à la cuisine et ronchonne à voix haute. Ou bien m'appelle grossièrement. L'oncle se comporte comme une brute sans scrupule. [...] L'oncle, parasite de mon père, mon parasite à moi [...]. Il me déteste brutalement. Je sens qu'un jour il faudra que je l'abatte à coups de poing comme un chien ou qu'il me tue (08/11/35).

Toute la famille du côté de ma mère (ma mère y comprise, hélas) sont d'horribles gens qui ne se consolent jamais de ne pas m'avoir tenu en esclavage comme ils ont fait de mon père (22/11/35).

³⁷⁹ GOLSAN, Richard, « Jean Giono et la “collaboration” : nature et destin politique », *Op. cit.*, , p. 89.

³⁸⁰ GIONO, Jean, *Op. cit.*, p. 389.

À midi, à table, vive et brève altercation avec Aline [...]. Caractère orgueilleux et inflexible, mauvais fond, égoïste, intraitable, sans tendresse ni vraie affection (26/03/44). Confirmation de toutes les craintes que j'avais pendant la crise. Démission totale des grands vieillards [Martin du Gard Alain Gide]. Pas un ne veut prendre ses responsabilités. Pourtant ils en ont (13/10/38)³⁸¹.

Le *Journal* donne donc à voir un homme aux prises avec ses bonheurs quotidiens, ses joies, ses espoirs, mais aussi ses tracasseries, ses désillusions et ses moments d'émportement. Isoler quelques lignes de leur contexte afin de corroborer une thèse d'un Giono peu compatissant sur la question juive (et donc plus enclin à se ranger du côté de l'occupant) ne représente, selon nous, pas la solution la plus efficace pour quelqu'un dont l'objectif poursuivi serait l'appréhension la plus fine possible de la personnalité de Giono.

III.4 La naïveté présumée de Giono

La vision la plus couramment répandue de Giono (qui est notamment établie par Pierre Citron) fait de lui un homme trahi par sa propre naïveté, par une sorte de bêtise indélicatement inhérente à sa personne. Le *Journal*, encore une fois, se révèle être une précieuse source d'informations pour étudier la validité de ce présupposé qui joue un rôle prépondérant dans le comportement de Giono face à l'occupant. En effet, il est primordial de savoir si nous sommes face à un homme qui, par naïveté, a été trompé par des hommes plus astucieux que lui ou si l'attitude de Giono relève plutôt de l'ordre du calcul. Les lectures du *Journal* (1935-1939) et du *Journal de l'Occupation* offrent deux visions assez différentes de la potentielle naïveté de Giono. Avant que la guerre n'éclate, elle semble bel et bien fondée, tandis qu'elle fait place à une plus grande lucidité dans le deuxième volet du journal.

En septembre 1938, un peu avant les accords de Munich, il confie à son journal : « Il ne se passera rien de grave, j'en suis absolument certain mais ce qui s'est passé est assez grave pour qu'on prenne des dispositions nouvelles que je suis en train de préparer (10/09/38)³⁸² ». Cette optimisme presque indélicat tranche avec l'esprit sans doute plus aiguisé d'un Gide dans une lettre à Hélène Laguerre au sujet de leur ami commun : « J'étais pourtant un peu gêné de sentir combien ce geste pouvait plaire à l'Allemagne hitlérienne et encourager ses pires procédés d'intimidations (21/09/38)³⁸³ ». Deux mois plus tard, en novembre 1938, Y. Farge

³⁸¹ *Ibid.*, p. 71, 78, 413, 277.

³⁸² *Ibid.*, p. 265.

³⁸³ *Ibid.*, p. 271.

propose à Giono la fameuse rencontre avec Hitler (qui représente peut-être le sommet de la naïveté de Giono) : « Aujourd'hui je t'apporte une proposition brutale. Veux-tu avoir une entrevue avec Hitler ? J'ai bien réfléchi avant de t'embarquer dans cette aventure qui est *aujourd'hui faisable* (23/11/38)³⁸⁴ ». La réponse de Giono peut faire sourire le lecteur qui connaît désormais la funeste suite des événements : « Cher vieux, bien sûr que j'accepte, à condition toutefois que tu me laisses d'abord le temps de la réflexion et que toi de ton côté tu réfléchisses également dans le même sens de toute ton honnêteté. Je ne peux aller voir Hitler que pour lui proposer *en tout et pour tout* qu'il prenne *l'initiative d'un désarmement général, universel* (24/11/38)³⁸⁵ ». Il est difficile d'établir à quel degré Giono pensait réellement cette rencontre possible ou s'il voulait seulement ne laisser passer aucune action en faveur de la paix. Encore une fois, cette impression de naïveté se voit renforcée par la connaissance que nous avons des événements qui ont succédé à novembre 1938. Peut-être Giono a-t-il entrevu une chance, aussi minime soit-elle, d'enrayer le cours des événements. Ce projet relève donc peut-être plus de la tenue d'une ligne de conduite morale de l'auteur plutôt que d'une réelle naïveté.

En tous cas, ce caractère naïf semble s'être fortement atténué avec la déclaration de guerre et les années d'Occupation. Les espoirs de paix que cultivaient Giono ont été fauchés brutalement en septembre 1939. Dans son *Journal de l'Occupation*, il se penche sur l'action qu'il a menée avant-guerre, à propos de laquelle il constate son cuisant échec avec lucidité : « Pour moi je considère qu'il m'importe surtout de ne pas être dupe. C'est à quoi paisiblement je m'efforce. Je connais le malheur profond de notre génération et des suivantes, j'ai essayé avec mes moyens d'apporter un petit remède. Je reconnais que je ne peux rien (20/09/43)³⁸⁶ ». Même quand il agit dans la précipitation, il analyse son action, avec dépit parfois, comme lorsqu'il commente son intervention pour Meyerowitz (qui est emprisonné au camp des Mées) : « Chaque fois que je vais d'emblée et d'intuition vers quelque chose qui me paraît simplement humain, j'ai l'air de faire une bêtise (27/10/43)³⁸⁷ ». Quand il intervient plus tard pour le fils d'Hélène Laguerre (voir ci-dessus), son discernement est plus aiguisé : il sait que ses lettres à Châteaubriant et à Montherlant le compromettront et « que tout cela [lui] retombera sur le nez (02/01/44)³⁸⁸ ». Il n'ignore pas non plus que sa visite à la Gestapo de Marseille afin d'aider les Martel, père et fils, ne manquera pas d'être commentée négativement : « Pour les malintentionnés ceci pourrait être fâcheusement interprété, et le sera n'en doutons pas

³⁸⁴ *Ibid.*, p. 287.

³⁸⁵ *Ibid.*, p. 288.

³⁸⁶ *Ibid.*, p. 312.

³⁸⁷ *Ibid.*, p. 336.

³⁸⁸ *Ibid.*, p. 387.

(03/04/44)³⁸⁹ ». Une des dernières entrées du journal, toute en ironie et en dégoût, témoigne de la lucidité amère qui est désormais celle du pacifiste quelque peu naïf des années d'avant-guerre : « Il faut voir clairement et reconnaître que j'ai eu tort de croire au pacifisme. Cela n'est pas fait pour l'homme. Il faut exalter la guerre. Alors on est "bien vu". Car cela est profondément humain (29/08/44)³⁹⁰ ».

III.5 Les réponses de Giono à ses critiques

Au-dessus de l'ensemble de ce travail plane l'ensemble des critiques qui ont été adressées à Giono à propos de son action pendant la Seconde Guerre mondiale. Une fois de plus, l'étude de son *Journal* nous offre un point de vue privilégié pour les envisager directement. Évidemment, ses réponses aux attaques et aux critiques qui lui sont adressées pendant les années d'Occupation se retrouvent dans son *Journal de l'Occupation* plutôt que dans le *Journal (1935-1939)*. Reprécisons aussi que l'époque est confuse, que les commérages et les rumeurs circulent et qu'il est difficile pour chacun de se positionner à propos de faits établis. Cette confusion, Giono en fait état dès la reprise de son journal en septembre 1943 : « Il y a une telle confusion dans les esprits que, même parmi les meilleurs de ma connaissance il n'y en a plus qui sachent encore se conduire d'après les simples règles de la noblesse et de la grandeur (20/09/43)³⁹¹ ». C'est avec dépit et découragement qu'il encaisse les attaques que la rumeur et les journaux propagent. Le seul remède qu'il trouve à cela est de se plonger plus en avant dans l'écriture de ses œuvres : « Cependant comme il serait inutile – et d'ailleurs comment – d'aller contre [la rumeur des journalistes à son propos], je m'imagine que ce qui compte c'est l'œuvre. Je connais très bien la faiblesse de cette consolation, et comment l'œuvre elle-même peut être déformée mais, si elle réussit à passer le temps, elle passera le reste aussi (24/09/43)³⁹² ». Quelques mois plus tard, un article des *Lettres françaises* le prend à partie assez violemment, ce qu'il déplore une nouvelle fois dans les pages de son *Journal* : « Attaque contre moi dans *Les Lettres françaises* (feuille clandestine communiste) : je n'ai pas de talent et je fais école de lâcheté : vipère lubrique (17/03/44)³⁹³ ». Il est aussi bien conscient que certaines situations, parmi lesquelles figure sa visite à la Gestapo pour secourir son ami Martel,

³⁸⁹ *Ibid.*, p. 417.

³⁹⁰ *Ibid.*, p. 477.

³⁹¹ *Ibid.*, p. 311.

³⁹² *Ibid.*, p. 318

³⁹³ *Ibid.*, p. 409.

seront sans aucun doute mal interprétées. Il préfère alors prendre les devants en se défendant face aux potentielles critiques qui pourraient lui être adressées. Il en est ainsi de la visite de deux officiers allemands qui viennent faire dédicacer des livres par Giono : « Plus de peur que de mal. [...] Qui croirait que ces deux Allemands armés ne sont venus me voir qu'attirés par la gloriole littéraire. Faire comprendre ça aux gens de Manosque ou d'ailleurs serait assez difficile. Et faire comprendre aussi que j'ai signé froidement et simplement les livres, sans plus (12/05/44)³⁹⁴ ». Pendant l'épisode de la visite de ces deux officiers, Giono abritait toujours Karl Fiedler, Allemand communiste en exil, pour lequel le maître du Paraïs a fait diversion afin qu'il se cache : « Tenir des vies à bras tendus, et de tous les côtés des types qui menacent de vous chatouiller le dessous de bras, et à la mitraillette ! Réussirai-je à faire passer tout mon monde au-dessus des eaux (12/05/44) !³⁹⁵ ». Une des plus grosses accusations portées à l'encontre de Giono porte sur le reportage photographique qui lui fut consacré pendant l'Occupation dans les pages du magazine *Signal*, totalement acquis à la collaboration. La revue publiera plus tard une nouvelle photo de l'écrivain. Son témoignage relativise fortement la gravité apparente des faits :

Hier soir de retour de Forcalquier Ch. me fait remarquer que de nouveau *Signal* publie sans aucune autorisation de ma part une photo de moi. Procédé qui consiste à vouloir me forcer à prendre une certaine position ou tout au moins la figure de cette position. Ce que je me refuse absolument à faire et laisser faire. Je n'ai pas beaucoup de ressources contre. Après réflexion de la nuit j'en arrive à la solution suivante : écrire une lettre de protestation à la direction de *Signal* (copie jointe à ces notes) [...] (18/05/44)³⁹⁶.

Le journal garde aussi la trace de la réaction de Giono par rapport à l'article que Maurice Wullens a fait paraître dans *Jeunes Forces de France*. Dans ces pages, Wullens condamne durement l'attitude de Giono en 1939. Le titre de l'article parle pour lui-même : *Pour en finir avec une légende ; le refus d'obéissance de M. Jean Giono*. Giono confie à son journal que tous ses amis peuvent contredire aisément ce qui est dit dans cet article et qu'il ne prendra pas la peine de rédiger une réponse publique ou officielle à cet article. Outre la rumeur qui fait de Giono quelqu'un de riche, certains sont convaincus de sa proximité avec l'occupant. Il mentionne à ce propos, dans son *Journal*, la venue d'un jeune homme qui vient lui rendre visite : « Expliquez-moi : on m'a dit que vous aviez écrit au Maréchal et que vous aviez dit que vous désiriez la victoire des Allemands ». Ce à quoi Giono s'empresse de répondre : « Avez-vous vu quoi que ce soit de semblable ? Non. Alors ? Concluez vous-même (30/08/44)³⁹⁷ ». À

³⁹⁴ *Ibid.*, p. 426.

³⁹⁵ *Ibid.*

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 429.

³⁹⁷ *Ibid.*, p. 478.

peu près à la même date, la femme d'un membre du F.F.I. vient annoncer à Giono qu'il risque d'être bientôt arrêté. Il écrit dans son journal que cette déclaration le laisse presque indifférent avant de se rendre finalement compte des désagréments dont ses proches pourraient être l'objet. Il affirme pourtant ne pas redouter de devoir s'expliquer devant les autorités :

Je ne crains certes pas le Comité de salut public. Au contraire il me permettrait de donner publicité à l'action véritable que j'ai eue pendant l'occupation. Je songe qu'il est très facile de faire un résumé de faits tous parfaitement et aisément contrôlables qui feraient tomber ces messieurs sur le cul. Mais, c'est un tel étonnement si on les confronte avec la légende ! (06/09/44)³⁹⁸ ».

Se pencher sur le texte du *Journal*, dont nous avons établi précédemment le taux de fiabilité comme raisonnablement suffisant, nous amène à relativiser à peu près l'ensemble des piliers qui fondent la théorie d'un Giono collaborationniste. Ce texte authentique est en cela essentiel qu'il est une porte ouverte sur la sincérité de la pensée et des réactions de son rédacteur. Il offre à tous les lecteurs de Giono une perspective unique pour approcher cet auteur à la réputation polémique et controversée.

En effet, il nous a semblé judicieux de donner un peu plus d'espace à un texte dont des citations sont souvent utilisées pour étayer la thèse de nombreux articles. Souvent, celles-ci sont dissociées de leur contexte et certains auteurs profitent de cette absence de circonstances pour moduler la signification des phrases du *Journal*. C'est le cas, nous semble-t-il, de l'article de Richard Golsan (qualifié de « somme d'approximations partisans³⁹⁹ » par E. Saccomano), plusieurs fois précité, pour qui Giono, dans son journal, « se livre à des commentaires [...] compromettants⁴⁰⁰ ». Plus précisément, il extrait une phrase et dit de Giono qu'il ne fait pas de différence entre Alliés et nazis. Une analyse plus poussée du *Journal* et de l'action de Giono démontre aisément qu'une telle différence a bel et bien existé pour Giono : il n'a jamais écrit une ligne en faveur de la collaboration et il a aidé de nombreux résistants (même s'il les qualifie « d'assassins » ou de « voyous »⁴⁰¹). Le rejet de Giono pour tout conflit armé, et toutes les parties qui y prennent part, a fait naître, sous sa plume, des formules dans lesquelles tous les camps faisaient l'objet de cette répulsion. Mais de là à y voir une tolérance pour l'occupant ou le régime en place, il y a un pas que nous ne pouvons nous résoudre, en restant neutre, à franchir.

³⁹⁸ *Ibid.*, p. 481.

³⁹⁹ SACCOMANO, Eugène, *Op. cit.*, p. 39.

⁴⁰⁰ GOLSAN, Richard, « Jean Giono et la "collaboration" : nature et destin politique », *Op. cit.*, p. 89.

⁴⁰¹ *Ibid.*

Concrètement, en réponse à l'exposition (fin du chapitre II) de tous les éléments susceptibles d'ériger la réputation d'un « Giono collabo », les faits qui donnent une image contraire de l'écrivain se doivent aussi d'être réunis pour offrir un tableau complet du personnage. Une différence majeure distingue les deux ensembles d'éléments. Une certaine ambiguïté plane sur les actes encourageant à voir Giono comme sympathisant du régime de Vichy. En revanche, une telle ambivalence ne caractérise aucunement l'aide apportée par Giono et dont le *Journal* s'est fait le témoin.

Une bonne partie de l'aide que Giono dispense autour de lui prend la forme de l'hébergement de toute une série de personnes. Il y a notamment le Contadour qui, selon un témoignage postérieur d'un grand résistant (Jean Vial), a constitué un des premiers maquis. Les fermes de Giono abritent aussi de nombreuses personnes traquées et sans autres ressources. Par exemple, la ferme « du Criquet » sert de refuge à René Char et le groupe qu'il commande : Giono ravitaille d'ailleurs ceux-ci à bicyclette. Elle servira aussi de refuge au poète Roger-Paul Bernard et au peintre flamand Roger Van Rogger, évadé du camp de Saint-Cyprien et employé comme métayer par Giono pour sa ferme. À cet endroit, les frères Bonneton, d'autres réfractaires hébergés, « ont aménagé un remarquable centre de parachutage, bien utile dans les mois qui vont suivre⁴⁰² ». Son autre ferme, « La Margotte », abrite plusieurs Juifs qui fuient la Gestapo : c'est-à-dire Anne Robin, les sœurs Fradissee et Wladimir Malacki (alias Jean Malaquais). Sa demeure, le Paraïs, voit aussi défiler plusieurs personnages qui partageront la vie de la famille Giono pendant quelques jours, quelques mois ou mêmes quelques années. Jean Carles et Gaston Perdigou, tous deux poursuivis, ont reçu une invitation de Giono pour venir se cacher au Paraïs (ils iront finalement ailleurs). Karl Fiedler et le fils de Gaston Pelous (qui « participe à des actions contre l'occupant ou contre la milice⁴⁰³ ») ont, quant à eux, bel et bien bénéficié de l'hébergement offert au Paraïs. En plus de proposer et d'offrir un abri à ceux qui en ont besoin, Giono intervient dès qu'il le peut pour faire libérer ses proches et connaissances. Il se manifeste notamment en faveur de libération d'Eugène Curet et de Meyerowitz (qui rejoint plus tard les États-Unis grâce à Varian Fry, avec qui il a été mis en contact par Giono), tous les deux enfermés au camp des Mées. Pour les Martel, il se fait même envoyer une lettre de recommandation pour le quartier général de la Gestapo à Marseille : malheureusement, le père Martel, malgré l'avis positif qui avait été donné à Giono, mourra plus tard dans un camp. Le Manosquin s'engage aussi pour libérer plusieurs jeunes personnes du STO : « Dessaud, André

⁴⁰² SACCOMANO, Eugène, *Op. cit.*, p. 42.

⁴⁰³ MEURANT, Jack, *Op. cit.*, p. 115.

Durieux [...], Marcel Bonnefoy, Jules Requiston, Cavaillon, et Saint-Croix⁴⁰⁴ ». J. Meurant note aussi que « sont avérées les relations de confiance entre Giono et le dirigeant Martin-Bret [résistant], avec André Camoin, membre du Front National ; avec les commandant Durieux des FTPT [Francs-tireurs et partisans français], le colonel Wurster ; Ernest Borrelly, résistant très actif dans la région de Digne ; Effantin, maquisard FFI dans le Trièves⁴⁰⁵ ». Outre les Juifs déjà cités ci-dessus (Anne Robin, les sœurs Fradisse, Jean Malaquais, Meyerowitz et Karl Fiedler), Giono a aidé Frank A. Pinner, Juif allemand qui parvient à rejoindre l'Espagne puis les États-Unis grâce à l'aide de l'écrivain. Il faut aussi bien sûr ajouter à ce compte Luise Strauss (Madame Ernst) dont la chambre d'hôtel et les différentes opérations ont été prises en charge par Giono. Il a aussi logé son beau-frère André Maurin, communiste notoire. Enfin, il a prodigué son aide à un certain Lévine (agent de renseignement pour le FFI) qui « remercie [son bienfaiteur] de l'aide constante qui lui a été fournie⁴⁰⁶ ».

Malgré la régularité et la diversité de l'action généreuse de Giono, dont les risques étaient bien réels, deux agents de police arrêtent le maître du Paradis le 8 septembre 1944, parce qu'il est accusé d'avoir collaboré⁴⁰⁷. Ce motif d'incarcération, J. Meurant et E. Saccomano le mettent sérieusement en doute. Le cours des événements est flou, mais il semblerait que, comme nous l'avons mentionné précédemment, l'ordre vienne du Préfet local, influencé par le commissaire de la République à Marseille. L'acte de ce dernier, Raymond Aubrac, relèverait, malgré ce qu'il a pu être dit à de maintes reprises (il s'agirait d'un acte d'épuration), d'une tentative de protection de l'écrivain. Tout ce processus aurait été engagé par Yves Farge, un ami de Giono qui aurait voulu le mettre « à l'abri des revanchards incultes et dépenaillés, souvent alcoolisés » qui ne « connaiss[ai]ent rien de l'action de Giono »⁴⁰⁸. Giono aurait donc été incarcéré pour sa sécurité, étant donné qu'elle aurait pu être compromise s'il était resté à Manosque. En effet, la petite ville voyait se multiplier les règlements de comptes et les exécutions hâtives. J. Meurant n'utilise pas le conditionnel et affirme qu'« il ne fait plus aucun doute à l'heure actuelle que l'arrestation de Giono en 1944 et son maintien en détention jusqu'en janvier 1945, en l'absence d'inculpation, ont été organisés pour qu'il échappe à la vindicte de ses détracteurs qui n'auraient pas hésité à le faire fusiller, même sans jugement⁴⁰⁹ ». L'élément qui accrédite cette hypothèse est qu'il y a certes eu arrestation, mais il n'a jamais été

⁴⁰⁴ *Ibid.*

⁴⁰⁵ *Ibid.*

⁴⁰⁶ *Ibid.*

⁴⁰⁷ C'est en tous cas ce que peut lire le grand public sur la page Wikipédia dédiée à Jean Giono.

⁴⁰⁸ SACCOMANO, Eugène, *Op. cit.*, p. 70.

⁴⁰⁹ MEURANT, Jack, *Op. cit.*, p. 125.

question d'un procès ni même d'une instruction. Certains articles ou travaux évoquent une libération sur non-lieu, mais à vrai dire, « aucun dossier n'a été présenté aux autorités et à la justice chargées de l'épuration, aucun mandat d'arrestation n'a été demandé pour faits de collaboration. Il n'y aura donc jamais d'inculpation et, par la suite, jamais de procès ni de non-lieu juridique⁴¹⁰ ».

À la lumière des faits présentés dans ce chapitre, Giono pourrait passer pour un écrivain résistant. Mais quelques agissements, dont les plus importants datent de ses voyages à Paris en 1942, maintiennent une image divisée, voire ambiguë de l'écrivain. Dans une lettre à Henry Miller (juste après la publication du reportage photographique dans *Signal*), Giono offre ce qu'il considère comme sa vérité, qu'il nous a appartenu de discuter : « Je sais que de nombreuses légendes circulent sur mon compte. La vérité est fort simple et la voici : je n'ai pas écrit une ligne, ni un mot, en faveur de qui que ce soit. Je n'ai participé à rien... La vérité est que les communistes ne me pardonnent pas [...]»⁴¹¹.

⁴¹⁰ SACCOMANO, Eugène, *Op. cit.*, p. 97.

⁴¹¹ *Ibid.*, p. 56.

Conclusion

Jean Giono a été, et continue d'être d'une certaine manière, l'objet d'un relatif discrédit dans l'opinion publique comme dans le discours de quelques chercheurs. Depuis plusieurs décennies, de nombreuses déclarations ont alimenté la réputation d'un « Giono collabo », comme le remarquait déjà J. Viart à la fin des années 1970⁴¹². Nous nous sommes attachés, tout au long de ce travail, à évaluer la légitimité de cette réputation peu flatteuse, mais persistante, dont le romancier manosquin fait encore l'objet. Notre interrogation est née, à l'origine, d'une situation qui semblait relever à première vue d'un paradoxe. En effet, le curieux qui voudrait se renseigner rapidement sur la vie de Giono s'étonnerait, à juste titre, qu'un homme ait pu être incarcéré deux fois pour des motifs qui peuvent sembler a priori antinomiques : Giono a été emprisonné, comme il est communément admis, une première fois pour « pacifisme » avant de l'être pour « collaboration avec l'ennemi » dans un second temps. Aborder un auteur par l'un de ses textes, comme nous l'avons fait, ne représente certes pas la plus grande originalité de notre approche. Mais le choix du corpus qui fut le nôtre en ces pages assied la relative singularité de notre démarche. Le *Journal* de Jean Giono est de fait l'un des textes les moins étudiés de cet écrivain dont la création romanesque a proliféré tout au long du XX^e siècle. Édité et publié après les œuvres romanesques et les textes non fictionnels, le *Journal* fait figure de texte à part dans l'œuvre gionienne. Souvent, des citations en ont été extraites, mais il a très rarement fait l'objet d'un examen attentif et privilégié.

Ayant remarqué que les journaux, et particulièrement les journaux d'écrivains, représentaient une catégorie à part en littérature, l'étude de la pratique diaristique, qui s'inscrit dans la longue tradition de l'écriture de soi (depuis les hypomnemata antiques jusqu'aux multiples possibilités offertes aujourd'hui par Internet), s'est vite révélée indispensable pour appréhender le journal qui fait l'intérêt de ce travail. Elle a permis de dégager les écueils à éviter lors de l'analyse du *Journal* de Giono, comme elle a indiqué les points d'intérêts essentiels pour mener celle-ci à bien.

Le corpus autour duquel s'est articulée cette étude ne constitue pas l'unique motif de curiosité qui a guidé notre recherche. Assurément, les années lors desquelles Giono a connu une activité diaristique recouvrent une des périodes les plus passionnantes, mais aussi sombres,

⁴¹²« En 1975 encore, on traite Giono de "sympathisant du nazisme"; non pas dans la Pravda ou dans une feuille de chantage: dans les pages littéraires du Monde ». Voir VIARD, Jacques, « Giono, Langlois et le communionisme », dans *Bulletin de l'Association des amis de Jean Giono*, n°9, 1978, p. 83.

tragiques et funestes de l'histoire moderne. Le contexte historique fait d'ailleurs très certainement partie des facteurs qui ont amené Giono à entreprendre la rédaction de son *Journal*. Afin de se défaire de certains préjugés sur cette époque, nous nous sommes attachés à nous conformer au précepte de Leo Strauss (« Chaque période historique [...] doit être comprise par elle-même [...] »)⁴¹³). Pour cela, il nous a fallu comprendre quel rôle était celui de l'écrivain (ses devoirs, ses obligations et ses contraintes) pendant la première moitié du XX^e siècle (plus particulièrement la période 1930-1945). Cette étape, en replaçant les différentes prises de position possibles pour l'écrivain dans leur contexte, a sans aucun doute permis de tempérer des conclusions qui se seraient révélées trop hâtives si les actes et propos des uns et des autres n'avaient pas connu cette réinsertion contextuelle. Un rappel de différents événements et notions qui ont caractérisé cette époque s'avérait tout aussi nécessaire pour suivre les pensées et réflexions de Giono au fil des pages de son *Journal*. Ces précisions sur le journal personnel, la Seconde Guerre mondiale et l'attitude des écrivains à cette époque (qui sont la raison d'être du premier chapitre) ont servi de socle à l'approche du *Journal* de Giono et de son auteur.

Ce n'est qu'une fois cette base constituée qu'il nous est apparu légitime d'approcher plus directement notre corpus. Cette étape indispensable, préparatoire en quelque sorte, a permis l'émergence de l'interrogation sur le degré de sincérité qu'il était possible d'accorder aux propos que Giono consigne dans les pages de son *Journal*. Pour pouvoir tirer des conclusions quant à la qualité du témoignage que le journal de Giono représente, plusieurs étapes ont été nécessaires. Pour ce faire, nous avons, dans un premier temps, mis en évidence ce qui forge la spécificité du *Journal* de Giono (en regard de la masse des autres journaux intimes ou d'écrivains), avant de nous interroger sur les raisons qui ont poussé le Manosquin à se plier à un tel exercice. Nous n'avons pas négligé, bien sûr, la manière dont Giono a lui-même considéré son écriture diaristique et la diversité avec laquelle l'ouvrage a été composé. Après ces différents points d'intérêt, nous avons été logiquement amenés à questionner le processus d'édition (si délicat dans le cas d'un journal) et, surtout, l'émergence d'une potentielle idée de publication en cours de rédaction, question de première importance dans l'appréciation des intentions qui ont guidé Giono dans la tenue de son journal. Cette évaluation par l'étude des caractéristiques externes du *Journal* devait nous permettre de voir plus loin si ce texte avait quelque valeur dans la mise en cause de la réputation de Jean Giono. Nous avons démontré que ce texte devait être considéré comme un témoignage relativement fiable (car d'un degré de

⁴¹³ STRAUSS, Leo, *Op. cit.*, p. 57.

sincérité assez élevé) par différents moyens (corrélation avec les faits, coups de colère « non maitrisés » ...).

Cette mise en cause des rumeurs qui ont circulé, et circulent partiellement encore, à l'égard de Giono n'était bien sûr pas envisageable sans une attention minutieuse portée sur les faits eux-mêmes. À une époque où le commérage était presque devenu la norme, il nous est apparu primordial de retracer, guidé par un souci d'objectivité, la trajectoire exacte de Giono (principalement pour la période de rédaction de son *Journal*). Cette partie a permis d'aborder l'aura quelque peu légendaire dans laquelle baigne encore Giono. Nous y avons en effet percé l'écran biographique qui a accompagné l'étude de cet auteur pendant de longues années et que des publications plus récentes ont sérieusement remis en cause. De cette manière, nous avons pu rendre leur juste place aux maitresses qui ont fait partie intégrante de la vie du Manosquin et dont le rôle a été amoindri, voire passé sous silence pendant longtemps. Cet élément, a priori anodin pour notre objet d'étude, s'est révélé être d'une importance non négligeable pour saisir la réelle attitude de Giono des années 1930 à la Libération. Cette découverte n'était pourtant pas le but premier du retraçage de la trajectoire de Giono. L'objectif initial était de nous permettre de distinguer les faits qui ont servi de base à la vision d'un Giono, si pas collaborateur, du moins cultivant des sympathies pour l'occupant. L'analyse du *Journal* ne pouvait réellement commencer qu'une fois ces actes « compromettants » identifiés.

Le cœur même de ce travail réside dans cette plongée au centre du *Journal*. Une fois les actes de Giono connus, il devenait temps de les confronter à la manière dont le personnage principal les avait lui-même vécus. Le *Journal* s'est avéré représenter un témoignage de qualité pour suivre l'évolution politique de Giono de l'intérieur. Ayant d'abord entretenu une certaine proximité avec les communistes, il s'en est ensuite dissocié pour affirmer son autonomie et sa singularité dans une proclamation de pacifisme intégral et de refus de la guerre (deux mouvements de pensée qui, à vrai dire, étaient déjà les siens depuis la fin de la Première Guerre mondiale). Outre sa trajectoire politique, le *Journal* apporte de nombreux éléments qui brossent le portrait d'un Giono caractérisé par une générosité démesurée. Évidemment, il nous était nécessaire, par souci d'objectivité, de ne pas passer sous silence certains passages, souvent cités, dans lesquels Giono semble compromettre son image d'homme généreux et pacifiste. Ces réflexions, à propos des Juifs ou des résistants, que Giono confie à son *Journal*, et dont le ton a pu en surprendre certains, sont à mettre en regard de l'action réelle qui fut la sienne avant et pendant la guerre. Nous n'avons pas non plus manqué d'interroger la vision, qui fait partie elle aussi de la « légende Giono », selon laquelle l'auteur du *Hussard* était un être naïf, maladroit

et désintéressé quand il était confronté à la politique. Enfin, et c'est peut-être là le plus important, nous avons concentré notre attention sur la manière dont Giono, dans son *Journal*, reçoit les critiques qui lui sont adressées et y apporte ou non des réponses. Nous interdisant tout jugement d'ordre moral, nous avons mis en relation les critiques et les reproches dont Giono a fait l'objet ainsi que sa réelle action au cours de cette période si particulière de sa vie.

Sans reprendre tous les éléments précités qui alourdiraient à outrance notre propos actuel, nous nous proposons de convoquer les faits majeurs qui constituent en quelque sorte le résultat de notre étude. Il nous apparaît désormais que les facteurs cités ci-dessous expliquent l'émergence de la réputation d'un Giono, si « collabo » est exagéré, du moins sympathisant avec Vichy et l'occupant.

Avant-guerre, Giono a été sélectionné pour siéger dans le jury d'un prix littéraire (prônant la réconciliation franco-allemande) qui s'est avéré avoir des liens avec le régime nazi. Giono a décliné l'invitation et ne peut être tenu responsable d'avoir été sélectionné. La proximité des valeurs qu'il a exaltées dans ses romans et ses essais avec celles du régime de Vichy a été une autre source de reproches. La publication de *Triomphe de la vie* constitue une évidente bévue de la part de l'écrivain, même s'il continue simplement de défendre les valeurs qui ont été les siennes depuis longtemps. De plus, même R. Golsan, farouchement critique à propos de Giono, convient qu'il ne peut être désigné coupable pour l'admiration dont les régimes vichyste et nazi l'ont gratifié⁴¹⁴. Le succès qui l'a accueilli lors de ses voyages à Paris en 1942 a aussi grandement contribué à faire haïr Giono des communistes et d'une partie de l'opinion publique. Ce succès s'est matérialisé par des articles enthousiastes quant à sa venue dans des périodiques dévoués à la collaboration (*La Gerbe* et *Comoedia*). Encore une fois, il est difficile de tenir Giono pour responsable de cet engouement. En revanche, il a promis et donné un roman (*Deux cavaliers de l'orage*) à *La Gerbe* : ce geste, qui a peut-être été guidé par le besoin d'argent, est tout de même un des faits qui peuvent lui être réellement reprochés. Au compte de ceux-ci peuvent être ajoutées ses rencontres avec deux grands représentants de la culture allemande à Paris (qui sont aussi deux grandes figures de l'Occupation en France) : Gerhard Heller et Karl Epting. Même s'il s'est servi de sa rencontre avec le premier pour libérer des réfractaires du STO et qu'il n'a jamais donné un texte que le second lui réclamait, ces entrevues ont été très mal perçues dans un Paris qui souffrait à ce moment bien plus de l'Occupation que la Provence. Enfin, le reportage photographique qui lui est consacré dans

⁴¹⁴ GOLSAN, Richard, « Myths of Apocalypse and Renewal: Jean Giono and 'Literary' Collaboration », *Op. cit.*, p. 21-22.

Signal (célèbre journal de propagande nazie en France), pour lequel un photographe est resté plusieurs jours à Manosque, termine d'asseoir son impopularité chez ses nombreux détracteurs. Plus tard, *Signal* publie une nouvelle photographie de Giono, mais sans son accord cette fois-ci : le Manosquin s'en plaindra dans son entourage et à la revue. Les séjours à Paris ont donc été catastrophiques pour sa réputation. À Manosque, son action est toute différente. Pourtant, des officiers allemands se présentent de temps à autre au Paraïs pour obtenir des dédicaces, mais il ne peut raisonnablement refouler ceux-ci. Enfin, Giono s'est compromis dans les derniers mois de l'Occupation pour aider des proches. Il a notamment contacté Montherlant et Châteaubriant afin d'obtenir la libération d'une connaissance. Cette même raison l'a poussé à se présenter au quartier général de la Gestapo à Marseille. Il est aisément compréhensible que ces actions, qui témoignent pourtant d'une grande générosité, ont pu alimenter davantage la réputation dépréciative de Giono pour ceux qui ignoraient les motifs à la base de ces nouvelles compromissions de l'écrivain.

Les faits qui viennent d'être énoncés étaient connus de tous à l'époque. Sans surprise, toute l'action de Giono en faveur des gens traqués restait plus ou moins secrète. Cette différence entre l'exposition à laquelle ont été soumis certains faits alors que d'autres se devaient de rester ignorés pour rester efficaces constitue très certainement une des causes qui a permis l'émergence de la réputation dévalorisante de Giono. Ces faits restés longtemps dans l'ombre sont désormais bel et bien connus. Le *Journal* est une source de choix qui a permis de garder la trace de la plupart de ceux-ci. En résumé, Giono a aidé certaines personnes, par l'intermédiaire du célèbre Varian Fry, à fuir vers les États-Unis ; il a apporté une aide financière à de très nombreux individus ; ses fermes et sa maison ont hébergé des résistants, des maquisards, des Juifs, des Allemands en exil et des réfractaires du STO. Si ces faits avaient bénéficié d'une exposition suffisante, sans doute la réputation d'un « Giono résistant » aurait-elle vu le jour.

À la lumière de tous les éléments qui ont été une nouvelle fois convoqués, la vision d'un Giono collaborateur s'explique et se comprend, mais ne trouve pas à se justifier pleinement. Au contraire, il nous semble que l'attitude, la pensée et les prises de parole de Giono donnent à voir un homme qui, en martelant la puissance de ses convictions, s'est rendu adversaire de ceux qui ne les partageaient pas. L'auteur du *Journal* qui nous a tant occupé en ces pages est un pacifiste, intégralement. Refusant toute forme de guerre et l'usage de la violence, peu importe les motifs qui les soutiennent, il a été jugé adversaire par le simple fait qu'il refusait d'être un allié de ceux qui étaient convaincus qu'il fallait combattre. Pourtant, et ce fut l'objet de l'entièreté de ce

travail, certains travaux témoignent et alimentent le discrédit qui pèse toujours, des années après sa mort, sur Jean Giono. Nous avons cité un des chercheurs les plus offensifs, Richard Golsan, qui considère que Giono « ne pouvait qu'approuver Vichy » ; qu'il a pu faire des « commentaires compromettants » à propos de ce régime et de l'Occupation de manière générale ; qu'il s'est montré tolérant envers « les abus des miliciens et des nazis » ; qu'il aurait partagé la « vision de la Révolution nationale de Pétain »⁴¹⁵. Ces allégations, qui contribuent à la survivance de l'image dépréciant Giono, nous semblent tout à fait exagérées. Au vu de tout ce qui a été mentionné dans notre étude, nous nous rangeons plutôt du côté d'un Luc Rassin qui considère Giono comme l'auteur de « ce qui est peut-être la dénonciation la plus puissante de la guerre qui ait été publiée au XX^e siècle » (avec *Recherche de la pureté*) ; comme un homme dont le procès « [a relevé] plus du règlement de compte que d'une véritable collusion de l'écrivain avec Vichy ou l'occupant » ; comme un auteur dont la pensée est cohérente et dans laquelle le refus de la guerre, du capitalisme et de la société technologique sont logiquement interdépendants⁴¹⁶. L'ordonnance d'Alger du 25 juin 1944, qui a donné un cadre pour l'épuration à la Libération, stipule ceci : « Juger les actes de collaboration quand est révélée l'intention de servir l'ennemi ». Le comportement, l'attitude et l'action de Giono pendant la Seconde Guerre mondiale n'ont jamais révélé une quelconque intention de « servir l'ennemi » et, en regard de cette ordonnance et des faits précités, la rumeur d'un « Giono collabo » s'écroule.

Sans doute la vérité réside quelque part entre les travaux de Pierre Citron qui dédouanent Giono de tout acte répréhensible (en dressant le portrait d'un écrivain naïf, dupé, inconscient et maladroit sous l'Occupation) et ceux de Richard Golsan qui charge Giono outre mesure. L'un comme l'autre ne semblent pas prendre en compte la totalité des faits, mais accordent trop d'attention à une partie de ceux-ci (ceux qui disculpent Giono chez Citron ; ceux qui l'accablent chez Golsan) plutôt qu'à leur entièreté. Certes, « Giono a péché par inconscience, par naïveté, par ignorance politique, par manque de lucidité, mais aussi par orgueil⁴¹⁷ », mais il reste néanmoins un conteur génial et un des plus grands romanciers français du XX^e siècle.

Nous cultivons dès lors l'espoir que ce mémoire aura été l'occasion d'un modeste apport de nuance dans le débat scientifique autour de Jean Giono qui connaît une apparente polarisation entre des détracteurs féroces d'une part, et des défenseurs peut-être un peu trop conciliants d'autre part.

⁴¹⁵ GOLSAN, Richard, « Jean Giono et la "collaboration" : nature et destin politique », *Op. cit.*, p. 86,88, 89, 93.

⁴¹⁶ RASSON, Luc, *Op. cit.*, p. 28, 110.

⁴¹⁷ MEURANT, Jack, *Op. cit.*, p. 125.

Bibliographie

I. Corpus littéraire

A) Corpus d'étude

GIONO, Jean, *Journal*, édition publiée sous la direction de CITRON, Pierre, avec la collaboration de FOURCAUT, Laurent, GODARD, Henri, DE MONTMOLLIN, Violaine, MORELLO, André-Alain et SACOTTE Mireille, dans *Journal, poèmes, essais*, Paris, Gallimard, 1995, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».

B) Autres œuvres de Jean Giono

GIONO, Jean, *Les Vraies Richesses*, édition publiée sous la direction de CITRON, Pierre, avec la collaboration de GODARD, Henri, DE MONTMOLLIN, Violaine et SACOTTE Mireille, dans *Récits et essais*, Paris, Gallimard, 1989, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».

GIONO, Jean, *Jean le Bleu*, édition publiée sous la direction de RICATTE, Robert, avec la collaboration de CITRON, Pierre et RICATTE Lucie, dans *Œuvres romanesques complètes*, t. II, Paris, Gallimard, 1972, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».

II. Références secondaires

A) Ouvrages et articles sur l'écriture de soi

BOURGUIGNON, Jean-Claude, « Techniques de soi », dans DELORY-MOMBERGER, Christine, *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*, Toulouse, Érès, 2019, coll. « Questions de société », p. 388-391.

DIDIER, Béatrice, *Le journal intime*, Paris, PUF, (1976) 2002, coll. « Littératures modernes ».

DUFIEF, Pierre-Jean (dir.), *Les écritures de l'intime : la correspondance et le journal. Actes du colloque de Brest 23-24-25 octobre 1997*, Paris, Honoré Champion (éd.), 2000, coll. « Champion-Varia ».

FOUCAULT, Michel, « L'écriture de soi », dans *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994, t. IV, coll. « Bibliothèque des Sciences humaines », p. 415-430.

GIRARD, Alain, *Le Journal intime*, Paris, PUF, (1963) 1986, coll. « Dito ».

GIRARD Alain, « Le journal intime, un nouveau genre littéraire », dans *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1965, n°17, p. 99-109.

- JOSSUA, Jean-Pierre. « Le journal comme forme littéraire et comme itinéraire de vie », dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, vol. n°87, 2003, p. 703-714.
- LECARME, Jacques et LECARME-TABONE, Éliane, *L'autobiographie*, Paris, Armand Colin, 1997, coll. « U - Lettres ».
- LECARME, Jacques et VERCIER, Bruno, « Premières personnes », *Le Débat*, vol. n° 54, n° 2, 1989, p. 54-67.
- LEJEUNE, Philippe, *Signes de vie : Le pacte autobiographique 2*, Paris, Seuil, 2005.
- LEJEUNE, Philippe, *L'autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, (1971) 1998, coll. « Coursus ».
- LEJEUNE, Philippe, *Je est un autre : l'autobiographie, de la littérature aux médias*, Paris, Seuil, 1980, coll. « Poétique ».
- SIMONET-TENANT, Françoise, *Le journal intime : genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Nathan, 2001, coll. « 128 ».
- STRAUSS, Leo, *La persécution de l'art d'écrire*, Paris, Gallimard, (1952) 2003, coll. « Tel ».
- ZAOUI, Pierre, « Le journal intime comme métaphysique dernière », dans *Études*, vol. n°412, 2010, p. 797-808.

B) Ouvrages et articles sur l'écriture pendant la guerre

- BOAL, David, *Journaux intimes sous l'Occupation*, Paris, Armand Colin, 1993, coll. « L'Ancien et le Nouveau ».
- CURATOLO, Bruno et MARCOT, François (dir.), *Écrire sous l'Occupation. Du non consentement à la Résistance, France-Belgique-Pologne, 1940-1945*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011.
- RASSON, Luc, *Écrire contre la guerre : littérature et pacifismes 1916 – 1938*, Paris, L'Harmattan, 1997, coll. « Critiques Littéraires ».
- SAPIRO, Gisèle, *La guerre des écrivains. 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999.
- VIGNEST, Romain et CORVISIER, Jean-Nicolas (dir.), *La Grande Guerre des écrivains*, Paris, Classiques Garnier, 2015, coll. « Rencontres ».

C) Ouvrages et articles sur la Seconde Guerre mondiale

- ABBAD, Fabrice, *La France de 1919 à 1939*, Paris, Armand Colin, 1996, coll. « Prépas ».
- ALARY, Éric, *Nouvelle histoire de l'Occupation*, Paris, Perrin, 2019.

PHAN, Bernard, *Chronologie de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Points, 2010, coll. « Points Histoire ».

WINOCK Michel, « L'esprit de Munich », WINOCK Michel (sous la dir. de) dans *Le XX^e siècle idéologique et politique*, Paris, Perrin, 2013, « Synthèses Historiques », p. 379-398.

D) Ouvrages et articles sur Jean Giono

CHONEZ, Claudine, *Giono par lui-même*, Paris, Seuil, 1956, coll. « Écrivains de toujours ».

CITRON, Pierre, *Giono*, Paris, Seuil, 1990.

GOLSAN, Richard, « Jean Giono et la “collaboration” : nature et destin politique », dans *Mots*, n°54, 1998, p. 86-95.

GOLSAN, Richard, « Myths of Apocalypse and Renewal: Jean Giono and ‘Literary’ Collaboration », dans *SubStance*, vol. 27, n° 3, 1998, p. 17-35.

MARION, Annabelle, « Jean Giono : au-delà du romancier, un penseur politique », dans *Acta fabula*, vol. 19, n° 3, 2018.

MERCIER, Christophe, « Chronique de la Pléiade : Jean Giono », dans *Commentaire*, 1995, n° 70, p. 457-460.

MEURANT, Jack, *Jean Giono et le pacifisme. 1934-1944, de la paix à la guerre*, Artignosc-sur-Verdon, Éditions Parole, 2018, coll. « Le temps d'apprendre ».

SACCOMANO, Eugène, *Giono, le vrai du faux*, Bègles, Le Castor Astral, 2014.

SCHAELECHLI, Édouard, *Jean Giono, Le non-lieu imaginaire de la guerre. Une lecture de l'œuvre de Giono à la lumière de la Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix*, Paris, Eurédit, 2016.

E) Autres

GARDEL, Fabrice (réalisateur), *Giono, une âme forte*, Palmyra Films et Effervescence (production), avec la participation du CNC et de France Télévisions, diffusée le 08/10/2020 sur France 3.

Dictionnaire du renseignement, sous la dir. de MOUTOUH, Hugues et al., Paris, Perrin, 2018.

Le Dictionnaire du littéraire, sous la dir. de ARON, Paul, SAINT-JACQUES, Denis et VIALA, Alain, Paris, PUF, 2002, coll. « Dictionnaires Quadrige ».

Table des matières

INTRODUCTION	3
CHAPITRE PREMIER. REVUE DE LA LITTÉRATURE	7
I.I LES FONDEMENTS MÉTHODOLOGIQUES DU JOURNAL PERSONNEL	7
I.II LA DÉLICATE POSITION DES ÉCRIVAINS PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE	21
I.III GIONO FACE AUX GRANDS ÉVÈNEMENTS DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE	35
CHAPITRE DEUXIÈME. LES REALITES INTERNES ET EXTERNES DU JOURNAL DE GIONO	41
II.1 LE JOURNAL DE GIONO : UNE ENTREPRISE UNIQUE	42
A) Les raisons de tenir un journal	43
B) La pratique diaristique de Giono	46
C) Édition et publication du Journal	48
D) Le Journal de Giono, un écrit mixte	52
II.2 LE RELEVÉ FACTUEL DES ACTES DE GIONO DE 1935 À 1945	54
A) Avant-guerre et engagement	54
B) Occupation, désengagement et première incarcération	63
C) Libération et seconde incarcération	71
CHAPITRE TROISIÈME. ÉVALUATION DE LA RÉPUTATION DE GIONO GRÂCE AU TEXTE DU JOURNAL	75
III.1 LA TRAJECTOIRE POLITIQUE	76
A) Le rapprochement avec le communisme	76
B) La prise de distance par rapport au communisme	79
C) Le pacifisme intégral de Giono, une position résolument autonome	82
D) Le reniement de son action pacifiste	88
III.2 LA GÉNÉROSITÉ DE GIONO	91
A) La légende de sa richesse	91
B) Un généreux à tout prix	92
C) Le rapport de Giono à l'argent	96
III.3 LES PROPOS TENDANCIEUX DU JOURNAL	97
III.4 LA NAÏVETÉ PRÉSUMÉE DE GIONO	99
III.5 LES RÉPONSES DE GIONO À SES CRITIQUES	101
CONCLUSION	107
BIBLIOGRAPHIE	113
I. CORPUS LITTÉRAIRE	113
A) Corpus d'étude	113
B) Autres œuvres de Jean Giono	113
II. RÉFÉRENCES SECONDAIRES	113
A) Ouvrages et articles sur l'écriture de soi	113
B) Ouvrages et articles sur l'écriture pendant la guerre	114
C) Ouvrages et articles sur la Seconde Guerre mondiale	114
D) Ouvrages et articles sur Jean Giono	115
E) Autres	115
TABLE DES MATIÈRES	116

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

Faculté de philosophie, arts et lettres

Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/fial